This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

848
S2p
A8

848
S2ye
A8

Note

GEORGE SAND.
(MADAME DUDEVANT.)

Heath's Modern Language Series

# LA PETITE FADETTE

PAR

GEORGE SAND

**ATTENTION PATRON:**

This volume is too fragile for any future repair.
Please handle with great care.

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1898

Heath's Modern Language Series

# LA PETITE FADETTE

PAR

GEORGE SAND

ABBREVIATED AND EDITED WITH NOTES

BY

F. ASTON-BINNS, M.A.

BALLIOL COLLEGE, OXFORD, ENGLAND

BOSTON, U.S.A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1898

# PREFACE.

GEORGE SAND, perhaps the most celebrated woman in French literature, was born in Paris in 1804. Her parentage and upbringing anticipated, to some extent, the contrasts, enthusiasms, and irregularities of her life. Her father was one Maurice Dupin, an officer and a man of good family, who, at the age of twenty-six, married secretly a young woman four years his senior possessed of considerable beauty and charm, but illiterate and of humble origin. The "mésalliance" was a great grief to Madame Dupin mère, herself an illegitimate child of Maurice, Marshal Saxe, and owner of the little property of Nohant, near to the town of La Châtre, in the province of Berry, where her illustrious granddaughter was to spend so many years of her long life.

Maurice Dupin's life was cut short by a fall from his horse, and the little Aurore became her grandmother's ward, as the dissensions which soon broke out between the elder lady and her daughter-in-law resulted in their separation, and the mother's means were scanty. The child lived chiefly at Nohant with her grandmother, but remained devoted to her mother, whom she saw less and less, and to those youthful trials and opposing class prejudices she attributed later on her own ardent democratic sympathies. The tendency of her education had been sceptical and philosophical, though her imagination

311836

and romantic turn of mind was early very marked. In 1817, however, she was sent to the "Couvent des Anglaises," in Paris, an educational establishment of high repute. There she was remarkable at first for escapades and "diablerie," and subsequently for religious fervour; in fact she desired to take the veil, and in 1829 was removed from the convent and returned to Nohant.

On the death of the elder Madame Dupin, after rather more than a year, Aurore went to live in Paris with her mother, whose temper seems to have made the daughter's life unhappy. When only eighteen she married M. Casimir Dudevant. It was a "mariage de raison" and a disastrous failure. Her property of Nohant was in her husband's power, and when the estrangement became final, in 1831, she determined, on an allowance of £120 a year, to start a literary career in Paris. There were two children by the marriage; for her daughter Madame Dudevant hoped to make a home, and her son was to be sent to school.

She was aided in humble beginnings by M. Delatouche, proprietor of the *Figaro*, and by Jules Sandeau, the novelist, with whom she collaborated. To this short literary partnership is due the name of George Sand. Sandeau wrote under the *nom de plume* of Jules Sand, and when Madame Dudevant published her first independent novel, "Indiana," it was with a but slightly varied pseudonym.

From the appearance of "Indiana" up to her death, in 1876, Mme. Sand's activity hardly ever ceased. Her literary career naturally divides itself into four periods. To the first, from 1832 to about 1840, belong, besides "Indiana," which made her famous, "Valentine," "Jacques," "André," "Mauprat"

(written in 1836, when she obtained legal separation from her husband and the custody of her children), "Lélia," and many others, which are characterized by romantic conception and luxuriant wealth of diction. The passion of love is idealized and portrayed with a power and an eloquence which, although bearing the stamp of genius, seem to us now extravagant and improbable.

In 1834 she travelled with the poet Alfred de Musset in Italy, and to this journey was due the Italian setting of so many of her novels. She had regained possession of her old home of Nohant, but the winter of 1838 was spent in the island of Majorca with her children and the composer Chopin. From 1840 to about 1848 is the period when George Sand's writings reflect her growing socialistic enthusiasm and ardent advocacy of reforming and revolutionary theories. A nature so fervid and so impressionable was of necessity peculiarly susceptible to new ideas, and she was influenced in turn by the humanitarian Christianity of M. de Lamennais, the rhetorical and sterile radicalism of M. Michel of Bourges and the more practical communism of the philosopher Pierre Leroux. "Spiridion," "Le Compagnon du tour de France," "Horace," "Le péché de M. Antoine," and "Le Meunier d'Angibault," show the preoccupations which happily did not for long mar the purely literary and artistic qualities of her work.

During these years was written, too, the celebrated and charming romance of "Consuelo," with its more prolix and mystic sequel "La Comtesse de Rudolstadt." The third period of George Sand's activity is, roughly, from 1848 to 1860. The collapse of Louis Phillippe's government awakened passionate hopes which were not fulfilled. Wearied of systems

and theories, and disgusted with the actual political leaders, she sought repose in the composition of her pastoral idylls, and aimed at success as a dramatist. Already two years before the Revolution she had published "La Mare au Diable," and this was followed by "François le Champi" and "La petite Fadette."

In these delightful stories George Sand throws, indeed, over the peasants of Berry the glamour of her poet's imagination, but the artistic simplicity of style is not strained nor are the agricultural types unduly idealized. Madame Sand returned to this bucolic source of inspiration years after in "Les Maîtres Sonneurs" and "Les Visions de la Nuit dans les Campagnes." "François le Champi" was dramatized and produced at the Odéon in 1849, but her success as a writer for the stage was not at all equal to her zeal, which lasted to the end of her life. "Le Mariage de Victorine" and "Le Marquis de Villemer" were her chief triumphs. The last period, from 1860 to her death, marks George Sand's return to her first manner, softened by age and the conviction that many of her earlier ideas of reform were but dreams. Of these later works, "Jean de la Roche," "Le Marquis de Villemer," "Les beaux Messieurs de Bois-Doré," "Evénor et Leucippe," "La Filleule," "Adriani," and "La Confession d'une jeune Fille," are typical, but the lists here given are far from exhaustive, even of her principal works, nor must the convenient division into literary periods be too closely pressed.

George Sand spent the concluding years of her life at Nohant, surrounded by children and grandchildren, devoted to home duties and pleasures, and enthusiastically interested in the little theatre which she had built on her own property.

The moral tendency of her novels has been often questioned and even violently attacked. Though hostile to some venerable institutions in what she thought their degenerate form, her sympathies were with the good and noble, and her desire for reform was only too passionately eager. Her works are now unduly neglected, chiefly owing to the reaction in literature which sees the true only in the ugly and the degraded. Much information as to George Sand's character and many details of her private life may be gathered from her "Histoire de ma Vie" and published correspondence.

The subject of the present edition, "La petite Fadette," has had to suffer considerable excisions in order to bring it within the required compass, but it is hoped the thread of the story has been sufficiently indicated. Many words and expressions from the dialects of Berry and the centre of France were introduced into these pastoral tales by George Sand, and the style throughout is intentionally rustic and archaic, although the rusticity does not lack artistic grace and finish. Among the terminations common in Berrichon patois may be mentioned *-ance* (accoutumance, demeurance), *-our* (pâtour), and *-oux* (cendroux, peilleroux); and a list of words not occurring in ordinary dictionaries is appended to the notes.

It is important to remember that the dialects have preserved many forms and phrases which have fallen out of the modern literary language, but which occur frequently in mediæval French literature. Dialectical peculiarities are not mere local and yokel barbarisms, but evidence of the free growth and development of language.

# LA PETITE FADETTE.

## I.

Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille, et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à pleins charrois, et, sauf celui qui était au bord du ruisseau, et qui était un peu ennuyé par le jonc, c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité.

La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin il avait, derrière sa grange, un beau verger, que nous appelons chez nous une ouche, où le fruit abondait tant en prunes qu'en guignes, en poires et en cormes. Mêmement les noyers de ses bordures étaient les plus vieux et les plus gros de deux lieues aux entours.

Le père Barbeau était un homme de bon courage, pas méchant, et très-porté pour sa famille, sans être injuste à ses voisins et paroissiens.

Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq, et qu'il fallait se dépêcher, parce que l'âge lui venait, s'avisa de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons ; et, comme ils étaient si pareils qu'on ne pouvait presque pas les distinguer l'un de l'autre, on reconnut bien vite que c'étaient deux

bessons, c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance.

La mère Sagette, qui les reçut dans son tablier comme ils venaient au monde, n'oublia pas de faire au premier né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le droit d'aînesse. Quand l'enfant sera plus fort, dit-elle, il faudra lui faire une marque qui ne puisse jamais s'effacer; à quoi l'on ne manqua pas. L'ainé fut nommé Sylvain, dont on fit bientôt Sylvinet, pour le distinguer de son frère aîné, qui lui avait servi de parrain ; et le cadet fut appelé Landry, nom qu'il garda comme il l'avait reçu au baptême, parce que son oncle, qui était son parrain, avait gardé de son jeune âge la coutume d'être appelé Landriche.

## II.

Les bessons croissaient à plaisir sans être malades plus que d'autres enfants, et mêmement ils avaient le tempérament si doux et si bien façonné qu'on eût dit qu'ils ne souffraient point de leurs dents ni de leur croît, autant que le reste du petit monde.

Ils étaient blonds et restèrent blonds toute leur vie. Ils avaient tout à fait bonne mine, de grands yeux bleus, les épaules bien avalées, le corps droit et bien planté, plus de taille et de hardiesse que tous ceux de leur âge, et tous les gens des alentours qui passaient par le bourg de Cosse, s'arrêtaient pour les regarder, pour s'émerveiller de leur retirance, et chacun s'en allait disant : "C'est tout de même une jolie paire de gars."

Cela fut cause que, de bonne heure, les bessons s'accoutumèrent à être examinés et questionnés, et à ne point devenir

honteux et sots en grandissant. Ils étaient à leur aise avec tout le monde, et, au lieu de se cacher derrière les buissons, comme font les enfants de chez nous quand ils aperçoivent un étranger, ils affrontaient le premier venu, mais toujours très-honnêtement, et répondaient à tout ce qu'on leur demandait, sans baisser la tête et sans se faire prier. Au premier moment, on ne faisait point entre eux de différence et on croyait voir un œuf et un œuf. Mais, quand on les avait observés un quart d'heure, on voyait que Landry était une miette plus grand et plus fort, qu'il avait le cheveu un peu plus épais, le nez plus fort et l'œil plus vif. Il avait aussi le front plus large et l'air plus décidé, et mêmement un signe que son frère avait à la joue droite, il l'avait à la joue gauche et beaucoup plus marqué. Les gens de l'endroit les reconnaissaient donc bien ; mais cependant il leur fallait un petit moment, et, à la tombée de la nuit ou à une petite distance, ils s'y trompaient quasi tous, d'autant plus que les bessons avaient la voix toute pareille, et que, comme ils savaient bien qu'on pouvait les confondre, ils répondaient au nom l'un de l'autre sans se donner la peine de vous avertir de la méprise. Le père Barbeau lui-même s'y embrouillait quelquefois. Il n'y avait, ainsi que la Sagette l'avait annoncé, que la mère qui ne s'y embrouillât jamais, fût-ce à la grande nuit, ou du plus loin qu'elle pouvait les voir venir ou les entendre parler.

En fait, l'un valait l'autre, et si Landry avait une idée de gaieté et de courage de plus que son aîné, Sylvinet était si amiteux et si fin d'esprit qu'on ne pouvait pas l'aimer moins que son cadet. On pensa bien, pendant trois mois, à les empêcher de trop s'accoutumer l'un à l'autre. Trois mois, c'est beaucoup, en campagne, pour observer une chose contre la coutume. Mais, d'un côté, on ne voyait point que cela fît grand effet ; d'autre part, M. le curé avait dit que la mère Sagette était une radoteuse et que ce

que le bon Dieu avait mis dans les lois de la nature ne pouvait être défait par les hommes. Si bien qu'on oublia peu à peu tout ce qu'on s'était promis de faire. La première fois qu'on leur ôta leur fourreau pour les conduire à la messe en culottes, ils furent habillés du même drap, car ce fut un jupon de leur mère qui servit pour les deux habillements, et la façon fut la même, le tailleur de la paroisse n'en connaissant point deux.

Quand l'âge leur vint, on remarqua qu'ils avaient le même goût pour la couleur, et quand leur tante Rosette voulut leur faire cadeau à chacun d'une cravate, à la nouvelle année, ils choisirent tous deux la même cravate lilas au mercier colporteur qui promenait sa marchandise de porte en porte sur le dos de son cheval percheron. La tante leur demanda si c'était pour l'idée qu'ils avaient d'être toujours habillés l'un comme l'autre. Mais les bessons n'en cherchaient pas si long; Sylvinet répondit que c'était la plus jolie couleur et le plus joli dessin de cravate qu'il y eût dans tout le ballot du mercier, et de suite Landry assura que toutes les autres cravates étaient vilaines.

"Et la couleur de mon cheval," dit le marchand en souriant, "comment la trouvez-vous?"

"Bien laide," dit Landry. "Il ressemble à une vieille pie."

"Tout à fait laide," dit Sylvinet. "C'est absolument une pie mal plumée."

"Vous voyez bien," dit le mercier à la tante, d'un air judicieux, "que ces enfants-là ont la même vue. Si l'un voit jaune ce qui est rouge, aussitôt l'autre verra rouge ce qui est jaune, et il ne faut pas les contrarier là-dessus, car on dit que quand on veut empêcher les bessons de se considérer comme les deux empreintes d'un même dessin, ils deviennent idiots et ne savent plus du tout ce qu'ils disent." Le mercier disait cela parce que ses cravates lilas

étaient mauvais teint et qu'il avait envie d'en vendre deux à la fois.

Par la suite du temps, tout alla de même, et les bessons furent habillés si pareillement, qu'on avait encore plus souvent lieu de les confondre, et soit par malice d'enfant, soit par la force de cette loi de nature que le curé croyait impossible à défaire, quand l'un avait cassé le bout de son sabot, bien vite l'autre écornait le sien du même pied; quand l'un déchirait sa veste ou sa casquette, sans tarder, l'autre imitait si bien la déchirure, qu'on aurait dit que le même accident l'avait occasionnée: et puis, mes bessons de rire et de prendre un air sournoisement innocent quand on leur demandait compte de la chose.

Bonheur ou malheur, cette amitié-là augmentait toujours avec l'âge, et le jour où ils surent raisonner un peu, ces enfants se dirent qu'ils ne pouvaient pas s'amuser avec d'autres enfants quand un des deux ne s'y trouvait pas; et le père ayant essayé d'en garder un toute la journée avec lui, tandis que l'autre restait avec la mère, tous les deux furent si tristes, si pâles et si lâches au travail, qu'on les crut malades. Et puis quand ils se retrouvèrent le soir, ils s'en allèrent tous deux par les chemins, se tenant par la main et ne voulant plus rentrer, tant ils avaient d'aise d'être ensemble, et aussi parce qu'ils boudaient un peu leurs parents de leur avoir fait ce chagrin-là. On n'essaya plus guère de recommencer, car il faut dire que le père et la mère, mêmement les oncles et les tantes, les frères et les sœurs, avaient pour les bessons une amitié qui tournait un peu en faiblesse. Ils en étaient fiers, à force d'en recevoir des compliments, et aussi parce que c'était, de vrai, deux enfants qui n'étaient ni laids, ni sots, ni méchants. De temps en temps, le père Barbeau s'inquiétait bien un peu de ce que deviendrait cette accoutumance d'être toujours ensemble quand ils seraient en âge d'homme, et se remé-

morant les paroles de la Sagette, il essayait de les taquiner pour les rendre jaloux l'un de l'autre. S'ils faisaient une petite faute, il tirait les oreilles de Sylvinet par exemple disant à Landry: "Pour cette fois, je te pardonne à toi, parce que tu es ordinairement le plus raisonnable." Mais cela consolait Sylvinet d'avoir chaud aux oreilles, de voir qu'on avait épargné son frère, et Landry pleurait comme si c'était lui qui avait reçu la correction. On tenta aussi de donner, à l'un seulement, quelque chose dont tous deux avaient envie; mais tout aussitôt, si c'était chose bonne à manger, ils partageaient; ou si c'était toute autre amusette ou épelette à leur usage, ils le mettaient en commun, ou se le donnaient et redonnaient l'un à l'autre, sans distinction du tien et du mien. Faisait-on à l'un un compliment de sa conduite, en ayant l'air de ne pas rendre justice à l'autre, cet autre était content et fier de voir encourager et caresser son besson, et se mettait à le flatter et à le caresser aussi. Enfin, c'était peine perdue que de vouloir les diviser d'esprit ou de corps, et comme on n'aime guère à contrarier des enfants qu'on chérit, même quand c'est pour leur bien, on laissa vite aller les choses comme Dieu voulut; ou bien on se fit de ces petites picoteries un jeu dont les deux bessons n'étaient point dupes. Ils étaient fort malins, et quelquefois, pour qu'on les laissât tranquilles, ils faisaient mine de se disputer et de se battre; mais ce n'était qu'un amusement de leur part, et ils n'avaient garde, en se roulant l'un sur l'autre, de se faire le moindre mal; si quelque badaud s'étonnait de les voir en bisbille, ils se cachaient pour rire de lui, et on les entendait babiller et chantonner ensemble comme deux merles dans une branche.

Malgré cette grande ressemblance et cette grande inclination, Dieu, qui n'a rien fait d'absolument pareil dans le ciel et sur la terre, voulut qu'ils eussent un sort bien différent, et c'est alors qu'on vit que c'étaient deux créatures séparées

dans l'idée du bon Dieu, et différentes dans leur propre tempérament.

On ne vit la chose qu'à l'essai, et cet essai arriva après qu'ils eurent fait ensemble leur première communion. La famille du père Barbeau augmentait, grâce à ses deux filles aînées qui ne chômaient pas de mettre de beaux enfants au monde. Son fils aîné, Martin, un beau et brave garçon, était au service; ses gendres travaillaient bien, mais l'ouvrage n'abondait pas toujours. Nous avons eu, dans nos pays, une suite de mauvaises années, tant pour les vimaires du temps que pour les embarras du commerce, qui ont délogé plus d'écus de la poche des gens de campagne qu'elles n'y en ont fait rentrer. Si bien que le père Barbeau n'était pas assez riche pour garder tout son monde avec lui, et il fallait bien songer à mettre ses bessons en condition chez les autres. Le père Caillaud de la Priche lui offrit d'en prendre un pour toucher ses bœufs, parce qu'il avait un fort domaine à faire valoir, et que tous ses garçons étaient trop grands ou trop jeunes pour cette besogne-là. La mère Barbeau eut grand'peur et grand chagrin quand son mari lui en parla pour la première fois. On eût dit qu'elle n'avait jamais prévu que la chose dût arriver à ses bessons, et pourtant elle s'en était inquiétée leur vie durant; mais comme elle était grandement soumise à son mari, elle ne sut que dire. Le père avait bien du souci aussi pour son compte, et il prépara la chose de loin. D'abord les deux bessons pleurèrent et passèrent trois jours à travers bois et prés, sans qu'on les vît, sauf à l'heure des repas. Ils ne disaient mot à leurs parents, et quand on leur demandait s'ils avaient pensé à se soumettre, ils ne répondaient rien, mais ils raisonnaient beaucoup quand ils étaient ensemble.

Le premier jour ils ne surent que se lamenter tous deux, et se tenir par les bras comme s'ils avaient crainte qu'on ne

vînt les séparer par force. Mais le père Barbeau ne l'eût point fait. Il avait la sagesse d'un paysan, qui est faite moitié de patience et moitié de confiance dans l'effet du temps. Aussi le lendemain, les bessons voyant qu'on ne les taboulait point, et que l'on comptait que la raison leur viendrait, se trouvèrent-ils plus effrayés de la volonté paternelle qu'ils ne l'eussent été par menaces et châtiments. "Il faudra pourtant bien nous y ranger," dit Landry, "et c'est à savoir lequel de nous s'en ira : car on nous a laissé le choix, et le père Caillaud a dit qu'il ne pouvait pas nous prendre tous les deux."

"Qu'est-ce que ça me fait que je parte ou que je reste," dit Sylvinet, "puisqu'il faut que nous nous quittions? Je ne pense seulement pas à l'affaire d'aller vivre ailleurs; si j'y allais avec toi, je me désaccoutumerais bien de la maison."

"Ça se dit comme ça," reprit Landry, "et pourtant celui qui restera avec nos parents aura plûs de consolation et moins d'ennui que celui qui ne verra plus ni son besson, ni son père, ni sa mère, ni son jardin, ni ses bêtes, ni tout ce qui a coutume de lui faire plaisir."

Landry disait cela d'un air assez résolu; mais Sylvinet se remit à pleurer; car il n'avait pas autant de résolution que son frère, et l'idée de tout perdre et de tout quitter à la fois lui fit tant de peine qu'il ne pouvait plus s'arrêter dans ses larmes.

Landry pleurait aussi, mais pas autant, et pas de la même manière; car il pensait toujours à prendre pour lui le plus gros de la peine, et il voulait voir ce que son frère en pouvait supporter, afin de lui épargner tout le reste. Il connut bien que Sylvinet avait plus peur que lui d'aller habiter un endroit étranger et de se donner à une famille autre que la sienne.

"Tiens, frère," lui dit-il, "si nous pouvons nous décider

à la séparation, mieux vaut que je m'en aille. Tu sais bien que je suis un peu plus fort que toi et que quand nous sommes malades, ce qui arrive presque toujours en même temps, la fièvre se met plus fort après toi qu'après moi. On dit que nous mourrons peut-être si l'on nous sépare. Moi je ne crois pas que je mourrai; mais je ne repondrais pas de toi, et c'est pour cela que j'aime mieux te savoir avec notre mère, qui te consolera et te soignera. De fait, si l'on fait chez nous une différence entre nous deux, ce qui ne paraît guère, je crois bien que c'est toi qui es le plus chéri, et je sais que tu es le plus mignon et le plus amiteux. Reste donc, moi je partirai. Nous ne serons pas loin l'un de l'autre. Les terres du père Caillaud touchent les nôtres, et nous nous verrons tous les jours. Moi j'aime la peine et ça me distraira, et comme je cours mieux que toi, je viendrai plus vite te trouver aussitôt que j'aurai fini ma journée. Toi, n'ayant pas grand'chose à faire, tu viendras en te promenant me voir à mon ouvrage. Je serai bien moins inquiet à ton sujet que si tu étais dehors et moi dedans la maison. Par ainsi, je te demande d'y rester."

## III.

Sylvinet ne voulut point entendre à cela; quoiqu'il eût le cœur plus tendre que Landry pour son père, sa mère et sa petite Nanette, il s'effrayait de laisser l'endosse à son cher besson.

Quand ils eurent bien discuté, ils tirèrent à la courte paille et le sort tomba sur Landry. Sylvinet ne fut pas content de l'épreuve et voulut tenter à pile ou face avec un gros sou. Face tomba trois fois pour lui, c'était toujours à Landry de partir.

"Tu vois bien que le sort le veut," dit Landry, "et tu sais qu'il ne faut pas contrarier le sort."

Le troisième jour, Sylvinet pleura bien encore mais Landry ne pleura presque plus. La première idée du départ lui avait fait peut-être une plus grosse peine qu'à son frère, parce qu'il avait mieux senti son courage et qu'il ne s'était pas endormi sur l'impossibilité de résister à ses parents; mais, à force de penser à son mal, il l'avait plus vite usé, et il s'était fait beaucoup de raisonnements, tandis qu'à force de se désoler, Sylvinet n'avait pas eu le courage de se raisonner : si bien que Landry était tout décidé à partir, que Sylvinet ne l'était point encore à le voir s'en aller.

Et puis Landry avait un peu plus d'amour-propre que son frère. On leur avait tant dit qu'ils ne seraient jamais qu'une moitié d'homme s'ils ne s'habituaient pas à se quitter, que Landry, qui commençait à sentir l'orgueil de ses quatorze ans, avait envie de montrer qu'il n'était plus un enfant. Il avait toujours été le premier à persuader et à entraîner son frère, depuis la première fois qu'ils avaient été chercher un nid au faîte d'un arbre, jusqu'au jour où ils se trouvaient. Il réussit donc encore cette fois-là à le tranquilliser, et, le soir, en rentrant à la maison, il déclara à son père que son frère et lui se rangeaient au devoir, qu'ils avaient tiré au sort, et que c'était à lui, Landry, d'aller toucher les grands bœufs de la Priche.

Le père Barbeau prit ses deux bessons sur un de ses genoux, quoiqu'ils fussent déjà grands et forts, et il leur parla ainsi :

"Mes enfants, vous voilà en âge de raison, je le connais à votre soumission et j'en suis content. Souvenez-vous que quand les enfants font plaisir à leurs père et mère, ils font plaisir au grand Dieu du ciel qui les en récompense un jour ou l'autre. Je ne veux pas savoir lequel de vous deux s'est soumis le premier. Mais Dieu le sait, et il bénira celui-là

pour avoir bien parlé, comme il bénira aussi l'autre pour avoir bien écouté."

Là-dessus il conduisit ses bessons auprès de leur mère pour qu'elle leur fît son compliment ; mais la mère Barbeau eut tant de peine à se retenir de pleurer, qu'elle ne put rien leur dire et se contenta de les embrasser.

Le père Barbeau, qui n'était pas un maladroit, savait bien lequel des deux avait le plus de courage et lequel avait le plus d'attache. Il ne voulut point laisser froidir la bonne volonté de Sylvinet, car il voyait que Landry était tout décidé pour lui-même, et qu'une seule chose, le chagrin de son frère, pouvait le faire broncher. Il éveilla donc Landry avant le jour, en ayant bien soin de ne pas secouer son aîné, qui dormait à côté de lui.

"Allons, petit," lui dit-il tout bas, "il nous faut partir pour la Priche avant que ta mère te voie, car tu sais qu'elle a du chagrin, et il faut lui épargner les adieux. Je vas te conduire chez ton nouveau maître et porter ton paquet."

"Ne dirai-je pas adieu à mon frère?" demanda Landry. "Il m'en voudra si je le quitte sans l'avertir."

"Si ton frère s'éveille et te voit partir, il pleurera, il réveillera votre mère, et votre mère pleurera encore plus fort, à cause de votre chagrin. Allons, Landry, tu es un garçon de grand cœur, et tu ne voudrais pas rendre ta mère malade. Fais ton devoir tout entier, mon enfant ; pars sans faire semblant de rien. Pas plus tard que ce soir, je te conduirai ton frère, et comme c'est demain dimanche, tu viendras voir ta mère sur le jour."

Landry obéit bravement et passa la porte de la maison sans regarder derrière lui. La mère Barbeau n'était pas si bien endormie ni si tranquille qu'elle n'eût entendu tout ce que son homme disait à Landry. La pauvre femme, sentant la raison de son mari, ne bougea et se contenta d'écarter un peu son rideau pour voir sortir Landry. Elle eut le

cœur si gros qu'elle se jeta à bas du lit pour aller l'embrasser, mais elle s'arrêta quand elle fut devant le lit des bessons, où Sylvinet dormait encore à pleins yeux. Le pauvre garçon avait tant pleuré depuis trois jours et quasi trois nuits, qu'il était vanné par la fatigue, et même il se sentait d'un peu de fièvre, car il se tournait et retournait sur son coussin, envoyant de gros soupirs et gémissant sans pouvoir se réveiller.

Alors la mère Barbeau, voyant et avisant le seul de ses bessons qui lui restât, ne put pas s'empêcher de se dire que c'était celui qu'elle eût vu partir avec le plus de peine. Il est bien vrai qu'il était le plus sensible des deux, soit qu'il eût le tempérament moins fort, soit que Dieu, dans sa loi de nature, ait écrit que de deux personnes qui s'aiment, soit d'amour, soit d'amitié, il y en a toujours une qui doit donner son cœur plus que l'autre. Le père Barbeau avait un brin de préférence pour Landry, parce qu'il faisait cas du travail et du courage plus que des caresses et des attentions. Mais la mère avait ce brin de préférence pour le plus gracieux et le plus câlin, qui était Sylvinet.

La voilà donc qui se prend à regarder son pauvre gars, tout pâle et tout défait, et qui se dit que ce serait grand'pitié de le mettre déjà en condition ; que son Landry a plus d'étoffe pour endurer la peine, et que d'ailleurs l'amitié pour son besson et pour sa mère ne le foule pas au point de le mettre en danger de maladie. C'est un enfant qui a une grande idée de son devoir, pensait-elle ; mais tout de même, s'il n'avait pas le cœur un peu dur, il ne serait pas parti comme ça sans barguigner, sans tourner la tête et sans verser une pauvre larme. Il n'aurait pas eu la force de faire deux pas sans se jeter sur ses genoux pour demander courage au bon Dieu, et il se serait approché de mon lit, où je faisais la frime de dormir, tant seulement pour me regarder et pour embrasser le bout de mon rideau. Mon

Landry est bien un véritable garçon. Ça ne demande qu'à vivre, à remuer, à travailler et à changer de place. Mais celui-ci a le cœur d'une fille ; c'est si tendre et si doux qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer ça comme ses yeux.

Ainsi devisait en elle-meme la mère Barbeau tout en retournant à son lit, où elle ne se rendormit point, tandis que le père Barbeau emmenait Landry à travers prés et pacages du côté de la Priche. Quand ils furent sur une petite hauteur, d'où l'on ne voit plus les bâtiments de la Cosse aussitôt qu'on se met à la descendre, Landry s'arrêta et se retourna. Le cœur lui enfla, et il s'assit sur la fougère, ne pouvant faire un pas de plus. Son père fit mine de ne point s'en apercevoir et de continuer à marcher. Au bout d'un petit moment il l'appela bien doucement en lui disant :

"Voilà qu'il fait jour, mon Landry ; dégageons-nous si nous voulons arriver avant le soleil levé."

Landry se releva, et comme il s'était juré de ne point pleurer devant son père, il rentra ses larmes qui lui venaient dans les yeux grosses comme des pois. Il fit comme s'il avait laissé tomber son couteau de sa poche, et il arriva à la Priche sans avoir montré sa peine, qui pourtant n'était pas mince.

## IV.

Le père Caillaud, voyant que des deux bessons on lui amenait le plus fort et le plus diligent, fut tout aise de le recevoir. Il savait bien que cela n'avait pas dû se décider sans chagrin, et comme c'était un brave homme et un bon voisin, fort ami du père Barbeau, il fit de son mieux pour flatter et encourager le jeune gars. Il lui fit donner vitement la soupe et un pichet de vin pour lui remettre le cœur, car

il était aisé de voir que le chagrin y était. Il le mena ensuite avec lui pour lier les bœufs, et il lui fit connaître la manière dont il s'y prenait. De fait, Landry n'était pas novice dans cette besogne-là ; car son père avait une jolie paire de bœufs, qu'il avait souvent ajustés et conduits à merveille. Aussitôt que l'enfant vit les grands bœufs du père Caillaud, qui étaient les mieux tenus, les mieux nourris et les plus forts de race de tout le pays, il se sentit chatouillé dans son orgueil d'avoir une si belle aumaille au bout de son aiguillon. Et puis il était content de montrer qu'il n'était ni maladroit ni lâche, et qu'on n'avait rien de nouveau à lui apprendre. Son père ne manqua pas de le faire valoir, et quand le moment fut venu de partir pour les champs, tous les enfants du père Caillaud, garçons et filles, grands et petits, vinrent embrasser le besson, et la plus jeune des filles lui attacha une branchée de fleurs avec des rubans à son chapeau, parce que c'était son premier jour de service et comme un jour de fête pour la famille qui le recevait. Avant de le quitter, son père lui fit une admonestation en présence de son nouveau maître, lui commandant de le contenter en toutes choses et d'avoir soin de son bétail comme si c'était son bien propre.

Là-dessus, Landry ayant promis de faire de son mieux, s'en alla au labourage, où il fit bonne contenance et bon office tout le jour, et d'où il revint ayant grand appétit ; car c'était la première fois qu'il travaillait aussi rude, et un peu de fatigue est un souverain remède contre le chagrin.

Mais ce fut plus malaisé à passer pour le pauvre Sylvinet, à la Bessonnière : car il faut vous dire que la maison et la propriété du père Barbeau, situées au bourg de la Cosse, avaient pris ce nom-là depuis la naissance des deux enfants, et à cause que, peu de temps après, une servante de la maison avait mis au monde une paire de bessonnes qui

n'avaient point vécu. Or, comme les paysans sont grands donneurs de sornettes et sobriquets, la maison et la terre avaient reçu le nom de Bessonnière ; et partout où se montraient Sylvinet et Landry, les enfants ne manquaient pas de crier autour d'eux : "Voilà les bessons de la Bessonnière !"

Or donc, il y avait grande tristesse ce jour-là à la Bessonnière du père Barbeau. Sitôt que Sylvinet fut éveillé, et qu'il ne vit point son frère à son côté, il se douta de la vérité, mais il ne pouvait croire que Landry pût être parti comme cela sans lui dire adieu ; et il était fâché contre lui au milieu de sa peine.

"Qu'est-ce que je lui ai donc fait," disait-il à sa mère, "et en quoi ai-je pu le mécontenter ? Tout ce qu'il m'a conseillé de faire, je m'y suis toujours rendu ; et quand il m'a recommandé de ne point pleurer devant vous, ma mère mignonne, je me suis retenu de pleurer, tant que la tête m'en sautait. Il m'avait promis de ne pas s'en aller sans me dire encore des paroles pour me donner courage, et sans déjeuner avec moi au bout de la Chenevière, à l'endroit où nous avions coutume d'aller causer et nous amuser tous les deux. Je voulais lui faire son paquet et lui donner mon couteau qui vaut mieux que le sien. Vous lui aviez donc fait son paquet hier soir sans me rien dire, ma mère, et vous saviez donc qu'il voulait s'en aller sans me dire adieu ?"

"J'ai fait la volonté de ton père," répondit la mère Barbeau.

Et elle dit tout ce qu'elle put s'imaginer pour le consoler. Il ne voulait entendre à rien ; et ce ne fut que quand il vit qu'elle pleurait aussi, qu'il se mit à l'embrasser, à lui demander pardon d'avoir augmenté sa peine, et à lui promettre de rester avec elle pour la dédommager. Mais aussitôt qu'elle l'eut quitté pour vaquer à la basse-cour et

à la lessive, il se prit de courir du côté de la Priche, sans même songer où il allait, mais se laissant emporter par son instinct comme un pigeon qui court après sa pigeonne sans s'embarrasser du chemin.

5 Il aurait été jusqu'à la Priche s'il n'avait rencontré son père qui en revenait, et qui le prit par la main pour le ramener, en lui disant : "Nous irons ce soir, mais il ne faut pas détemcer ton frère pendant qu'il travaille, ça ne contenterait pas son maître ; d'ailleurs la femme de chez 10 nous est dans la peine, et je compte que c'est toi qui la consoleras."

(Landry soon comes home to see his twin brother and family, and takes to his new life in a manly way. Sylvinet begins to be morbid and sensitive about Landry.)

## V.

La semaine se passa de même, Sylvinet allant voir Landry tous les jours, et Landry s'arrêtant avec lui un moment ou deux quand il venait du côté de la Bessonnière ; Landry 15 prenant de mieux en mieux son parti, Sylvinet ne le prenant pas du tout, et comptant les jours, les heures, comme une âme en peine.

Il n'y avait au monde que Landry qui pût faire entendre raison à son frère. Aussi la mère eut-elle recours à lui pour 20 l'engager à se tranquilliser ; car de jour en jour l'affliction du pauvre enfant augmentait. Il ne jouait plus, il ne travaillait que commandé ; il promenait encore sa petite sœur, mais sans presque lui parler et sans songer à l'amuser, la regardant seulement pour l'empêcher de tomber et 25 d'attraper du mal. Aussitôt qu'on n'avait plus les yeux sur lui, il s'en allait tout seul et se cachait si bien qu'on ne savait où le prendre. Il entrait dans tous les fossés, dans

toutes les bouchures, dans toutes les ravines, où il avait eu accoutumance de jouer et de deviser avec Landry, et il s'asseyait sur les racines où ils s'étaient assis ensemble, il mettait ses pieds dans tous les filets d'eau où ils avaient pataugé comme deux vraies canettes; il était content quand il y retrouvait quelques bouts de bois que Landry avait chapusés avec sa serpette, ou quelques cailloux dont il s'était servi comme de palet ou de pierre à feu. Il les recueillait et les cachait dans un trou d'arbre ou sous une cosse de bois, afin de venir les prendre et les regarder de temps en temps, comme si ç'avait été des choses de conséquence. Il allait toujours se remémorant et creusant dans sa tête pour y retrouver toutes les petites souvenances de son bonheur passé. Ça n'eût paru rien à un autre, et pour lui c'était tout. Il ne prenait point souci du temps à venir, n'ayant courage pour penser à une suite de jours comme ceux qu'il endurait. Il ne pensait qu'au temps passé, et se consumait dans une rêvasserie continuelle.

A des fois, il s'imaginait voir et entendre son besson, et il causait tout seul, croyant lui répondre. Ou bien il s'endormait là où il se trouvait, et rêvant de lui; et quand il se réveillait, it pleurait d'être seul, ne comptant pas ses larmes et ne les retenant point, parce qu'il espérait qu'à fine force la fatigue userait et abattrait sa peine.

Une fois qu'il avait été vaguer jusqu'au droit des tailles de Champeaux, il retrouva sur le riot qui sort du bois au temps des pluies, et qui était maintenant quasiment tout asséché, un de ces petits moulins que font les enfants de chez nous avec des grobilles, et qui sont si finement agencés qu'ils tournent au courant de l'eau et restent là quelquefois bien longtemps, jusqu'à ce que d'autres enfants les cassent ou que les grandes eaux les emmènent. Celui que Sylvinet retrouva, sain et entier, était là depuis plus de deux mois, et, comme l'endroit était désert, il n'avait été vu

ni endommagé par personne. Sylvinet le reconnaissait bien pour être l'ouvrage de son besson, et, en le faisant, ils s'étaient promis de venir le voir ; mais ils n'y avaient plus songé, et depuis ils avaient fait bien d'autres moulins dans d'autres endroits.

Sylvinet fut donc tout aise de le retrouver, et il le porta un peu plus bas, là où le riot s'était retiré, pour le voir tourner et se rappeler l'amusement que Landry avait eu à lui donner le premier branle. Et puis il le laissa, se faisant un plaisir d'y revenir au premier dimanche avec Landry, pour lui montrer comme leur moulin avait résisté, pour être solide et bien construit.

Mais il ne put se tenir d'y revenir tout seul le lendemain, et il trouva le bord du riot tout troublé et tout battu par les pieds des bœufs qui y étaient venus boire, et qu'on avait mis pacager le matin dans la taille. Il avança un petit peu, et vit que les animaux avaient marché sur son moulin et l'avaient si bien mis en miettes qu'il n'en trouva que peu. Alors il eut le cœur gros, et s'imagina que quelque malheur avait dû arriver ce jour-là à son besson, et il courut jusqu'à la Priche pour s'assurer qu'il n'avait aucun mal. Mais comme il s'était aperçu que Landry n'aimait pas à le voir venir sur le jour, à cause qu'il craignait de fâcher son maître en se laissant détemcer, il se contenta de le regarder de loin pendant qu'il travaillait, et il ne se fit point voir à lui. Il aurait eu honte de confesser quelle idée l'avait fait accourir, et il s'en retourna sans mot dire et sans en parler à personne, que bien longtemps après.

Comme il devenait pâle, dormait mal et ne mangeait quasi point, sa mère était bien affligée et ne savait que faire pour le consoler. Elle essayait de le mener avec elle au marché, ou de l'envoyer aux foires à bestiaux avec son père ou ses oncles : mais de rien il ne se souciait ni ne s'amusait, et le père Barbeau, sans lui en rien dire, essayait de

persuader au père Caillaud de prendre les deux bessons à son service. Mais le père Caillaud lui répondait une chose dont il sentait la raison.

"Un supposé que je les prendrais tous deux pour un temps, ça ne pourrait pas durer, car, là où il faut un serviteur, il n'en est besoin de deux pour des gens comme nous. Au bout de l'année, il vous faudrait toujours en louer un quelque autre part. Et ne voyez-vous pas que si votre Sylvinet était dans un endroit où on le forçât de travailler, il ne songerait pas tant, et ferait comme l'autre, qui en a pris bravement son parti? Tôt ou tard il faudra en venir là. Vous ne le louerez peut-être pas où vous voudrez, et si ces enfants doivent encore être plus éloignés l'un de l'autre, et ne se voir que de semaine en semaine, ou de mois en mois, il vaut mieux commencer à les accoutumer à n'être pas toujours dans la poche l'un de l'autre. Soyez donc plus raisonnable que cela, mon vieux, et ne faites pas tant d'attention au caprice d'un enfant que votre femme et vos autres enfants ont trop écouté et trop câliné. Le plus fort est fait, et croyez bien qu'il s'habituera au reste si vous ne cédez point."

Le père Barbeau se rendait et reconnaissait que plus Sylvinet voyait son besson, tant plus il avait envie de le voir. Et il se promettait, à la prochaine Saint-Jean, d'essayer de le louer, afin que voyant de moins en moins Landry, il prît finalement le pli de vivre comme les autres et de ne pas se laisser surmonter par une amitié qui tournait en fièvre et en langueur.

Mais il ne fallait point encore parler de cela à la mère Barbeau; car, au premier mot, elle versait toutes les larmes de son corps. Elle disait que Sylvinet était capable de se périr, et le père Barbeau était grandement embarrassé.

Landry, étant conseillé par son père et par son maître, et aussi par sa mère, ne manquait point de raisonner son

pauvre besson; mais Sylvinet ne se défendait point, promettait tout, et ne se pouvait vaincre. Il y avait dans sa peine quelque autre chose qu'il ne disait point, parce qu'il n'eût su comment le dire : c'est qu'il lui était poussé dans le fin-fond du cœur une jalousie terrible à l'endroit de Landry. Il était content, plus content que jamais il ne 'avait été, de voir qu'un chacun le tenait en estime et que ses nouveaux maîtres le traitaient aussi amiteusement que s'il avait été l'enfant de la maison. Mais si cela le réjouissait d'un côté, de l'autre il s'affligeait et s'offensait de voir Landry répondre trop, selon lui, à ces nouvelles amitiés. Il ne pouvait souffrir que, sur un mot du père Caillaud, tant doucement et patiemment qu'il fût appelé, il courût vitement au-devant de son vouloir, laissant là père, mère et frère, plus inquiet de manquer à son devoir qu'à son amitié, et plus prompt à l'obéissance que Sylvinet ne s'en serait senti capable quand il s'agissait de rester quelques moments de plus avec l'objet d'un amour si fidèle.

Alors le pauvre enfant se mettait en l'esprit un souci que, devant, il n'avait eu, à savoir qu'il était le seul à aimer, et que son amitié lui était mal rendue; que cela avait dû exister de tout temps sans être venu d'abord à sa connaissance; ou bien que, depuis un temps, l'amour de son besson s'était refroidi, parce qu'il avait rencontré par ailleurs des personnes qui lui convenaient mieux et lui agréaient davantage.

(Sylvinet's morbid jealousy of Landry's new friends and occupations and interest in them, makes him irritable and quarrelsome with his brother. At last, when Landry comes home one Sunday, having given up an expedition with the other boys, in order to see his family, Sylvinet is nowhere to be found. Landry comes upon his mother in tears. She complains that Sylvinet seemed out of his mind, left home before dawn, and she fears he may have committed suicide.)

## VI.

Cette idée, que Sylvinet pouvait avoir eu envie de se détruire, passa de la tête de la mère dans celle de Landry aussi aisément qu'une mouche dans une toile d'araignée, et il se mit vivement à la recherche de son frère. Il avait bien du chagrin tout en courant, et il se disait : " Peut-être que ma mère avait raison autrefois de me reprocher mon cœur dur. Mais, à cette heure, il faut que Sylvinet ait le sien bien malade pour faire toute cette peine à notre pauvre mère et à moi."

Il courut de tous les côtés sans le trouver, l'appelant sans qu'il lui répondît, le demandant à tout le monde, sans qu'on pût lui en donner nouvelles. Enfin il se trouva au droit du pré de la Joncière, et il y entra, parce qu'il se souvint qu'il y avait par là un endroit que Sylvinet affectionnait. C'était une grande coupure que la rivière avait faite dans les terres en déracinant deux ou trois vergnes qui étaient restés en travers de l'eau, les racines en l'air. Le père Barbeau n'avait pas voulu les retirer. Il les avait sacrifiés parce que, de la manière qu'ils étaient tombés, ils retenaient encore les terres qui restaient prises en gros cossons dans leurs racines, et cela était bien à propos ; car l'eau faisait tous les hivers beaucoup de dégâts dans sa joncière et chaque année lui mangeait un morceau de son pré.

Landry approcha donc de la coupure, car son frère et lui avaient la coutume d'appeler comme cela cet endroit de leur joncière. Il ne prit pas le temps de tourner jusqu'au coin où ils avaient fait eux-mêmes un petit escalier en mottes de gazon appuyées sur des pierres et des *racicots*, qui sont de grosses racines sortant de terre et donnant du rejet. Il sauta du plus haut qu'il put pour arriver vitement au fond de la coupure, à cause qu'il y avait au droit de la rive de

l'eau tant de branchages et d'herbes plus hautes que sa taille, que si son frère s'y fût trouvé, il n'eût pu le voir, à moins d'y entrer.

Il y entra donc, en grand émoi, car il avait toujours dans son idée, ce que sa mère lui avait dit, que Sylvinet était dans le cas d'avoir voulu finir ses jours. Il passa et repassa dans tous les feuillages et battit tous les herbages, appelant Sylvinet en sifflant le chien qui sans doute l'avait suivi, car de tout le jour on ne l'avait point vu à la maison non plus que son jeune maître.

Mais Landry eut beau appeler et chercher, il se trouva tout seul dans la coupure. Comme c'était un garçon qui faisait toujours bien les choses et s'avisait de tout ce qui est à propos, il examina toutes les rives pour voir s'il n'y trouverait pas quelque marque de pied, ou quelque petit éboulement de terre qui n'eût point coutume d'y être. C'est une recherche bien triste et aussi bien embarrassante, car il y avait environ un mois que Landry n'avait vu l'endroit, et il avait beau le connaître comme on connaît sa main, il ne se pouvait faire qu'il n'y eût toujours quelque petit changement. Toute la rive droite était gazonnée, et mêmement, dans tout le fond de la coupure, le jonc et la prêle avaient poussé si dru dans le sable, qu'on ne pouvait voir un coin grand comme le pied pour y chercher une empreinte. Cependant, à force de tourner et de retourner, Landry trouva dans un fond la piste du chien, et même un endroit d'herbes foulées, comme si Finot ou tout autre chien de sa taille s'y fût couché en rond.

Cela lui donna bien à penser, et il alla encore examiner la berge de l'eau. Il s'imagina trouver une déchirure toute fraîche, comme si une personne l'avait faite avec son pied en sautant, ou en se laissant glisser, et quoique la chose ne fût point claire, car ce pouvait tout aussi bien être l'ouvrage d'un de ces gros rats d'eau qui fourragent, creusent et

rongent en pareils endroits, il se mit si fort en peine, que ses jambes lui manquaient, et qu'il se jeta sur ses genoux, comme pour se recommander à Dieu.

Il resta comme cela un peu de temps, n'ayant ni force ni courage pour aller dire à quelqu'un ce dont il était si fort angoissé, et regardant la rivière avec des yeux tout gros de larmes, comme s'il voulait lui demander compte de ce qu'elle avait fait de son frère.

Et, pendant ce temps-là, la rivière coulait bien tranquillement, frétillant sur les branches qui pendaient et trempaient le long des rives, et s'en allant dans les terres, avec un petit bruit, comme quelqu'un qui rit et se moque à la sourdine.

Le pauvre Landry se laissa gagner et surmonter par son idée de malheur, si fort qu'il en perdait l'esprit, et que, d'une petite apparence qui pouvait bien ne rien présager, il se faisait une affaire à désespérer du bon Dieu.

" Cette méchante rivière qui ne dit mot," pensait-il, " et qui me laisserait bien pleurer un an sans me rendre mon frère, est justement là au plus creux, et il y est tombé tant de cosses d'arbres depuis le temps qu'elle ruine le pré, que si on y entrait on ne pourrait jamais s'en retirer. Mon Dieu ! faut-il que mon pauvre besson soit peut-être là, tout au fond de l'eau, couché à deux pas de moi, sans que je puisse le voir ni le retrouver dans les branches et dans les roseaux, quand même j'essaierais d'y descendre ! "

Là-dessus il se mit à pleurer son frère et à lui faire des reproches ; et jamais de sa vie il n'avait eu un pareil chagrin.

Enfin l'idée lui vint d'aller consulter une femme veuve, qu'on appelait la mère Fadet, et qui demeurait tout au bout de la Joncière, rasibus du chemin qui descend au gué. Cette femme, qui n'avait ni terre ni avoir autre que son petit jardin et sa petite maison, ne cherchait pourtant point son pain, à cause de beaucoup de connaissance qu'elle

avait sur les maux et dommages du monde ; et, de tous côtés, on venait la consulter. Elle pansait *du secret*, c'est comme qui dirait qu'au moyen du *secret*, elle guérissait les blessures, foulures et autres estropisons. Elle s'en faisait bien un peu accroire, car elle vous ôtait des maladies que vous n'aviez jamais eues, telles que le décrochement de l'estomac ou la chute de la toile du ventre, et pour ma part, je n'ai jamais ajouté foi entière à tous ces accidents-là, non plus que je n'accorde grande croyance à ce qu'on disait d'elle, qu'elle pouvait faire passer le lait d'une bonne vache dans le corps d'une mauvaise, tant vieille et mal nourrie fût-elle.

Mais pour ce qui est des bons remèdes qu'elle connaissait et qu'elle appliquait au refroidissement du corps, que nous appelons *sanglaçure ;* pour les emplâtres souverains qu'elle mettait sur les coupures et brûlures ; pour les boissons qu'elle composait à l'encontre de la fièvre, il n'est point douteux qu'elle gagnait bien son argent et qu'elle a guéri nombre de malades que les médecins auraient fait mourir si l'on avait essayé de leurs remèdes. Du moins elle le disait, et ceux qu'elle avait sauvés aimaient mieux la croire que de s'y risquer.

Comme, dans la campagne, on n'est jamais savant sans être quelque peu sorcier, beaucoup pensaient que la mère Fadet en savait encore plus long qu'elle ne voulait le dire, et on lui attribuait de pouvoir faire retrouver les choses perdues, mêmement les personnes ; enfin, de ce qu'elle avait beaucoup d'esprit et de raisonnement pour vous aider à sortir de peine dans beaucoup de choses possibles, on inférait qu'elle pouvait en faire d'autres qui ne le sont pas.

Comme les enfants écoutent volontiers toutes sortes d'histoires, Landry avait ouï dire à la Priche, où le monde est notoirement crédule et plus simple qu'à la Cosse, que

la mère Fadet au moyen d'une certaine graine qu'elle jetait sur l'eau en disant des paroles, pouvait faire retrouver le corps d'une personne noyée. La graine surnageait et coulait le long de l'eau, et, là où on la voyait s'arrêter, on était sûr de retrouver le pauvre corps. Il y en a beaucoup qui pensent que le pain bénit a la même vertu, et il n'est guère de moulins où on n'en conserve toujours à cet effet. Mais Landry n'en avait point, la mère Fadet demeurait tout à côté de la Joncière, et le chagrin ne donne pas beaucoup de raisonnement.

Le voilà donc de courir jusqu'à la demeurance de la mère Fadet et de lui conter sa peine en la priant de venir jusqu'à la coupure avec lui, pour essayer par son secret de lui faire retrouver son frère, vivant ou mort.

Mais la mère Fadet, qui n'aimait point à se voir outrepassée de sa réputation, et qui n'exposait pas volontiers son talent pour rien, se gaussa de lui et le renvoya même assez durement, parce qu'elle n'était pas contente que, dans le temps, on eût employé la Sagette à sa place, pour les femmes en mal d'enfant au logis de la Bessonnière.

Landry, qui était un peu fier de son naturel, se serait peut-être plaint ou fâché dans un autre moment, mais il était si accablé qu'il ne dit mot et s'en retourna du côté de la coupure, décidé à se mettre à l'eau, bien qu'il ne sût encore plonger ni nager. Mais, comme il marchait la tête basse et les yeux fichés en terre, il sentit quelqu'un qui lui tapait l'épaule, et se retournant il vit la petite-fille de la mère Fadet, qu'on appelait dans le pays la petite Fadette, autant pour ce que c'était son nom de famille que pour ce qu'on voulait qu'elle fût un peu sorcière aussi. Vous savez tous que le fadet ou le farfadet, qu'en d'autres endroits on appelle aussi le follet, est un lutin fort gentil, mais un peu malicieux. On appelle aussi fades les fées auxquelles, du côté de chez nous, on ne croit plus guère. Mais que cela

voulût dire une petite fée, ou la femelle du lutin, chacun en la voyant s'imaginait voir le follet, tant elle était petite, maigre, ébouriffée et hardie. C'était un enfant très-causeur et très-moqueur, vif comme un papillon, curieux comme un
5 rouge-gorge et noir comme un grelet.

Et quand je mets la petite Fadette en comparaison avec un grelet, c'est vous dire qu'elle n'était pas belle, car ce pauvre petit *cricri* des champs est encore plus laid que celui des cheminées. Pourtant, si vous vous souvenez d'avoir
10 été enfant et d'avoir joué avec lui en le faisant enrager et crier dans votre sabot, vous devez savoir qu'il a une petite figure qui n'est pas sotte, et qui donne plus envie de rire que de se fâcher : aussi les enfants de la Cosse, qui ne sont pas plus bêtes que d'autres, et qui, aussi bien que les
15 autres, observent les ressemblances et trouvent les comparaisons, appelaient-ils la petite Fadette le *grelet*, quand ils voulaient la faire enrager, mêmement quelquefois par manière d'amitié ; car en la craignant un peu pour sa malice, ils ne la détestaient point, à cause qu'elle leur
20 faisait toutes sortes de contes et leur apprenait toujours des jeux nouveaux qu'elle avait l'esprit d'inventer.

Mais tous ses noms et surnoms me feraient bien oublier celui qu'elle avait reçu au baptême et que vous auriez peut-être plus tard envie de savoir. Elle s'appelait Françoise ;
25 c'est pourquoi sa grand'mère, qui n'aimait point à changer les noms, l'appelait toujours Fanchon.

Comme il y avait depuis longtemps une pique entre les gens de la Bessonnière et la mère Fadet, les bessons ne parlaient pas beaucoup à la petite Fadette, mêmement ils
30 avaient comme un éloignement pour elle, et n'avaient jamais bien volontiers joué avec elle, ni avec son petit frère, le *sauteriot*, qui était encore plus sec et plus malin qu'elle, et qui était toujours pendu à son côté, se fâchant quand elle courait sans l'attendre, essayant de lui jeter des pierres

quand elle se moquait de lui, enrageant plus qu'il n'était gros et la faisant enrager plus qu'elle ne voulait, car elle était d'humeur gaie et portée à rire de tout. Mais il y avait une telle idée sur le compte de la mère Fadet, que certains, et notamment ceux du père Barbeau, s'imaginaient que le *grelet* et le *sauteriot*, ou, si vous l'aimez mieux, le grillon et la sauterelle, leur porteraient malheur s'ils faisaient amitié avec eux. Ça n'empêchait point ces deux enfants de leur parler, car ils n'étaient point honteux, et la petite Fadette ne manquait d'accoster les *bessons de la Bessonnière*, par toutes sortes de drôleries et de sornettes, du plus loin qu'elle les voyait venir de son côté.

## VII.

Adoncques le pauvre Landry, en se retournant, un peu ennuyé du coup qu'il venait de recevoir à l'épaule, vit la petite Fadette, et, pas loin derrière elle, Jeanet le sauteriot, qui la suivait en clopant, vu qu'il était ébiganché et mal jambé de naissance.

D'abord Landry voulut ne pas faire attention et continuer son chemin, car il n'était point en humeur de rire, mais la Fadette lui dit, en récidivant sur son autre épaule : "Au loup ! au loup ! Le vilain besson, moitié de gars qui a perdu son autre moitié !"

Là-dessus Landry, qui n'était pas plus en train d'être insulté que d'être taquiné, se retourna derechef et allongea à la petite Fadette un coup de poing qu'elle eût bien senti si elle ne l'eût esquivé, car le besson allait sur ses quinze ans, et il n'était pas manchot : et elle, qui allait sur ses quatorze, et si menue et si petite, qu'on ne lui en eût pas donné douze, et qu'à la voir on eût cru qu'elle allait se casser, pour peu qu'on y touchât.

Mais elle était trop avisée et trop alerte pour attendre les coups, et ce qu'elle perdait en force dans les jeux de mains, elle le gagnait en vitesse et en traîtrise. Elle sauta de côté si à point, que pour bien peu Landry aurait été donner du poing et du nez dans un gros arbre qui se trouvait entre eux.

"Méchant grelet," lui dit alors le pauvre besson tout en colère, "il faut que tu n'aies pas de cœur pour venir agacer un quelqu'un qui est dans la peine comme j'y suis. Il y a longtemps que tu veux m'émalicer en m'appelant moitié de garçon. J'ai bien envie aujourd-hui de vous casser en quatre, toi et ton vilain sauteriot, pour voir si, à vous deux, vous ferez le quart de quelque chose de bon."

"Oui-da, le beau besson de la Bessonnière, seigneur de la Joncière au bord de la rivière," répondit la petite Fadette en ricanant toujours, "vous êtes bien sot de vous mettre mal avec moi qui venais vous donner des nouvelles de votre besson et vous dire où vous le retrouverez."

"Ça, c'est différent," reprit Landry en s'apaisant bien vite; "si tu le sais, Fadette, dis-le-moi, et j'en serai content."

"Il n'y a pas plus de Fadette que de grelet pour avoir envie de vous contenter à cette heure," répliqua encore la petite fille. "Vous m'avez dit des sottises, et vous m'auriez frappée si vous n'étiez pas si lourd et si pôtu. Cherchez-le donc tout seul, votre imbriaque de besson, puisque vous êtes si savant pour le retrouver."

"Je suis bien sot de t'écouter, méchante fille," dit alors Landry en lui tournant le dos et en se remettant à marcher. "Tu ne sais pas plus que moi où est mon frère, et tu n'es pas plus savante là-dessus que ta grand'mère, qui est une vieille menteuse et une pas grand'chose."

Mais la petite Fadette, tirant par une patte son sauteriot, qui avait réussi à la rattraper et à se pendre à son mauvais

jupon tout cendroux, se mit à suivre Landry, toujours ricanant et toujours lui disant que sans elle il ne retrouverait jamais son besson. Si bien que Landry, ne pouvant se débarrasser d'elle, et s'imaginant que, par quelque sorcellerie, sa grand'mère ou peut-être elle-même, par quelque accointance avec le follet de la rivière, l'empêcheraient de retrouver Sylvinet, prit son parti de tirer en sus de la Joncière et de s'en revenir à la maison.

La petite Fadette le suivit jusqu'au sautoir du pré, et là, quand il l'eut descendu, elle se percha comme une pie sur la barre, et lui cria : "Adieu donc, le beau besson sans cœur, qui laisse son frère derrière lui. Tu auras beau l'attendre pour souper, tu ne le verras pas d'aujourd'hui ni de demain non plus ; car là où il est, il ne bouge non plus qu'une pauvre pierre, et voilà l'orage qui vient. Il y aura des arbres dans la rivière encore cette nuit, et la rivière emportera Sylvinet si loin, si loin, que jamais plus tu ne le retrouveras."

Toutes ces mauvaises paroles, que Landry écoutait quasi malgré lui, lui firent passer la sueur froide par tout le corps. Il n'y croyait pas absolument, mais enfin la famille Fadet était réputée avoir tel entendement avec le diable, qu'on ne pouvait pas être bien assuré qu'il n'en fût rien.

"Allons, Fanchon," dit Landry en s'arrêtant, "veux-tu, oui ou non, me laisser tranquille, ou me dire, si, de vrai, tu sais quelque chose de mon frère ?"

"Et qu'est-ce que tu me donneras si, avant que la pluie ait commencé de tomber, je te le fais retrouver ?" dit la Fadette en se dressant debout sur la barre du sautoir, et en remuant les bras comme si elle voulait s'envoler.

Landry ne savait pas ce qu'il pouvait lui promettre, et il commençait à croire qu'elle voulait l'affiner pour lui tirer quelque argent. Mais le vent qui soufflait dans les arbres et le tonnerre qui commençait à gronder lui mettaient dans

le sang comme une fièvre de peur. Ce n'est pas qu'il craignît l'orage, mais, de fait, cet orage-là était venu tout d'un coup et d'une manière qui ne lui paraissait pas naturelle. Possible est que, dans son tourment, Landry ne l'eût pas vu monter derrière les arbres de la rivière, d'autant plus que se tenant depuis deux heures dans le fond du Val, il n'avait pu voir le ciel que dans le moment où il avait gagné le haut. Mais, en fait, il ne s'était avisé de l'orage qu'au moment où la petite Fadette le lui avait annoncé, et tout aussitôt, son jupon s'était enflé ; ses vilains cheveux noirs sortant de sa coiffe, qu'elle avait toujours mal attachée, et quintant sur une oreille, s'étaient dressés comme des crins ; le sauteriot avait eu sa casquette emportée par un grand coup de vent, et c'était à grand'peine que Landry avait pu empêcher son chapeau de s'envoler aussi.

Et puis le ciel, en deux minutes, était devenu tout noir, et la Fadette, debout sur la barre, lui paraissait deux fois plus grande qu'à l'ordinaire ; enfin Landry avait peur, il faut bien le confesser.

"Fanchon," lui dit-il, "je me rends à toi, si tu me rends mon frère. Tu l'as peut-être vu ; tu sais peut-être bien où il est. Sois bonne fille. Je ne sais pas quel amusement tu peux trouver dans ma peine. Montre-moi ton bon cœur, et je croirai que tu vaux mieux que ton air et tes paroles."

"Et pourquoi serais-je bonne fille pour toi?" reprit-elle, "quand tu me traites de méchante sans que je t'aie jamais fait de mal! Pourquoi aurais-je bon cœur pour deux bessons qui sont fiers comme deux coqs, et qui ne m'ont jamais montré la plus petite amitié?"

"Allons, Fadette," reprit Landry, "tu veux que je te promette quelque chose; dis-moi vite de quoi tu as envie, et je te le donnerai. Veux-tu mon couteau neuf?"

"Fais-le voir," dit la Fadette en sautant comme une grenouille à côté de lui.

Et quand elle eut vu le couteau, qui n'était pas vilain et que le parrain de Landry avait payé dix sous à la dernière foire, elle en fut tentée un moment ; mais bientôt, trouvant que c'était trop peu, elle lui demanda s'il lui donnerait bien plutôt sa petite poule blanche, qui n'était pas plus grosse qu'un pigeon, et qui avait des plumes jusqu'au bout des doigts.

"Je ne peux pas te promettre ma poule blanche, parce qu'elle est à ma mère," répondit Landry ; "mais je te promets de la demander pour toi, et je répondrais que ma mère ne la refusera pas, parce qu'elle sera si contente de revoir Sylvinet, que rien ne lui coûtera pour te récompenser."

"Oui-da !" reprit la petite Fadette, "et si j'avais envie de votre chebril à nez noir, la mère Barbeau me le donnerait-elle aussi ?"

"Mon Dieu ! mon Dieu ! que tu es donc longue à te décider, Fanchon ! Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve : si mon frère est dans le danger et que tu me conduises tout de suite auprès de lui, il n'y a pas à notre logis de poule ni de poulette, de chèvre ni de chevrillon que mon père et ma mère, j'en suis très-certain, ne voulussent te donner en remercîment."

"Eh bien ! nous verrons ça, Landry," dit la petite Fadette en tendant sa petite main sèche au besson, pour qu'il y mît la sienne en signe d'accord, ce qu'il ne fit pas sans trembler un peu, car, dans ce moment-là, elle avait des yeux si ardents qu'on eût dit le lutin en personne. "Je ne te dirai pas à présent ce que je veux de toi, je ne le sais peut-être pas encore, mais souviens-toi bien de ce que tu me promets à cette heure, et si tu y manques, je ferai savoir à tout le monde qu'il n'y a pas de fiance à avoir dans la parole du besson Landry. Je te dis adieu ici, et n'oublie point que je ne te réclamerai rien jusqu'au jour où je me

serai décidée à t'aller trouver pour te requérir d'une chose qui sera à mon commandement et que tu feras sans retard ni regret."

"A la bonne heure! Fadette, c'est promis, c'est signé," dit Landry en lui tapant dans la main.

"Allons!" dit-elle d'un air tout fier et tout content, "retourne de ce pas au bord de la rivière; descends-la jusqu'à ce que tu entendes bêler; et où tu verras un agneau bureau, tu verras aussitôt ton frère: si cela n'arrive pas comme je te le dis, je te tiens quitte de ta parole."

Là-dessus le grelet, prenant le sauteriot sous son bras, sans faire attention que la chose ne lui plaisait guère et qu'il se démenait comme une anguille, sauta tout au milieu des buissons, et Landry ne les vit et ne les entendit non plus que s'il avait rêvé. Il ne perdit point de temps à se demander si la petite Fadette s'était moquée de lui. Il courut d'une haleine jusqu'au bas de la Joncière; il la suivit jusqu'à la coupure, et là, il allait passer outre sans y descendre, parce qu'il avait assez questionné l'endroit pour être assuré que Sylvinet n'y était point; mais, comme il allait s'en éloigner, il entendit bêler un agneau.

"Dieu de mon âme," pensa-t-il, "cette fille m'a annoncé la chose; j'entends l'agneau, mon frère est là. Mais s'il est mort ou vivant, je ne peux le savoir."

Et il sauta dans la coupure et entra dans les broussailles. Son frère n'y était point; mais, en suivant le fil de l'eau, à dix pas de là, et toujours entendant l'agneau bêler, Landry vit sur l'autre rive son frère assis, avec un petit agneau qu'il tenait dans sa blouse, et qui, pour le vrai, était bureau de couleur depuis le bout du nez jusqu'au bout de la queue.

Comme Sylvinet était bien vivant et ne paraissait gâté ni déchiré dans sa figure et dans son habillement, Landry fut si aise qu'il commença par remercier le bon Dieu dans son cœur, sans songer à lui demander pardon d'avoir eu recours

à la science du diable pour avoir ce bonheur-là. Mais, au moment où il allait appeler Sylvinet, qui ne le voyait pas encore, et ne faisait pas mine de l'entendre, à cause du bruit de l'eau qui grouillait fort sur les cailloux en cet endroit, il s'arrêta à le regarder ; car il était étonné de le trouver comme la petite Fadette le lui avait prédit, tout au milieu des arbres que le vent tourmentait furieusement, et ne bougeant non plus qu'une pierre.

Chacun sait pourtant qu'il y a danger à rester au bord de notre rivière quand le grand vent se lève. Toutes les rives sont minées en dessous, et il n'est point d'orage qui, dans la quantité, ne déracine quelques-uns de ces vergnes qui sont toujours courts en racines, à moins qu'ils ne soient très-gros et très-vieux, et qui vous tomberaient fort bien sur le corps sans vous avertir. Mais Sylvinet, qui n'était pourtant ni plus simple ni plus fou qu'un autre, ne paraissait pas tenir compte du danger. Il n'y pensait pas plus que s'il se fût trouvé à l'abri dans une bonne grange. Fatigué de courir tout le jour et de vaguer à l'aventure, si, par bonheur, il ne s'était pas noyé dans la rivière, on pouvait toujours bien dire qu'il s'était noyé dans son chagrin et dans son dépit, au point de rester là comme une souche, les yeux fixés sur le courant de l'eau, la figure aussi pâle qu'une fleur de nape, la bouche à demi ouverte comme un petit poisson qui bâille au soleil, les cheveux tout emmêlés par le vent, et ne faisant pas même attention à son petit agneau, qu'il avait rencontré égaré dans les prés, et dont il avait eu pitié. Il l'avait bien pris dans sa blouse pour le rapporter à son logis ; mais, chemin faisant, il avait oublié de demander à qui l'agneau perdu. Il l'avait là sur ses genoux, et le laissait crier sans l'entendre, malgré que le pauvre petit lui faisait une voix désolée et regardait tout autour de lui avec de gros yeux clairs, étonné de ne pas être écouté de quelqu'un de son espèce, et ne reconnaissant

ni son pré, ni sa mère, ni son étable, dans cet endroit tout ombragé et tout herbu, devant un gros courant d'eau qui, peut-être bien, lui faisait grand'peur.

## VIII.

Si Landry n'eût pas été séparé de Sylvinet par la rivière qui n'est large, dans tout son parcours, de plus de quatre ou cinq mètres (comme on dit dans ces temps nouveaux), mais qui est, par endroits, aussi creuse que large, il eût, pour sûr, sauté sans plus de réflexion au cou de son frère. Mais Sylvinet ne le voyant même pas, il eut le temps de penser à la manière dont il l'éveillerait de sa rêvasserie, et dont, par persuasion, il le ramènerait à la maison ; car si ce n'était pas l'idée de ce pauvre boudeur, il pouvait bien tirer d'un autre côté, et Landry n'aurait pas de si tôt trouvé un gué ou une passerelle pour aller le rejoindre.

Landry ayant donc un peu songé en lui-même, se demanda comment son père, qui avait de la raison et de la prudence pour quatre, agirait en pareille rencontre ; et il s'avisa bien à propos que le père Barbeau s'y prendrait tout doucement et sans faire semblant de rien, pour ne pas montrer à Sylvinet combien il avait causé d'angoisse, et ne lui occasionner trop de repentir, ni l'encourager trop à recommencer dans un autre jour de dépit.

Il se mit donc à siffler comme s'il appelait les merles pour les faire chanter, ainsi que font les pâtours quand ils suivent les buissons à la nuit tombante. Cela fit lever la tête à Sylvinet, et, voyant son frère, il eut honte et se leva vivement, croyant n'avoir pas été vu. Alors Landry fit comme s'il l'apercevait, et lui dit sans beaucoup crier, car la rivière ne chantait pas assez haut pour empêcher de s'entendre :

" Hé, mon Sylvinet, tu es donc là ? Je t'ai attendu tout

ce matin, et, voyant que tu étais sorti pour si longtemps, je suis venu me promener par ici, en attendant le souper où je comptais bien te retrouver à la maison ; mais puisque te voilà, nous rentrerons ensemble. Nous allons descendre la rivière, chacun sur une rive, et nous nous joindrons au gué des Roulettes." (C'était le gué qui se trouvait au droit de la maison à la mère Fadet.)

(The brothers return together, full of their own thoughts, without any explanations taking place, however, either on the way or at home.)

Le lendemain, Sylvinet courut au lit de la mère Barbeau avant qu'elle fût levée, et, lui ouvrant son cœur, lui confessa son regret et sa honte. Il lui conta comme quoi il se trouvait bien malheureux depuis quelque temps, non plus tant à cause qu'il était séparé de Landry, que parce qu'il s'imaginait que Landry ne l'aimait point. Et quand sa mère le questionna sur cette injustice, il fut bien empêché de la motiver, car c'était en lui comme une maladie dont il ne se pouvait défendre. La mère le comprenait mieux qu'elle ne voulait en avoir l'air, parce que le cœur d'une femme est aisément pris de ces tourments-là, et elle-même s'était souvent ressentie de souffrir en voyant Landry si tranquille dans son courage et dans sa vertu. Mais, cette fois, elle reconnaissait que la jalousie est mauvaise dans tous les amours, même dans ceux que Dieu nous commande le plus, et elle se garda bien d'y encourager Sylvinet. Elle lui fit ressortir la peine qu'il avait causée a son frère, et la grande bonté que son frère avait eue de ne pas s'en plaindre ni s'en montrer choqué. Sylvinet le reconnut aussi et convint que son frère était meilleur chrétien que lui. Il fit promesse et forma résolution de se guérir, et sa volonté y était sincère.

(There is still a *levain d'amertume* in Sylvinet's heart, though he is more reasonable. The twins are now fifteen, Landry much the stronger and bigger of the two.)

## IX.

Dans les premiers temps qui ensuivirent l'aventure de Landry avec la petite Fadette, ce garçon eut quelque souci de la promesse qu'il lui avait faite. Dans le moment où elle l'avait sauvé de son inquiétude, il se serait engagé pour ses père et mère à donner tout ce qu'il y avait de meilleur à la Bessonnière : mais quand il vit que le père Barbeau n'avait pas pris bien au sérieux la bouderie de Sylvinet et n'avait point montré d'inquiétude, il craignit bien que, lorsque la petite Fadette viendrait réclamer sa récompense, son père ne la mît à la porte en se moquant de sa belle science et de la belle parole que Landry lui avait donnée.

Cette peur-là rendait Landry tout honteux en lui-même, et à mesure que son chagrin s'était dissipé, il s'était jugé bien simple d'avoir cru voir de la sorcellerie dans ce qui lui était arrivé. Il ne tenait pas pour certain que la petite Fadette se fût gaussée de lui, mais il sentait bien qu'on pouvait avoir du doute là-dessus, et il ne trouvait pas de bonnes raisons à donner à son père pour lui prouver qu'il avait bien fait de prendre un engagement de si grosse conséquence ; d'un autre côté, il ne voyait pas non plus comment il romprait un pareil engagement, car il avait juré sa foi et il l'avait fait en âme et conscience.

Mais, à son grand étonnement, ni le lendemain de l'affaire, ni dans le mois, ni dans la saison, il n'entendit parler de la petite Fadette à la Bessonnière ni à la Priche. Elle ne se présenta ni chez le père Caillaud pour demander à parler à Landry, ni chez le père Barbeau pour réclamer aucune chose, et lorsque Landry la vit au loin dans les champs, elle n'alla point de son côté et ne parut point faire attention à lui, ce qui était contre sa coutume, car elle courait après tout le monde, soit pour regarder par curiosité, soit pour

rire, jouer et badiner avec ceux qui étaient de bonne humeur, soit pour tancer et railler ceux qui ne l'étaient point.

Mais la maison de la mère Fadet étant également voisine de la Priche et de la Cosse, il ne se pouvait faire qu'un jour ou l'autre, Landry ne se trouvât nez contre nez avec la petite Fadette dans un chemin ; et, quand le chemin n'est pas large, c'est bien force de se donner une tape ou de se dire un mot en passant.

C'était un soir que la petite Fadette rentrait ses oies, ayant toujours son sauteriot sur ses talons ; et Landry, qui avait été chercher les juments au pré, les ramenait tout tranquillement à la Priche, si bien qu'ils se croisèrent dans le petit chemin qui descend de la Croix des bossons, au gué des Roulettes, et qui est si bien fondu entre deux encaissements, qu'il n'y est point moyen de s'éviter. Landry devint tout rouge, pour la peur qu'il avait de s'entendr sommer de sa parole, et, ne voulant point encourager la Fadette, il sauta sur une des juments du plus loin qu'il la vit, et joua des sabots pour prendre le trot ; mais comme toutes les juments avaient les enfarges aux pieds, celle qu'il avait enfourchée n'avança pas plus vite pour cela. Landry se voyant tout près de la petite Fadette, n'osa la regarder, et fit mine de se retourner, comme pour voir si les poulains le suivaient. Quand il regarda devant lui, la Fadette l'avait déjà dépassé, et elle ne lui avait rien dit ; il ne savait même point si elle l'avait regardé, et si des yeux ou du rire elle l'avait sollicité de lui dire bonsoir. Il ne vit que Jeanet le sauteriot qui, toujours traversieux et méchant, ramassa une pierre pour la jeter dans les jambes de sa jument. Landry eut bonne envie de lui allonger un coup de fouet, mais il eut peur de s'arrêter et d'avoir explication avec la sœur. Il ne fit donc pas mine de s'en apercevoir et s'en fut sans regarder derrière lui.

Toutes les autres fois que Landry rencontra la petite Fadette, ce fut à peu près de même. Peu à peu, il s'enhardit à la regarder ; car, à mesure que l'âge et la raison lui venaient, il ne s'inquiétait plus tant d'une si petite affaire. Mais lorsqu'il eut pris le courage de la regarder tranquillement, comme pour attendre n'importe quelle chose elle voudrait lui dire, il fut étonné de voir que cette fille faisait exprès de tourner la tête d'un autre côté, comme si elle eût eu de lui la même peur qu'il avait d'elle. Cela l'enhardit tout à fait vis-à-vis de lui-même, et, comme il avait le cœur juste, il se demanda s'il n'avait pas eu grand tort de ne jamais la remercier du plaisir que, soit par science, soit par hasard, elle lui avait causé. Il prit la résolution de l'aborder la première fois qu'il la verrait, et ce moment-là étant venu, il fit au moins dix pas de son côté pour commencer à lui dire bonjour et à causer avec elle.

Mais, comme il s'approchait, la petite Fadette prit un air fier et quasi fâché ; et se décidant enfin à le regarder, elle le fit d'une manière si méprisante, qu'il en fut tout démonté et n'osa point lui porter la parole.

Ce fut la dernière fois de l'année que Landry la recontra de près, car à partir de ce jour-la, la petite Fadette, menée par je ne sais pas quelle fantaisie, l'évita si bien, que du plus loin qu'elle le voyait, elle tournait d'un autre côté, entrait dans un héritage ou faisait un grand détour pour ne point le voir. Landry pensa qu'elle était fâchée de ce qu'il avait été ingrat envers elle ; mais sa répugnance était si grande qu'il ne sut se décider à rien tenter pour réparer son tort. La petite Fadette n'était pas un enfant comme un autre. Elle n'était pas ombrageuse de son naturel, et même, elle ne l'était pas assez, car elle aimait à provoquer les injures ou les moqueries, tant elle se sentait la langue bien affilée pour y répondre et avoir toujours le dernier et le plus piquant mot. On ne l'avait jamais vue bouder et

on lui reprochait de manquer de la fierté qui convient à une fillette lorsqu'elle prend déjà quinze ans et commence à se ressentir d'être quelque chose. Elle avait toujours les allures d'un gamin, mêmement elle effectait de tourmenter souvent Sylvinet, de le déranger et de le pousser à bout, lorsqu'elle le surprenait dans les rêvasseries où il s'oubliait encore quelquefois. Elle le suivait toujours pendant un bout de chemin, lorsqu'elle le rencontrait ; se moquant de sa *bessonnerie*, et lui tourmentant le cœur en lui disant que Landry ne l'aimait point et se moquait de sa peine. Aussi le pauvre Sylvinet qui, encore plus que Landry, la croyait sorcière, s'étonnait-il qu'elle devinât ses pensées et la détestait bien cordialement. Il avait du mépris pour elle et pour sa famille, et, comme elle évitait Landry, il évitait ce méchant grelet, qui, disait-il, suivrait tôt ou tard l'exemple de sa mère, laquelle avait mené une mauvaise conduite, quitté son mari et finalement suivi les soldats. Elle était partie comme vivandière peu de temps après la naissance du sauteriot, et, depuis, on n'en avait jamais entendu parler. Le mari était mort de chagrin et de honte, et c'est comme cela que la vieille mère Fadet avait été obligée de se charger des deux enfants, qu'elle soignait fort mal, tant à cause de sa chicherie que de son âge avancé, qui ne lui permettait guère de les surveiller et de les tenir proprement.

Pour toutes ces raisons, Landry, qui n'était pourtant pas aussi fier que Sylvinet, se sentait du dégoût pour la petite Fadette, et, regrettant d'avoir eu des rapports avec elle, il se gardait bien de le faire connaître à personne. Il le cacha même à son besson, ne voulant pas lui confesser l'inquiétude qu'il avait eue à son sujet ; et, de son côté, Sylvinet lui cacha toutes les méchancetés de la petite Fadette envers lui, ayant honte de dire qu'elle avait eu divination de sa jalousie.

Mais le temps se passait. A l'âge qu'avaient nos bessons, les semaines sont comme des mois et les mois comme des ans, pour le changement qu'ils amènent dans le corps et dans l'esprit. Bientôt Landry oublia son aventure, et, après s'être un peu tourmenté du souvenir de la Fadette, n'y pensa non plus que s'il en eût fait le rêve.

Il y avait déjà environ dix mois que Landry était entré à la Priche, et on approchait de la Saint-Jean, qui était l'époque de son engagement avec le père Caillaud. Ce brave homme était si content de lui qu'il était bien décidé à lui augmenter son gage plutôt que de le voir partir; et Landry ne demandait pas mieux que de rester dans le voisinage de sa famille et de renouveler avec les gens de la Priche, qui lui convenaient beaucoup. Mêmement, il se sentait venir une petite amitié pour une nièce du père Caillaud qui s'appelait Madelon et qui était un beau brin de fille. Elle avait un an de plus que lui et le traitait encore un peu comme un enfant; mais cela diminuait de jour en jour, et, tandis qu'au commencement de l'année elle se moquait de lui lorsqu'il avait honte de l'embrasser aux jeux ou à la danse, sur la fin, elle rougissait au lieu de le provoquer, elle ne restait plus seule avec lui dans l'étable ou dans le fenil. La Madelon n'était point pauvre, et un mariage entre eux eût bien pu s'arranger par la suite du temps. Les deux familles étaient bien famées et tenues en estime par tout le pays. Enfin, le père Caillaud, voyant ces deux enfants qui commençaient à se chercher et à se craindre, disait au père Barbeau que ça pourrait bien faire un beau couple, et qu'il n'y avait point de mal à leur laisser faire bonne et longue connaissance.

(Things go on well for three months until the local *fête* of Saint Andoche.)

Le père Caillaud ayant donné licence à Landry d'aller dès la veille coucher à la Bessonnière, afin de voir la fête

sitôt le matin, Landry partit avant souper, bien content d'aller surprendre son besson qui ne l'attendait que le lendemain. C'est la saison où les jours commencent à être courts et où la nuit tombe vite. Landry n'avait jamais peur de rien en plein jour : mais il n'eût pas été de son âge et de son pays s'il avait aimé à se trouver seul la nuit sur les chemins, surtout dans l'automne, qui est une saison où les sorciers et les follets commencent à se donner du bon temps, à cause des brouillards qui les aident à cacher leurs malices et maléfices. Landry, qui avait coutume de sortir seul à toute heure pour mener ou rentrer ses bœufs, n'avait pas précisément grand souci, ce soir-là, plus qu'un autre soir ; mais il marchait vite et chantait fort, comme on fait toujours quand le temps est noir, car on sait que le chant de l'homme dérange et écarte les mauvaises bêtes et les mauvaises gens.

Quand il fut au droit du gué des Roulettes, qu'on appelle de cette manière à cause des cailloux ronds qui s'y trouvent en grande quantité, il releva un peu les jambes de son pantalon ; car il pouvait y avoir de l'eau jusqu'au-dessus de la cheville du pied, et il fit bien attention à ne pas marcher devant lui, parce que le gué est établi en biaisant, et qu'à droite comme à gauche il y a de mauvais trous. Landry connaissait si bien le gué qu'il ne pouvait guère s'y tromper. D'ailleurs on voyait de là, à travers les arbres qui étaient plus d'à moitié dépouillés de feuilles, la petite clarté qui sortait de la maison de la mère Fadet ; et en regardant cette clarté, pour peu qu'on marchât dans la direction, il n'y avait point chance de faire mauvaise route.

Il faisait si noir sous les arbres, que Landry tâta pourtant le gué avec son bâton avant d'y entrer. Il fut étonné de trouver plus d'eau que de coutume, d'autant plus qu'il entendait le bruit des écluses qu'on avait ouvertes depuis une bonne heure. Pourtant, comme il voyait bien la

lumière de la croisée à la Fadette, il se risqua. Mais, au bout de deux pas, il avait de l'eau plus haut que le genou et il se retira, jugeant qu'il s'était trompé. Il essaya un peu plus haut et un peu plus bas, et, là comme là, il trouva le
5 creux encore davantage. Il n'avait pas tombé de pluie, les écluses grondaient toujours : la chose était donc bien surprenante.

## X.

"Il faut," pensa Landry, "que j'aie pris le faux chemin de la charrière, car, pour le coup, je vois à ma droite la
10 chandelle de la Fadette, qui devrait être sur ma gauche."

Il remonta le chemin jusqu'à la Croix-au-Lièvre, et il en fit le tour les yeux fermés pour se désorienter ; et quand il eut bien remarqué les arbres et les buissons autour de lui, il se trouva dans le bon chemin et revint jouxte à la
15 rivière. Mais bien que le gué lui parût commode, il n'osa point y faire plus de trois pas, parce qu'il vit tout d'un coup, presque derrière lui, la clarté de la maison Fadette, qui aurait dû être juste en face. Il revint à la rive, et cette clarté lui parut être alors comme elle devait se trouver. Il
20 reprit le gué en biaisant dans un autre sens, et cette fois, il eut de l'eau presque jusqu'à la ceinture. Il avançait toujours cependant, augurant qu'il avait rencontré un trou, mais qu'il allait en sortir en marchant vers la lumière.

Il fit bien de s'arrêter, car le trou se creusait toujours, et
25 il en avait jusqu'aux épaules. L'eau était bien froide, et il resta un moment à se demander s'il reviendrait sur ses pas ; car la lumière lui paraissait avoir changé de place, et mêmement il la vit remuer, courir, sautiller, repasser d'une rive à l'autre, et finalement se montrer double en se mirant
30 dans l'eau, où elle se tenait comme un oiseau qui se balance

sur ses ailes, et en faisant entendre un petit bruit de grésillement comme ferait une pétrole de résine.

Cette fois Landry eut peur et faillit perdre la tête, et il avait ouï dire qu'il n'y a rien de plus abusif et de plus méchant que ce feu-là; qu'il se faisait un jeu d'égarer ceux qui le regardent et de les conduire au plus creux des eaux, tout en riant à sa manière et en se moquant de leur angoisse.

Landry ferma les yeux pour ne point le voir, et se retournant vivement, à tout risque, il sortit du trou, et se retrouva au rivage. Il se jeta alors sur l'herbe, et regarda le follet qui poursuivait sa danse et son rire. C'était vraiment une vilaine chose à voir. Tantôt il filait comme un martin-pêcheur, et tantôt il disparaissait tout à fait. Et, d'autres fois, il devenait gros comme la tête d'un bœuf, et tout aussitôt menu comme un œil de chat; et il accourait auprès de Landry, tournait autour de lui si vite, qu'il en était ébloui; et enfin, voyant qu'il ne voulait pas le suivre, il s'en retournait frétiller dans les roseaux, où il avait l'air de se fâcher et de lui dire des insolences.

Landry n'osait point bouger, car de retourner sur ses pas n'était pas le moyen de faire fuir le follet. On sait qu'il s'obstine à courir après ceux qui courent, et qu'il se met en travers de leur chemin jusqu'à ce qu'il les ait rendus fous et fait tomber dans quelque mauvaise passe. Il grelottait de peur et de froid, lorsqu'il entendit derrière lui une petite voix très-douce qui chantait :

> "Fadet, fadet, petit fadet,
> Prends ta chandelle et ton cornet;
> J'ai pris ma cape et mon capet;
> Toute follette a son follet."

Et tout aussitôt la petite Fadette, qui s'apprêtait gaiement à passer l'eau sans montrer crainte ni étonnement du feu follet, heurta contre Landry, qui était assis par terre

dans la brune, et se retira en jurant ni plus ni moins qu'un garçon, et des mieux appris.

(Landry is helped across, rather alarmed at Fanchon's indifference to the will-o'-the-wisp.)

## XI.

PEUT-ÊTRE que la mère Fadet avait aussi de la connaissance là-dessus, et qu'elle avait enseigné à sa petite-
5 fille à ne rien redouter de ces feux de nuit; ou bien, à force d'en voir, car il y en avait souvent aux entours du gué des Roulettes, et c'était un grand hasard que Landry n'en eût point encore vu de près, peut-être la petite s'était-elle fait une idée que l'esprit qui les soufflait n'était point méchant
10 et ne lui voulait que du bien. Sentant Landry qui tremblait de tout son corps à mesure que le follet s'approchait d'eux:

"Innocent," lui dit-elle, "ce feu-là ne brûle point, et si tu étais assez subtil pour le manier, tu verrais qu'il ne laisse
15 pas seulement sa marque."

"C'est encore pis," pensa Landry; "du feu qui ne brûle pas, on sait ce que c'est: ça ne peut pas venir de Dieu, car le feu du bon Dieu est fait pour chauffer et brûler."

Mais il ne fit pas connaître sa pensée à la petite Fadette,
20 et quand il se vit sain et sauf à la rive, il eut grande envie de la planter là et de s'ensauver à la Bessonnière. Mais il n'avait point le cœur ingrat, et il ne voulut point la quitter sans la remercier.

"Voilà la seconde fois que tu me rends service, Fanchon
25 Fadet," lui dit-il, "et je ne vaudrais rien si je ne te disais pas que je m'en souviendrai toute ma vie. J'étais là comme un fou quand tu m'as trouvé; le follet m'avait vanné et charmé. Jamais je n'aurais passé la rivière, ou bien je n'en serais jamais sorti."

"Peut-être bien que tu l'aurais passée sans peine ni danger si tu n'étais pas si sot," répondit la Fadette; "je n'aurais jamais cru qu'un grand gars comme toi, qui est dans ses dix-sept ans, et qui ne tardera pas à avoir de la barbe au menton, fût si aisé à épeurer, et je suis contente de te voir comme cela."

"Et pourquoi en êtes-vous contente, Fanchon Fadet?"

"Parce que je ne vous aime point," lui dit-elle d'un ton méprisant.

"Et pourquoi est-ce encore que vous ne m'aimez point?"

"Parce que je ne vous estime point," répondit-elle; "ni vous, ni votre besson, ni vos père et mère, qui sont fiers parce qu'ils sont riches, et qui croient qu'on ne fait que son devoir en leur rendant service. Ils vous ont appris à être ingrat, Landry, et c'est le plus vilain défaut pour un homme, après celui d'être peureux."

Landry se sentit bien humilié des reproches de cette petite fille, car il reconnaissait qu'ils n'étaient pas tout à fait injustes, et il lui répondit:

"Si je suis fautif, Fadette, ne l'imputez qu'à moi. Ni mon frère, ni mon père, ni ma mère, ni personne chez nous n'a eu connaissance du secours que vous m'avez déjà une fois donné. Mais pour cette fois-ci, ils le sauront, et vous aurez une récompense telle que vous la désirerez."

"Ah! vous voilà bien orgueilleux," reprit la petite Fadette, "parce que vous vous imaginez qu'avec vos présents vous pouvez être quitte envers moi. Vous croyez que je suis pareille à ma grand'mère, qui, pourvu qu'on lui baille quelque argent, supporte les malhonnêtetés et les insolences du monde. Eh bien, moi, je n'ai besoin ni envie de vos dons, et je méprise tout ce qui viendrait de vous, puisque vous n'avez pas eu le cœur de trouver un pauvre mot de remerciement et d'amitié à me dire depuis tantôt un an que je vous ai guéri d'une grosse peine."

"Je suis fautif, je l'ai confessé, Fadette," dit Landry, qui ne pouvait s'empêcher d'être étonné de la manière dont il l'entendait raisonner pour la première fois. "Mais c'est qu'aussi il y a un peu de ta faute. Ce n'était pas bien sorcier de me faire retrouver mon frère, puisque tu venais sans doute de le voir pendant que je m'expliquais avec ta grand'mère ; et si tu avais vraiment le cœur bon, toi qui me reproches de ne l'avoir point, au lieu de me faire souffrir et attendre, et au lieu de me faire donner une parole qui pouvait me mener loin, tu m'aurais dit tout de suite : 'Dévalle le pré, et tu le verras au rivet de l'eau.' Cela ne t'aurait point coûté beaucoup, au lieu que tu t'es fait un vilain jeu de ma peine ; et voilà ce qui a mandré le prix du service que tu m'as rendu."

La petite Fadette, qui avait pourtant la repartie prompte, resta pensive un moment. Puis elle dit :

"Je vois bien que tu as fait ton possible pour écarter la reconnaissance de ton cœur, et pour t'imaginer que tu ne m'en devais point, à cause de la récompense que je m'étais fait promettre. Mais encore un coup, il est dur et mauvais, ton cœur, puisqu'il ne t'a point fait observer que je ne réclamais rien de toi, et que je ne te faisais pas même reproche de ton ingratitude."

"C'est vrai, ça, Fanchon," dit Landry qui était la bonne foi même ; je suis dans mon tort, je l'ai senti, et j'en ai eu de la honte ; j'aurais dû te parler ; j'en ai eu l'intention, mais tu m'as fait une mine si courroucée que je n'ai point su m'y prendre."

"Et si vous étiez venu le lendemain de l'affaire me dire une parole d'amitié, vous ne m'auriez point trouvée courroucée ; vous auriez su tout de suite que je ne voulais point de paiement, et nous serions amis : au lieu qu'à cette heure, j'ai mauvaise opinion de vous, et j'aurais dû vous laisser débrouiller avec le follet comme vous auriez pu. Bonsoir,

Landry de la Bessonnière ; allez sécher vos habits ; allez dire à vos parents : 'Sans ce petit guenillon de grelet, j'aurais, ma foi, bu un bon coup, ce soir, dans la rivière.'"

Parlant ainsi, la petite Fadette lui tourna le dos, et marcha du côté de sa maison en chantant : 5

"Prends ta leçon et ton paquet,
Landry Barbeau le bessonnet."

A cette fois, Landry sentit comme un grand repentir dans son âme, non qu'il fût disposé à aucune sorte d'amitié pour une fille qui paraissait avoir plus d'esprit que de bonté, 10 et dont les vilaines manières ne plaisaient point, même à ceux qui s'en amusaient. Mais il avait le cœur haut et ne voulait point garder un tort sur sa conscience. Il courut après elle, et la rattrapant par sa cape :

"Voyons, Fanchon Fadet," lui dit-il, "il faut que cette 15 affaire-là s'arrange et se finisse entre nous. Tu es mécontente de moi, et je ne suis pas bien content de moi-même. Il faut que tu me dises ce que tu souhaites, et pas plus tard que demain je te l'apportèrai."

"Je souhaite ne jamais te voir," répondit la Fadette très- 20 durement ; "et n'importe quelle chose tu m'apporteras, tu peux bien compter que je te la jetterai au nez."

"Voilà des paroles trop rudes pour quelqu'un qui vous offre réparation. Si tu ne veux point de cadeau, il y a peut-être moyen de te rendre service et de te montrer par 25 là qu'on te veut du bien et non pas du mal. Allons, dis-moi ce que j'ai à faire pour te contenter."

"Vous ne sauriez donc me demander pardon et souhaiter mon amitié ?" dit la Fadette en s'arrêtant.

"Pardon, c'est beaucoup demander," répondit Landry, 30 qui ne pouvait vaincre sa hauteur à l'endroit d'une fille qui n'était point considérée en proportion de l'âge qu'elle commençait à avoir, et qu'elle ne portait pas toujours aussi raisonnablement qu'elle l'aurait dû ; "quant à ton amitié,

Fadette, tu es si drôlement bâtie dans ton esprit. que je ne saurais y avoir grand'fiance. Demande-moi donc une chose qui puisse se donner tout de suite, et que je ne suis pas obligé de te reprendre."

5 "Eh bien," dit la Fadette d'une voix claire et sèche, "il en sera comme vous le souhaitez, besson Landry. Je vous ai offert votre pardon, et vous n'en voulez point. A présent je vous réclame ce que vous m'avez promis, qui est d'obéir à mon commandement, le jour où vous en serez requis.
10 Ce jour-là, ce ne sera pas plus tard que demain à la Saint-Andoche, et voici ce que je veux: Vous me ferez danser trois bourrées après la messe, deux bourrées après vêpres, et encore deux bourrées après l'Angélus, ce qui fera sept. Et dans toute votre journée, depuis que vous serez levé
15 jusqu'à ce que vous soyez couché, vous ne danserez aucune autre bourrée avec n'importe qui, fille ou femme. Si vous ne le faites, je saurai que vous avez trois choses bien laides en vous: l'ingratitude, la peur et le manque de parole. Bonsoir, je vous attends demain pour ouvrir la danse, à la
20 porte de l'église."

Et la petite Fadette, que Landry avait suivie jusqu'à sa maison, tira la corillette et entra si vite que la porte fut poussée et recorillée avant que le besson eût pu répondre un mot.

(Landry, at first amused, gets disturbed when he thinks what *la belle Madelon* will say when she sees him dancing with the despised Fanchon Fadet.)

## XII.

25 LANDRY fut si fatigué de cette mauvaise nuit qu'il s'endormait tout le long de la messe, et mêmement il n'entendit pas une parole du sermon de M. le curé, qui, pourtant, loua et magnifia on ne peut mieux les vertus et

propriétés du bon saint Andoche. En sortant de l'église, Landry était si chargé de langueur qu'il avait oublié la Fadette. Elle était pourtant devant le porche, tout auprès de la belle Madelon, qui se tenait là, bien sûre que la première invitation serait pour elle. Mais quand il 5 s'approcha pour lui parler, il lui fallut bien voir le grelet qui fit un pas en avant et lui dit bien haut avec une hardiesse sans pareille :

"Allons, Landry, tu m'as invitée hier soir pour la première danse, et je compte que nous allons n'y pas manquer." 10

Landry devint rouge comme le feu, et voyant Madelon devenir rouge aussi, pour le grand étonnement et le grand dépit qu'elle avait d'une pareille aventure, il prit courage contre la petite Fadette.

"C'est possible que je t'aie promis de te faire danser, 15 grelet," lui dit-il ; "mais j'avais prié une autre auparavant, et ton tour viendra après que j'aurai tenu mon premier engagement."

"Non pas," repartit la Fadette avec assurance. "Ta souvenance te fait défaut, Landry ; tu n'as promis à personne 20 avant moi, puisque la parole que je te réclame est de l'an dernier, et que tu n'as fait que me la renouveler hier soir. Si la Madelon a envie de danser avec toi aujourd'hui, voici ton besson qui est tout pareil à toi et qu'elle prendra à ta place. L'un vaut l'autre." 25

"Le grelet a raison," répondit la Madelon avec fierté en prenant la main de Sylvinet ; "puisque vous avez fait une promesse si ancienne, il faut la tenir, Landry. J'aime bien autant danser avec votre frère."

"Oui, oui, c'est la même chose," dit Sylvinet tout naïve- 30 ment. "Nous danserons tous les quatre."

Il fallut bien en passer par là pour ne pas attirer l'attention du monde, et le grelet commença à sautiller avec tant d'orgueil et de prestesse, que jamais bourrée ne fut mieux

marquée ni mieux enlevée. Si elle eût été pimpante et gentille, elle eût fait plaisir à voir, car elle dansait par merveille, et il n'y avait pas une belle qui n'eût voulu avoir sa légèreté et son aplomb ; mais le pauvre grelet était si mal
5 habillé, qu'il en paraissait dix fois plus laid que de coutume. Landry, qui n'osait plus regarder Madelon, tant il était chagriné et humilié vis-à-vis d'elle, regarda sa danseuse, et la trouva beaucoup plus vilaine que dans ses guenilles de tous les jours ; elle avait cru se faire belle, et son dressage
10 était bon pour faire rire.

Elle avait une coiffe toute jaunie par le renfermé, qui, au lieu d'être petite et bien retroussée par le derrière, selon la nouvelle mode du pays, montrait de chaque côté de sa tête deux grands oreillons bien larges et bien plats ; et, sur le der-
15 rière de sa tête, la cayenne retombait jusque sur son cou, ce qui lui donnait l'air de sa grand'mère et lui faisait une tête large comme un boisseau sur un petit cou mince comme un bâton. Son cotillon de droguet était trop court de deux mains ; et, comme elle avait grandi beaucoup dans
20 l'année, ses bras maigres, tout mordus par le soleil, sortaient de ses manches comme deux pattes d'aranelle. Elle avait cependant un tablier d'incarnat dont elle était bien fière, mais qui lui venait de sa mère, et dont elle n'avait point songé à retirer la bavousette, que, depuis plus de dix ans,
25 les jeunesses ne portent plus. Car elle n'était point de celles qui sont trop coquettes, la pauvre fille, elle ne l'était pas assez, et vivait comme un garçon, sans souci de sa figure, et n'aimant que le jeu et la risée. Aussi avait-elle l'air d'une vieille endimanchée, et on la méprisait pour sa
30 mauvaise tenue, qui n'était point commandée par la misère, mais par l'avarice de sa grand'mère, et le manque de goût de la petite-fille.

(Landry has reluctantly to fulfil his promise to *la petite Fadette*, to whom, out of pique, he returns when *la Madelon* scornfully refuses to have anything to do with him.)

## XIII.

Là-dessus, il s'en fut aux alentours de l'église pour chercher la petite Fadette, et il la ramena dans la danse, tout en face de la Madelon, et il y dansa deux bourrées sans quitter la place. Il fallait voir comme le grelet était fier et content ! Elle ne cachait point son aise, faisait reluire ses coquins d'yeux noirs, et relevait sa petite tête et sa grosse coiffe comme une poule huppée.

Mais, par malheur, son triomphe donna du dépit à cinq ou six gamins qui la faisaient danser à l'habitude, et qui, ne pouvant plus en approcher, eux qui n'avaient jamais été fiers avec elle, et qui l'estimaient beaucoup pour sa danse, se mirent à la critiquer, à lui reprocher sa fierté et à chuchoter autour d'elle : " Voyez donc la grelette qui croit charmer Landry Barbeau ! grelette, sautiote, farfadette, chat grillé, grillette, râlette,"—et autres sornettes à la manière de l'endroit.

## XIV.

Et puis, quand la petite Fadette passait auprès d'eux, ils lui tiraient sa manche, ou avançaient leur pied pour la faire tomber, et il y en avait, des plus jeunes s'entend, et des moins bien appris, qui frappaient sur l'orillon de sa coiffe et la lui faisaient virer d'une oreille à l'autre, en criant : " Au grand calot, au grand calot à la mère Fadet ! "

Le pauvre grelet allongea cinq ou six tapes à droite ou à gauche ; mais tout cela ne servit qu'à attirer l'attention de son côté ; et les personnes de l'endroit commencèrent à se dire : " Mais voyez donc notre grelette, comme elle a de la chance aujourd'hui, que Landry Barbeau la fait danser à tout moment ! C'est vrai qu'elle danse bien, mais la voilà qui fait la belle fille et qui se carre comme une agasse."

Et parlant à Landry, il y en eut qui dirent : " Elle t'a donc jeté un sort, mon pauvre Landry, que tu ne regardes qu'elle ? ou bien c'est que tu veux passer sorcier, et que bientôt nous ne verrons mener les loups aux champs."

5 Landry fut mortifié ; mais Sylvinet, qui ne voyait rien de plus excellent et de plus estimable que son frère, le fut encore davantage de voir qu'il se donnait en risée à tant de monde, et à des étrangers qui commençaient aussi à s'en mêler, à faire des questions, et à dire : " C'est bien un 10 beau gars : mais, tout de même, il a une drôle d'idée de se coiffer de la plus vilaine qu'il n'y ait pas dans toute l'assemblée." La Madelon vint, d'un air de triomphe, écouter toutes ces moqueries, et, sans charité, elle y mêla son mot : " Que voulez-vous ? " dit-elle ; " Landry est 15 encore un petit enfant, et, à son âge, pourvu qu'on trouve à qui parler, on ne regarde pas si c'est une tête de chèvre ou une figure chrétienne."

Sylvinet prit alors Landry par le bras, en lui disant tout bas : " Allons-nous-en, frère, ou bien il faudra nous fâcher : 20 car on se moque, et l'insulte qu'on fait à la petite Fadette revient sur toi. Je ne sais pas quelle idée t'a pris aujourd'hui de la faire danser quatre ou cinq fois de suite. On dirait que tu cherches le ridicule ; finis cet amusement-là je t'en prie. C'est bon pour elle de s'exposer aux 25 duretés et au mépris du monde. Elle ne cherche que cela, et c'est son goût : mais ce n'est pas le nôtre. Allons-nous-en, nous reviendrons après l'*Angelus*, et tu feras danser la Madelon qui est une fille bien comme il faut. Je t'ai toujours dit que tu aimais trop la danse, et que cela te 30 ferait faire des choses sans raison."

Landry le suivit deux ou trois pas, mais il se retourna en entendant une grande clameur ; et il vit la petite Fadette que Madelon et les autres filles avaient livrée aux moqueries de leurs galants, et que les gamins, encouragés

par les risées qu'on en faisait, venaient de décoiffer d'un coup de poing. Elle avait ses grands cheveux noirs qui pendaient sur son dos, et se débattait toute en colère et en chagrin ; car, cette fois, elle n'avait rien dit qui lui méritât d'être tant maltraitée, et elle pleurait de rage, sans pouvoir rattraper sa coiffe qu'un méchant emportait au bout d'un bâton.

Landry trouva la chose bien mauvaise, et, son bon cœur se soulevant contre l'injustice, il attrapa le gamin, lui ôta la coiffe et le bâton, dont il lui appliqua un bon coup dans le derrière, revint au milieu des autres qu'il mit en fuite, rien que de se montrer, et, prenant le pauvre grelet par la main, il lui rendit sa coiffure.

La vivacité de Landry et la peur des gamins firent grandement rire les assistants. On applaudissait à Landry ; mais la Madelon tournant la chose contre lui, il y eut des garçons de l'âge de Landry, et même de plus âgés, qui eurent l'air de rire à ses dépens.

Landry avait perdu sa honte ; il se sentait brave et fort, et un je ne sais quoi de l'homme fait lui disait qu'il remplissait son devoir en ne laissant pas maltraiter une femme, laide ou belle, petite ou grande, qu'il avait prise pour sa danseuse, au vu et au su de tout le monde. Il s'aperçut de la manière dont on le regardait du côté de Madelon, et il alla tout droit vis-à-vis des Aladenise et des Alaphilippe, en leur disant :

" Eh bien ! vous autres, qu'est-ce que vous avez à en dire ? S'il me convient, à moi, de donner attention à cette fille-là, en quoi cela vous offense t-il ? Et si vous en êtes choqués, pourquoi vous détournez-vous pour le dire tout bas ? Est-ce que je ne suis pas devant nous ? est-ce que vous ne me voyez point ? On a dit par ici que j'étais encore un petit enfant ; mais il n'y a pas par ici un homme ou seulement un grand garçon qui me l'ait dit en face !

J'attends qu'on me parle, et nous verrons si l'on molestera la fille que ce petit enfant fait danser."

Sylvinet n'avait pas quitté son frère, et, quoiqu'il ne l'approuvât point d'avoir soulevé cette querelle, il se tenait tout prêt à le soutenir. Il y avait là quatre ou cinq grands jeunes gens qui avaient la tête de plus que les bessons; mais, quand ils les virent si résolus et comme, au fond, se battre pour si peu était à considérer, ils ne soufflèrent mot et se regardèrent les uns les autres, comme pour se demander lequel avait eu l'intention de se mesurer avec Landry. Aucun ne se présenta, et Landry, qui n'avait point lâché la main de la Fadette, lui dit:

"Mets vite ton coiffage, Fanchon, et dansons, pour que je voie si on viendra te l'ôter."

"Non," dit la petite Fadette en essuyant ses larmes, "j'ai assez dansé pour aujourd'hui, et je te tiens quitte du reste."

"Non pas, non pas, il faut danser encore," dit Landry, qui était tout en feu de courage et de fierté. "Il ne sera pas dit que tu ne puisses pas danser avec moi sans être insultée."

Il la fit danser encore, et personne ne lui adressa un mot ni un regard de travers. La Madelon et ses soupirants avaient été danser ailleurs. Après cette bourrée, la petite Fadette dit tout bas à Landry:

"A présent, c'est assez, Landry. Je suis contente de toi, et je te rends ta parole. Je retourne à la maison. Danse avec qui tu voudras ce soir."

Et elle s'en alla reprendre son petit frère qui se battait avec les autres enfants, et s'en alla si vite que Landry ne vit pas seulement par où elle se retirait.

## XV.

Landry alla souper chez lui avec son frère; et, comme celui-ci était bien soucieux de tout ce qui s'était passé, il lui

raconta comme quoi il avait eu maille à partir la veille au soir avec le feu follet, et comment la petite Fadette l'en ayant délivré, soit par courage, soit par magie, elle lui avait demandé pour sa récompense de la faire danser sept fois à la fête de la Saint-Andoche. Il ne lui parla point du reste, ne voulant jamais lui dire quelle peur il avait eue de le trouver noyé l'an d'auparavant, et en cela il était sage, car ces mauvaises idées que les enfants se mettent quelquefois en tête y reviennent bientôt, si l'on y fait attention et si on leur en parle.

Sylvinet approuva son frère d'avoir tenu sa parole, et lui dit que l'ennui que cela lui avait attiré augmentait d'autaut l'estime qui lui en était due. Mais, tout en s'effrayant du danger que Landry avait couru dans la rivière, il manqua de reconnaissance pour la petite Fadette. Il avait tant d'éloignement pour elle qu'il ne voulut point croire qu'elle l'eût trouvé là par hasard, ni qu'elle l'eût secouru par bonté.

(Landry on his way home finds *la petite Fadette* lying on the ground and sobbing. After some talk Landry says :)

## XVI.

"Eh bien, Fanchon Fadet, puisque tu parles si raisonnablement, et que, pour la première fois de ta vie, je te vois douce et traitable, je vas te dire pourquoi on ne te respecte pas comme une fille de seize ans devrait pouvoir l'exiger. C'est que tu n'as rien d'une fille et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières ; c'est que tu ne prends pas soin de ta personne. Pour commencer, tu n'as point l'air propre et soigneux, et tu te fais paraître laide par ton habillement et ton langage. Tu sais bien que les enfants t'appellent d'un nom encore plus déplaisant que celui de grelet. Ils t'appellent souvent le *mâlot*. Eh bien,

crois-tu que ce soit à propos, à seize ans, de ne point ressembler encore à une fille? Tu montes sur les arbres comme un vrai chat-écurieux, et quand tu sautes sur une jument, sans bride ni selle, tu la fais galoper comme si le diable était dessus. C'est bon d'être forte et leste; c'est bon aussi de n'avoir peur de rien, et c'est un avantage de nature pour un homme. Mais pour une femme trop est trop, et tu as l'air de vouloir te faire remarquer. Aussi on te remarque, on te taquine, on crie après toi comme après un loup. Tu as de l'esprit et tu réponds des malices qui font rire ceux à qui elles ne s'adressent point. C'est encore bon d'avoir plus d'esprit que les autres; mais à force de le montrer, on se fait des ennemis. Tu es curieuse, et quand tu as surpris les secrets des autres, tu les leur jettes à la figure bien durement, aussitôt que tu as à te plaindre d'eux. Cela te fait craindre, et on déteste ceux qu'on craint. On leur rend plus de mal qu'ils n'en font. Enfin, que tu sois sorcière ou non, je veux croire que tu as des connaissances, mais j'espère que tu ne t'es pas donnée aux mauvais esprits; tu cherches à le paraître pour effrayer ceux qui te fâchent, et c'est toujours un assez vilain renom que tu te donnes là. Voilà tous tes torts, Fanchon Fadet, et c'est à cause de ces torts-là que les gens en ont avec toi. Rumine un peu la chose, et tu verras que si tu voulais être un peu plus comme les autres, on te saurait plus de gré de ce que tu as de plus qu'eux dans ton entendement."

"Je te remercie, Landry," répondit la petite Fadette, d'un air très-sérieux, après avoir écouté le besson bien religieusement. "Tu m'as dit à peu près ce que tout le monde me reproche, et tu me l'as dit avec beaucoup d'honnêteté et de ménagement, ce que les autres ne font point; mais à present veux-tu que je te réponde, et, pour cela, veux-tu t'asseoir à mon côté pour un petit moment?"

"L'endroit n'est guère agréable," dit Landry, qui ne se

souciait point trop de s'attarder avec elle, et qui songeait toujours aux mauvais sorts qu'on l'accusait de jeter sur ceux qui ne s'en méfiaient point.

"Tu ne trouves point l'endroit agréable," reprit-elle, "parce que vous autres riches vous êtes difficiles. Il vous faut du beau gazon pour vous asseoir dehors, et vous pouvez choisir dans vos prés et dans vos jardins les plus belles places et le meilleur ombrage. Mais ceux qui n'ont rien à eux n'en demandent pas si long au bon Dieu, et ils s'accommodent de la première pierre venue pour poser leur tête. Les épines ne blessent point leurs pieds, et là où ils se trouvent ils observent tout ce qui est joli et avenant au ciel et sur la terre. Il n'y a point de vilain endroit, Landry, pour ceux qui connaissent la vertu et la douceur de toutes les choses que Dieu a faites. Moi, je sais, sans être sorcière, à quoi sont bonnes les moindres herbes que tu écrases sous tes pieds; et quand je sais leur usage, je les regarde et ne méprise ni leur odeur ni leur figure. Je te dis cela, Landry, pour t'enseigner tout à l'heure une autre chose qui se rapporte aux âmes chrétiennes aussi bien qu'aux fleurs des jardins et aux ronces des carrières; c'est que l'on méprise trop souvent ce qui ne paraît ni beau ni bon, et que par là on se prive de ce qui est secourable et salutaire."

"Je n'entends pas bien ce que tu veux signifier," dit Landry en s'asseyant auprès d'elle;—et ils restèrent un moment sans parler, car la petite Fadette avait l'esprit envolé à des idées que Landry ne connaissait point; et, quant à lui, malgré qu'il en eût un peu d'embrouillement dans la tête, il ne pouvait pas s'empêcher d'avoir du plaisir à entendre cette fille; car jamais il n'avait entendu une voix si douce et des paroles si bien dites que les paroles et la voix de la Fadette dans ce moment-là.

"Écoute, Landry," lui dit-elle, "je suis plus à plaindre qu'à blâmer; et si j'ai des torts envers moi-même, du moins

n'en ai-je jamais eu de sérieux envers les autres; et si le monde était juste et raisonnable, il ferait plus d'attention à mon bon cœur qu'à ma vilaine figure et à mes mauvais habillements. Vois un peu, ou apprends si tu ne le sais, quel a été mon sort depuis que je suis au monde. Je ne te dirai point de mal de ma pauvre mère qu'un chacun blâme et insulte, quoiqu'elle ne soit point là pour se défendre, et sans que je puisse le faire moi qui ne sais pas bien ce qu'elle a fait de mal, ni pourquoi elle a été poussée à le faire. Eh bien, le monde est si méchant, qu'à peine ma mère m'eut-elle délaissée, et comme je la pleurais encore bien amèrement, au moindre dépit que les autres enfants avaient contre moi, pour un jeu, pour un rien qu'ils se seraient pardonné entre eux, ils me reprochaient la faute de ma mère et voulaient me forcer à rougir d'elle. Peut-être qu'à ma place une fille raisonnable, comme tu dis, se fût abaissée dans le silence, pensant qu'il était prudent d'abandonner la cause de sa mère et de la laisser injurier pour se préserver de l'être. Mais moi, vois-tu, je ne le pouvais pas. C'était plus fort que moi. Ma mère était toujours ma mère, et qu'elle soit ce qu'on voudra, que je la retrouve ou que je n'en entende jamais parler, je l'aimerai toujours de toute la force de mon cœur. Aussi, quand on m'appelle enfant de coureuse et de vivandière, je suis en colère, non à cause de moi : je sais bien que cela ne peut m'offenser, puisque je n'ai rien fait de mal; mais à cause de cette pauvre chère femme que mon devoir est de défendre. Et comme je ne peux ni ne sais la défendre, je la venge, en disant aux autres les vérités qu'ils méritent, et en leur montrant qu'ils ne valent pas mieux que celle à qui ils jettent la pierre. Voilà pourqoui ils disent que je suis curieuse et insolente, que je surprends leurs secrets pour les divulguer. Il est vrai que le bon Dieu m'a faite curieuse, si c'est l'être que de désirer connaître les choses

cachées. Mais si on avait été bon et humain envers moi, je n'aurais pas songé à contenter ma curiosité aux dépens du prochain. J'aurais renfermé mon amusement dans la connaissance des secrets que m'enseigne ma grand'mère pour la guérison du corps humain. Les fleurs, les herbes, les pierres, les mouches, tous les secrets de nature, il y en aurait eu bien assez pour m'occuper et pour me divertir, moi qui aime à vaguer et à fureter partout. J'aurais toujours été seule, sans connaître l'ennui; car mon plus grand plaisir est d'aller dans les endroits qu'on ne fréquente point et d'y rêvasser à cinquante choses dont je n'entends jamais parler aux personnes qui se croient bien sages et bien avisées. Si je me suis laissé attirer dans le commerce de mon prochain, c'est par l'envie que j'avais de rendre service avec les petites connaissances qui me sont venues et dont ma grand'mère elle-même fait souvent son profit sans rien dire. Eh bien, au lieu d'être remerciée honnêtement par tous les enfants de mon âge dont je guérissais les blessures et les maladies, et à qui j'enseignais mes remèdes sans demander jamais de récompense, j'ai été traitée de sorcière, et ceux qui venaient bien doucement me prier quand ils avaient besoin de moi, me disaient plus tard des sottises à la première occasion.

" Cela me courrouçait, et j'aurais pu leur nuire, car si je sais des choses pour faire du bien, j'en sais aussi pour faire du mal; et pourtant je n'en ai jamais fait usage; je ne connais point la rancune, et si je me venge en paroles, c'est que je suis soulagée en disant tout de suite ce qui me vient au bout de la langue, et qu'ensuite je n'y pense plus et pardonne ainsi que Dieu le commande. Quant à ne prendre soin ni de ma personne ni de mes manières, cela devrait montrer que je ne suis pas assez folle pour me croire belle, lorsque je sais que je suis si laide que personne ne peut me regarder. On me l'a dit assez souvent pour que je le

sache; et, en voyant combien les gens sont durs et méprisants pour ceux que le bon Dieu a mal partagés, je me suis fait un plaisir de leur déplaire, me consolant par l'idée que ma figure n'avait rien de repoussant pour le bon Dieu et pour mon ange gardien, lesquels ne me la reprocheraient pas plus que je ne la leur reproche moi-même. Aussi, moi, je ne suis pas comme ceux qui disent: 'Voilà une chenille, une vilaine bête; ah! qu'elle est laide! il faut la tuer!' Moi, je n'écrase pas la pauvre créature du bon Dieu, et si la chenille tombe dans l'eau, je lui tends une feuille pour qu'elle se sauve. Et à cause de cela on dit que j'aime les mauvaises bêtes et que je suis sorcière, parce que je n'aime pas à faire souffrir une grenouille, à arracher les pattes à une guêpe et à clouer une chauve-souris vivante contre un arbre. Pauvre bête, que je lui dis, si on doit tuer tout ce qui est vilain, je n'aurais pas plus que toi le droit de vivre."

## XVII.

Landry fut, je ne sais comment, émotionné de la manière dont la petite Fadette parlait humblement et tranquillement de sa laideur, et, se remémorant sa figure, qu'il ne voyait guère dans l'obscurité de la carrière, il lui dit, sans songer à la flatter:

"Mais, Fadette, tu n'es pas si vilaine que tu le crois, ou que tu veux bien le dire. Il y en a de bien plus déplaisantes que toi à qui l'on n'en fait pas reproche."

"Que je le sois un peu de plus, un peu de moins, tu ne peux pas dire, Landry, que je suis une jolie fille. Voyons, ne cherche pas à me consoler, car je n'en ai pas de chagrin."

"Dame! qu'est-ce qui sait comment tu serais si tu étais habillée et coiffée comme les autres? Il y a une chose que tout le monde dit: c'est que si tu n'avais pas le nez si

court, la bouche si grande et la peau si noire, tu ne serais point mal ; car on dit aussi que, dans tout le pays d'ici, il n'y a pas une paire d'yeux comme les tiens, et si tu n'avais point le regard si hardi et si moqueur, on aimerait à être bien vu de ces yeux-là."

Landry parlait de la sorte sans trop se rendre compte de ce qu'il disait. Il se trouvait en train de se rappeler les défauts et les qualités de la petite Fadette ; et, pour la première fois, il y donnait une attention et un intérêt dont il ne se serait pas cru capable un moment plus tôt. Elle y prit garde, mais n'en fit rien paraître, ayant trop d'esprit pour prendre la chose au sérieux.

"Mes yeux voient en bien ce qui est bon," dit-elle, "et en pitié ce qui ne l'est pas. Aussi je me console bien de déplaire à qui ne me plaît point, et je ne conçois guère pourquoi toutes ces belles filles, que je vois courtisées, sont coquettes avec tout le monde, comme si tout le monde était de leur goût. Pour moi, si j'étais belle, je ne voudrais le paraître et me rendre aimable qu'à celui qui me conviendrait."

Landry pensa à la Madelon, mais la petite Fadette ne le laissa pas sur cette idée-là ; elle continua de parler comme s'ensuit :

"Voilà donc, Landry, tout mon tort envers les autres, c'est de ne point chercher à quêter leur pitié ou leur indulgence pour ma laideur. C'est de me montrer à eux sans aucun attifage pour la déguiser, et cela les offense et leur fait oublier que je leur ai fait souvent du bien, jamais de mal. D'un autre côté, quand même j'aurais soin de ma personne, où prendrais-je de quoi me faire brave? Ai-je jamais mendié, quoique je n'aie pas à moi un sou vaillant? Ma grand'mère me donne-t-elle la moindre chose, si ce n'est la retirance et le manger? Et si je ne sais point tirer parti des pauvres hardes que ma pauvre mère m'a laissées,

est-ce ma faute, puisque personne ne me l'a enseigné et que depuis l'âge de dix ans je suis abandonnée sans amour ni merci de personne? Je sais bien le reproche qu'on me fait, et tu as eu la charité de me l'épargner: on dit que j'ai seize ans et que je pourrais bien me louer, qu'alors j'aurais des gages et le moyen de m'entretenir; mais que l'amour de la paresse et du vagabondage me retient auprès de ma grand'mère, qui ne m'aime pourtant guère et qui a bien le moyen de prendre une servante."

"Eh bien, Fadette, n'est-ce point la vérité?" dit Landry. "On te reproche de ne pas aimer l'ouvrage, et ta grand'mère elle-même dit à qui veut l'entendre, qu'elle aurait du profit à prendre une domestique à ta place."

"Ma grand'mère dit cela parce qu'elle aime à gronder et à se plaindre. Et pourtant quand je parle de la quitter, elle me retient, parce qu'elle sait que je lui suis plus utile qu'elle ne veut le dire. Elle n'a plus ses yeux ni ses jambes de quinze ans pour trouver les herbes dont elle fait ses breuvages et ses poudres, et il y en a qu'il faut aller chercher bien loin et dans des endroits bien difficiles. D'ailleurs, je te l'ai dit, je trouve moi-même aux herbes des vertus qu'elle ne leur connaît pas, et elle est bien étonnée quand je fais des drogues dont elle voit ensuite le bon effet. Quant à nos bêtes, elles sont si belles qu'on est tout surpris de voir un pareil troupeau à des gens qui n'ont de pacage autre que le communal. Eh bien, ma grand'mère sait à qui elle doit des ouailles en si bonne laine et des chèvres en si bon lait. Va, elle n'a point envie que je la quitte, et je lui vaux plus gros que je ne lui coûte. Moi, j'aime ma grand'mère, encore qu'elle me rudoie et me prive beaucoup. Mais j'ai une autre raison pour ne pas la quitter, et je te la dirai si tu veux, Landry."

"Eh bien, dis-la donc," répondit Landry, qui ne se fatiguait point d'écouter la Fadette.

"C'est," dit-elle, "que ma mère m'a laissé sur les bras, alors que je n'avais encore que dix ans, un pauvre enfant bien laid, aussi laid que moi, et encore plus disgracié, pour ce qu'il est éclopé de naissance, chétif, maladif, crochu, et toujours en chagrin et en malice parce qu'il est toujours en souffrance, le pauvre gars! Et tout le monde le tracasse, le repousse et l'avilit, mon pauvre sauteriot! Ma grand'mère le tance trop rudement et le frapperait trop, si je ne le défendais contre elle en faisant semblant de le tarabuster à sa place. Mais j'ai toujours grand soin de ne pas le toucher pour de vrai, et il le sait bien, lui! Aussi quand il a fait une faute, il accourt se cacher dans mes jupons, et il me dit: 'Bats-moi avant que ma grand'mère ne me prenne!' Et moi, je le bats pour rire, et le malin fait semblant de crier. Et puis je le soigne; je ne peux pas toujours l'empêcher d'être en loques, le pauvre petit; mais quand j'ai quelque nippe, je l'arrange pour l'habiller, et je le guéris quand il est malade, tandis que ma grand'mere le ferait mourir, car elle ne sait point soigner les enfants. Enfin, je le conserve à la vie, ce malingret, qui sans moi serait bien malheureux, et bientôt dans la terre à côté de notre pauvre père, que je n'ai pas pu empêcher de mourir. Je ne sais pas si je lui rends service en le faisant vivre, tortu et malplaisant comme il est; mais c'est plus fort que moi, Landry, et quand je songe à prendre du service pour avoir quelque argent à moi et me retirer de la misère où je suis, mon cœur se fend de pitié et me fait reproche, comme si j'étais la mère de mon sauteriot, et comme si je le voyais périr par ma faute. Voilà tous mes torts et mes manquements, Landry. A présent, que le bon Dieu me juge; moi, je pardonne à ceux qui me méconnaissent."

(*La petite Fadette* promises to confess and make all right with Madelon. Landry asks her pardon (*i.e.* Fanchon's) and kisses her.)

## XVIII.

Le lendemain, quand il alla voir ses bœufs au petit jour, tout en les affenant et les câlinant, il pensait en lui-même à cette causerie d'une grande heure qu'il avait eue dans la carrière du Chaumois avec la petite Fadette, et qui lui avait paru comme un instant. Il avait encore la tête alourdie par le sommeil et par la fatigue d'esprit d'une journée si différente de celle qu'il aurait dû passer. Et il se sentait tout troublé et comme épeuré de ce qu'il avait senti pour cette fille, qui lui revenait devant les yeux, laide et de mauvaise tenue, comme il l'avait toujours connue. Il s'imaginait par moment avoir rêvé le souhait qu'il avait fait de l'embrasser, et le contentement qu'il avait eu de la serrer contre son cœur, comme s'il avait senti un grand amour pour elle, comme si elle lui avait paru tout d'un coup plus belle et plus aimable que pas une fille sur terre.

"Il faut qu'elle soit charmeuse comme on le dit, bien qu'elle s'en défende," pensait-il, "car pour sûr elle m'a ensorcelé hier soir, et jamais, dans toute ma vie, je n'ai senti pour père, mère, sœur ou frère, non pas certes pour la belle Madelon, et non pas même pour mon cher besson Sylvinet, un élan d'amitié pareil à celui que, pendant deux ou trois minutes, cette diablesse m'a causé. S'il avait pu voir ce que j'avais dans le cœur, mon pauvre Sylvinet, c'est du coup qu'il aurait été mangé par la jalousie. Car l'attache que j'avais pour Madelon ne faisait point de tort à mon frère, au lieu que si je devais rester seulement tout un jour affolé et enflambé comme je l'ai été pour un moment à côté de cette Fadette, j'en deviendrais insensé et je ne connaîtrais plus qu'elle dans le monde."

Et Landry se sentait comme étouffé de honte, de fatigue et d'impatience. Il s'asseyait sur la crèche de ses bœufs,

et avait peur que la charmeuse ne lui eût ôté le courage, la raison et la santé.

Mais, quand le jour fut un peu grand et que les laboureurs de la Priche furent levés, ils se mirent à le plaisanter sur sa danse avec le vilain grelet. et ils la firent si laide, si mal élevée, si mal attifée dans leurs moqueries, qu'il ne savait où se cacher, tant il avait de honte, non-seulement de ce qu'on avait vu, mais de ce qu'il se gardait bien de faire connaître.

Il ne se fâcha pourtant point, parce que les gens de la Priche étaient tous ses amis et ne mettaient point de mauvaise intention dans leurs taquineries. Il eut même le courage de leur dire que la petite Fadette n'était pas ce qu'on croyait, qu'elle en valait bien d'autres, et qu'elle était capable de rendre de grands services. Là-dessus, on le railla encore.

"Sa mère, je ne dis pas," firent-ils; "mais elle, c'est un enfant qui ne sait rien, et si tu as une bête malade, je ne te conseille pas de suivre ses remèdes, car c'est une petite bavarde qui n'a pas le moindre secret pour guérir. Mais elle a celui d'endormir les gars, à ce qu'il paraît puisque tu ne l'as guère quittée à la Saint-Andoche, et tu feras bien d'y prendre garde, mon pauvre Landry: car on t'appellerait bientôt le grelet de la grelette, et le follet de la Fadette. Le diable se mettrait après toi. Georgeon viendrait tirer nos draps de lit et boucler le crin de notre chevaline. Nous serions obligés de te faire exorciser."

"Je crois bien," disait la petite Solange, "qu'il aura mis un de ses bas à l'envers hier matin. Ça attire les sorciers, et la petite Fadette s'en est bien aperçue."

## XIX.

Sur le jour, Landry, étant occupé à la couvraille, vit passer la petite Fadette. Elle marchait vite et allait du côté d'une

taille où Madelon faisait de la feuille pour ses moutons. C'était l'heure de délier les bœufs, parce qu'ils avaient fait leur demi-journée ; et Landry, en les reconduisant au pacage, regardait toujours courir la petite Fadette, qui
5 marchait si légère qu'on ne la voyait point fouler l'herbe. Il était curieux de savoir ce qu'elle allait dire à Madelon, et, au lieu de se presser d'aller manger sa soupe, qui l'attendait dans le sillon encore chaud du fer de la charrue, il s'en alla doucement le long de la taille, pour écouter ce
10 que tramaient ensemble ces deux jeunesses. Il ne pouvait les voir, et, comme Madelon marmottait des réponses d'une voix sourde, il ne savait point ce qu'elle disait ; mais la voix de la petite Fadette, pour être douce, n'en était pas moins claire, et il ne perdait pas une de ses paroles, encore qu'elle
15 ne criât point du tout. Elle parlait de lui à la Madelon, et elle lui faisait connaître, ainsi qu'elle l'avait promis à Landry, la parole qu'elle lui avait prise, dix mois auparavant, d'être à commandement pour une chose dont elle le requerrait à son plaisir. Et elle expliquait cela si humble-
20 ment et si gentillement que c'était plaisir de l'entendre. Et puis, sans parler du follet ni de la peur que Landry en avait eue, elle conta qu'il avait manqué de se noyer en prenant à faux le gué des Roulettes, la veille de Saint-Andoche. Enfin, elle exposa du bon côté tout ce qui en était, et elle
25 démontra que tout le mal venait de la fantaisie et de la vanité qu'elle avait eues de danser avec un grand gars, elle qui n'avait jamais dansé qu'avec les petits.

Là-dessus, la Madelon, écolérée, éleva la voix pour dire : " Qu'est-ce que me fait tout cela ? Danse toute ta vie avec
30 les bessons de la Bessonnière, et ne crois pas, grelet, que tu me fasses le moindre tort, ni la moindre envie."

Et la Fadette reprit : " Ne dites pas des paroles si dures pour le pauvre Landry, Madelon, car Landry vous a donné son cœur, et si vous ne voulez le prendre, il en aura plus de

chagrin que je ne saurais dire." Et pourtant elle le dit, et en si jolies paroles, avec un ton si caressant et en donnant à Landry de telles louanges, qu'il aurait voulu retenir toutes ses façons de parler pour s'en servir à l'occasion, et qu'il rougissait d'aise en s'entendant approuver de la sorte. 5

La Madelon s'étonna aussi pour sa part du joli parler de la petite Fadette; mais elle la dédaignait trop pour le lui témoigner. "Tu as une belle jappe et une fière hardiesse," lui dit-elle, "et on dirait que ta grand'mère t'a fait une leçon pour essayer d'enjôler le monde; mais je n'aime pas à 10 causer avec les sorcières, ça porte malheur, et je te prie de me laisser, grelet cornu. Tu as trouvé un galant, garde-le, ma mignonne, car c'est le premier et le dernier qui aura fantaisie pour ton vilain museau. Quant à moi, je ne voudrais pas de ton reste, quand même ça serait le fils du 15 roi. Ton Landry n'est qu'un sot, et il faut qu'il soit bien peu de chose, puisque, croyant me l'avoir enlevé, tu viens me prier déjà de le reprendre. Voilà un beau galant pour moi, dont la petite Fadette elle-même ne se soucie point!"

"Si c'est là ce qui vous blesse," répondit la Fadette d'un 20 ton qui alla jusqu'au fin fond du cœur de Landry, "et si vous êtes fière à ce point de ne vouloir être juste qu'après m'avoir humiliée, contentez-vous donc, et mettez sous vos pieds, belle Madelon, l'orgueil et le courage du pauvre grelet des champs. Vous croyez que je dédaigne Landry, et que, 25 sans cela, je ne vous prierais pas de lui pardonner. Eh bien, sachez, si cela vous plaît, que je l'aime depuis longtemps déjà, que c'est le seul garçon auquel j'aie jamais pensé, et peut-être celui à qui je penserai toute ma vie; mais que je suis trop raisonnable et trop fière aussi pour 30 jamais penser à m'en faire aimer. Je sais ce qu'il est, et je sais ce que je suis. Il est beau, riche et considéré; je suis laide, pauvre et méprisée. Je sais donc très-bien qu'il n'est point pour moi, et vous avez dû voir comme il me dédai-

gnait à la fête. Alors, soyez donc satisfaite, puisque celui que la petite Fadette n'ose pas seulement regarder vous voit avec des yeux remplis d'amour. Punissez la petite Fadette en vous moquant d'elle et en lui reprenant celui qu'elle n'oserait vous disputer. Que si ce n'est par amitié pour lui, ce soit au moins pour punir mon insolence ; et promettez-moi, quand il reviendra s'excuser auprès de vous, de le bien recevoir et de lui donner un peu de consolation."

Au lieu d'être apitoyée par tant de soumission et de dévouement, la Madelon se montra très dure, et renvoya la petite Fadette on lui disant toujours que Landry était bien ce qu'il lui fallait, et que, quant à elle, elle le trouvait trop enfant et trop sot. Mais le grand sacrifice que la Fadette avait fait d'elle-même porta son fruit, en dépit des rebuffades de la belle Madelon. Les femmes ont le cœur fait en cette mode, qu'un jeune gars commence à leur paraître un homme sitôt qu'elles le voient estimé et choyé par d'autres femmes. La Madelon, qui n'avait jamais pensé bien sérieusement à Landry, se mit à y penser beaucoup, aussitôt qu'elle eut renvoyé la Fadette. Elle se remémora tout ce que cette belle parleuse lui avait dit de l'amour de Landry, et en songeant que la Fadette en était éprise au point d'oser le lui avouer, elle se glorifia de pouvoir tirer vengeance de cette pauvre fille.

Elle alla, le soir, à la Priche, dont sa demeurance n'était éloignée que de deux ou trois portées de fusil, et, sous couleur de chercher une de ses bêtes qui s'était mêlée aux champs avec celles de son oncle, elle se fit voir à Landry, et de l'œil, l'encouragea à s'approcher d'elle pour lui parler.

Landry s'en aperçut très-bien ; car, depuis que la petite Fadette s'en mêlait, il était singulièrement dégourdi d'esprit. "La Fadette est sorcière," pensa-t-il, "elle m'a rendu les bonnes grâces de Madelon, et elle a plus fait pour moi, dans une causette d'un quart d'heure, que je n'aurais su

faire dans une année. Elle a un esprit merveilleux et un cœur comme le bon Dieu n'en fait pas souvent."

Et, en pensant à cela, il regardait Madelon, mais si tranquillement qu'elle se retira sans qu'il se fût encore décidé de lui parler. Ce n'est point qu'il fût honteux devant elle ; sa honte s'était envolée sans qu'il sût comment, mais, avec la honte, le plaisir qu'il avait eu à la voir, et aussi l'envie qu'il avait eue de s'en faire aimer.

A peine eut-il soupé qu'il fit mine d'aller dormir. Mais il sortit de son lit par la ruelle, glissa le long des murs et s'en fut droit au gué des Roulettes. Le feu follet y faisait encore sa petite danse ce soir-là. Du plus loin qu'il le vit sautiller, Landry pensa : " C'est tant mieux, voici le fadet, la Fadette n'est pas loin." Et il passa le gué sans avoir peur, sans se tromper, et il alla jusqu'à la maison de la mère Fadet fure tant et regardant de tous côtés. Mais il y resta un bon moment sans voir de lumière et sans entendre aucun bruit. Tout le monde était couché. Il espéra que le grelet, qui sortait souvent le soir après que sa grand'mère et son sauteriot étaient endormis, vaguerait quelque part aux environs. Il se mit à vaguer de son côté. Il traversa la Joncière, il alla à la carrière du Chaumois, sifflant et chantant pour se faire remarquer ; mais il ne rencontra que le blaireau qui fuyait dans les chaumes, et la chouette qui sifflait sur son arbre. Force lui fut de rentrer sans avoir pu remercier la bonne amie qui l'avait si bien servi.

## XX.

Enfin vint le dimanche, et Landry arriva des premiers à la messe. Il entra avant qu'elle fût sonnée, sachant que la petite Fadette avait coutume d'y venir dans ce moment-là, parce qu'elle faisait toujours de longues prières, dont un chacun se moquait. Il vit une petite, agenouillée dans la

chapelle de la sainte Vierge, et qui, tournant le dos, cachait sa figure dans ses mains pour prier avec recueillement. C'était bien la posture de la petite Fadette, mais ce n'était ni son coiffage, ni sa tournure, et Landry ressortit pour voir
5 s'il ne la trouverait point sous le porche, qu'on appelle chez nous une guenillière, à cause que les gredots peilleroux, qui sont mendiants loqueteux, s'y tiennent pendant les offices.

Les guenilles de la Fadette furent les seules qu'il n'y vit point ; il entendit la messe sans l'apercevoir, et ce ne fut
10 qu'à la préface que, regardant encore cette fille qui priait si dévotement dans la chapelle, il lui vit lever la tête et reconnut son grelet, dans un habillement et un air tout nouveaux pour lui. C'était bien toujours son pauvre dressage, son jupon de droguet, son devanteau rouge et sa coiffe de linge
15 sans dentelle ; mais elle avait reblanchi, recoupé et recousu tout cela dans le courant de la semaine. Sa robe était plus longue et tombait plus convenablement sur ses bas, qui étaient bien blancs, ainsi que sa coiffe, laquelle avait pris la forme nouvelle et s'attachait gentillement sur ses cheveux
20 noirs bien lissés ; son fichu était neuf et d'une jolie couleur jaune doux qui fasait valoir sa peau brune. Elle avait aussi rallongé son corsage, et, au lieu d'avoir l'air d'une pièce de bois habillée, elle avait la taille fine et ployante comme le corps d'une belle mouche à miel. De plus, je ne
25 sais pas avec quelle mixture de fleurs ou d'herbes elle avait lavé pendant huit jours son visage et ses mains, mais sa figure pâle et ses mains mignonnes avaient l'air aussi net et aussi doux que la blanche épine du printemps.

Landry, la voyant si changée, laissa tomber son livre
30 d'heures, et, au bruit qu'il fit, la petite Fadette se retourna tout à fait et le regarda, tout en même temps qu'il la regardait. Et elle devint un peu rouge, pas plus que la petite rose des buissons ; mais cela la fit paraître quasi belle, d'autant plus que ses yeux noirs, auxquels jamais personne

n'avait pu trouver à redire, laissèrent échapper un feu si clair qu'elle en parut transfigurée. Et Landry pensa encore : " Elle est sorcière ; elle a voulu devenir belle de laide qu'elle était, et la voilà belle par miracle." Il en fut comme transi de peur, et sa peur ne l'empêchait pourtant point d'avoir une telle envie de s'approcher d'elle et de lui parler, que, jusqu'à la fin de la messe, le cœur lui en sauta d'impatience.

Mais elle ne le regarda plus, et, au lieu de se mettre à courir et à folâtrer avec les enfants après sa prière, elle s'en alla si discrètement qu'on eut à peine le temps de la voir si changée et si amendée. Landry n'osa point la suivre, d'autant que Sylvinet ne le quittait point des yeux ; mais, au bout d'une heure, il réussit à s'échapper, et, cette fois le cœur le poussant et le dirigeant, il trouva la petite Fadette qui gardait sagement ses bêtes dans le petit chemin creux qu'on appelle la *Traîne-au-Gendarme*, parce qu'un gendarme du roi y a été tué par les gens de la Cosse, dans les anciens temps, lorsqu'on voulait forcer le pauvre monde à payer la taille et à faire la corvée, contrairement aux termes de la loi, qui était déjà bien assez dure, telle qu'on l'avait donnée.

**(Landry suddenly feels shy with Fanchon, and tells her he knows she has spoken to Madelon.)**

## XXI.

La petite Fadette rougit beaucoup, ce qui l'embellit encore, car jamais jusqu'à ce jour-là elle n'avait eu sur les joues cette honnête couleur de crainte et de plaisir qui enjolive les plus laides ; mais, en même temps elle s'inquiéta en songeant que la Madelon avait dû répéter ses paroles, et la donner en risée pour l'amour dont elle s'était confessée au sujet de Landry.

"Qu'est-ce que Madelon a donc dit de moi?" demanda-t-elle.

"Elle a dit que j'étais un grand sot, qui ne plaisait à aucune fille, pas même à la petite Fadette; que la petite Fadette me méprisait, me fuyait, s'était cachée toute la semaine pour ne me point voir, quoique, toute la semaine, j'eusse cherché et couru de tous côtés pour rencontrer la petite Fadette. C'est donc moi qui suis la risée du monde, Fanchon, parce que l'on sait que je t'aime et que tu ne m'aimes point."

"Voilà de méchants propos," répondit la Fadette tout étonnée, car elle n'était pas assez sorcière pour deviner que dans ce moment-là Landry était plus fin qu'elle; "je ne croyais pas la Madelon si menteuse et si perfide. Mais il faut lui pardonner cela, Landry, car c'est le dépit qui la fait parler, et le dépit c'est l'amour."

"Peut-être bien," dit Landry, "c'est pourquoi tu n'as point de dépit contre moi, Fanchon. Tu me pardonnes tout, parce que, de moi, tu méprises tout."

"Je n'ai point mérité que tu me dises cela, Landry; non vrai, je ne l'ai pas mérité. Je n'ai jamais été assez folle pour dire la menterie qu'on me prête. J'ai parlé autrement à Madelon. Ce que je lui ai dit n'était que pour elle, mais ne pouvait te nuire, et aurait dû, bien au contraire, lui prouver l'estime que je faisais de toi."

"Écoute, Fanchon," dit Landry, "ne disputons pas sur ce que tu as dit, ou sur ce que tu n'as point dit. Je veux te consulter, toi qui es savante. Dimanche dernier, dans la carrière, j'ai pris pour toi, sans savoir comment cela m'est venu, une amitié si forte que de toute la semaine je n'ai mangé ni dormi mon sou. Je ne veux rien te cacher, parce qu'avec une fille aussi fine que toi, ça serait peine perdue. J'avoue donc que j'ai eu honte de mon amitié le lundi matin, et j'aurais voulu m'en aller bien loin pour ne

plus retomber dans cette folleté. Mais lundi soir, j'y étais déjà retombé si bien, que j'ai passé le gué à la nuit sans m'inquiéter du follet, qui aurait voulu m'empêcher de te chercher, car il était encore là, et quand il m'a fait sa méchante risée, je la lui ai rendue. Depuis lundi, tous les matins, je suis comme imbécile, parce que l'on me plaisante sur mon goût pour toi ; et, tous les soirs, je suis comme fou, parce que je sens mon goût plus fort que la mauvaise honte. Et voilà qu'aujourd'hui je te vois gentille et de si sage apparence que tout le monde va s'en étonner aussi, et qu'avant quinze jours, si tu continues comme cela, non-seulement on me pardonnera d'être amoureux de toi, mais encore il y en aura d'autres qui le seront bien fort. Je n'aurai donc pas de mérite à t'aimer ; tu ne me devras guère de préférence. Pourtant, si tu te souviens de dimanche dernier, jour de la Saint-Andoche, tu te souviendras aussi que je t'ai demandé, dans la carrière, la permission de t'embrasser, et que je l'ai fait avec autant de cœur que si tu n'avais pas été réputée laide et haïssable. Voilà tout mon droit, Fadette. Dis-moi si cela peut compter, et si la chose te fâche au lieu de te persuader."

To here

La petite Fadette avait mis sa figure dans ses deux mains, et elle ne répondit point. Landry croyait par ce qu'il avait entendu de son discours à la Madelon, qu'il était aimé d'elle, et il faut dire que cet amour-là lui avait fait tant d'effet qu'il avait commandé tout d'un coup le sien. Mais, en voyant la pose honteuse et triste de cette petite, il commença à craindre qu'elle n'eût fait un conte à la Madelon, pour, par bonne intention, faire réussir le raccommodement qu'elle négociait. Cela le rendit encore plus amoureux, et il en prit du chagrin. Il lui ôta ses mains du visage, et la vit si pâle qu'on eût dit qu'elle allait mourir ; et comme il lui reprochait vivement de ne pas répondre à l'affolement qu'il se sentait pour elle, elle se laissa aller sur la terre,

joignant ses mains et soupirant, car elle était suffoquée et tombait en faiblesse.

(Landry continues to see, as often as he can, Fanchon, whose changed appearance and manner gradually remove the predjudice against her. She instructs him in the properties of herbs, and shows him that the remedies have nothing to do with the Evil One.)

## XXII.

Landry fut bientôt si épris qu'il avait mis tout à fait sous ses pieds la honte de laisser paraître son amour pour une petite fille réputée laide, mauvaise et mal élevée. S'il y mettait de la précaution, c'était à cause de son besson, dont il connaissait la jalousie et qui avait eu déjà un grand effort à faire pour accepter sans dépit l'amourette que Landry avait eue pour Madelon, amourette bien petite et bien tranquille au prix de ce qu'il sentait maintenant pour Fanchon Fadet.

Mais, si Landry était trop animé dans son amour pour y mettre de la prudence, en revanche, la petite Fadette, qui avait un esprit porté au mystère, et qui d'ailleurs, ne voulait pas mettre Landry trop à l'épreuve des taquineries du monde, la petite Fadette, qui en fin de compte l'aimait trop pour consentir à lui causer des peines dans sa famille, exigea de lui un si grand secret qu'ils passèrent environ un an avant que la chose se découvrît. Landry avait habitué Sylvinet à ne plus surveiller tous ses pas et démarches, et le pays, qui n'est guère peuplé et qui est tout coupé de ravins et tout couvert d'arbres, est bien propice aux secrètes amours.

Sylvinet, voyant que Landry ne s'occupait plus de la Madelon, quoiqu'il eût accepté d'abord ce partage de son amitié comme un mal nécessaire rendu plus doux par la honte de Landry et la prudence de cette fille, se réjouit

bien de penser que Landry n'était pas pressé de lui retirer son cœur pour le donner à une femme, et, la jalousie le quittant, il le laissa plus libre de ses occupations et de ses courses, les jours de fêtes et de repos. Landry ne manquait pas de prétextes pour aller et venir, et le dimanche soir surtout, il quittait la Bessonnière de bonne heure et ne rentrait à la Priche que sur le minuit ; ce qui lui était bien commode, parce qu'il s'était fait donner un petit lit dans le capharnion. Vous me reprendrez peut-être sur ce mot-là, parce que le maître d'école s'en fâche et veut qu'on dise *capharnaüm ;* mais, s'il connaît le mot, il ne connaît point la chose, car j'ai été obligé de lui apprendre que c'était l'endroit de la grange voisin des étables, où l'on serre les jougs, les chaînes, les ferrages et épelettes de toute espèce qui servent aux bêtes de labour et aux instruments du travail de la terre. De cette manière, Landry pouvait rentrer à l'heure qu'il voulait sans réveiller persone, et il avait toujours son dimanche à lui jusqu'au lundi matin, pour ce que le père Caillaud et son fils aîné, qui tous deux étaient des hommes très-sages, n'allant jamais dans les cabarets et ne faisant point noce de tous les jours fériés, avaient coutume de prendre sur eux tout le soin et toute la surveillance de la ferme ces jours-là ; afin, disaient-ils, que toute la jeunesse de la maison, qui travaillait plus qu'eux dans la semaine, pût s'ébattre et se divertir en liberté, selon l'ordonnance du bon Dieu.

Et durant l'hiver, où les nuits sont si froides qu'on pourrait difficilement causer d'amour en pleins champs, il y avait pour Landry et la petite Fadette un bon refuge dans la tour à Jacot, qui est un ancien colombier de redevance, abandonné des pigeons depuis longues années, mais qui est bien couvert et bien fermé, et qui dépend de la ferme au père Caillaud. Mêmement il s'en servait pour y serrer le surplus de ses denrées, et comme Landry en avait la clef,

et qu'il est situé sur les confins des terres de la Priche, non loin du gué des Roulettes, et dans le milieu d'une luzernière bien close, le diable eût été fin s'il eût été surprendre là les entretiens de ses deux jeunes amoureux. Quand le temps était doux, ils allaient parmi les tailles, qui sont jeunes bois de coupe, et dont le pays est tout parsemé. Ce sont encore bonnes retraites pour les voleurs et les amants, et comme de voleurs il n'en est point dans notre pays, les amants en profitent, et n'y trouvent pas plus la peur que l'ennui.

(At last Sylvinet overhears the lovers talking, and is so grieved at his brother's apparent neglect of him that gradually his old troubles return and he grows weak and thin, but tells no one what he knows.)

## XXIII.

Ce fut la Madelon qui découvrit le pot aux roses; et, si elle le fit sans malice, encore en tira-t-elle un mauvais parti. Elle s'était bien consolée de Landry, et, n'ayant pas perdu beaucoup de temps à l'aimer, elle n'en avait guère demandé pour l'oublier. Cependant il lui était resté sur le cœur une petite rancune qui n'attendait que l'occasion pour se faire sentir, tant il est vrai que le dépit chez les femmes dure plus que le regret.

Voici comment la chose arriva. La belle Madelon, qui était renommée pour son air sage et pour ses manières fières avec les garçons, était cependant très-coquette en dessous, et pas moitié si raisonnable ni si fidèle dans ses amitiés que le pauvre grelet, dont on avait si mal parlé et si mal auguré. Adonc la Madelon avait déjà eu deux amoureux, sans compter Landry, et elle se prononçait pour un troisième, qui était son cousin, le fils cadet au père Caillaud de la Priche. Elle se prononça si bien qu'étant surveillée par le dernier à qui elle avait donné de l'espérance, et craignant qu'il ne fît un éclat, ne sachant

où se cacher pour causer à loisir avec le nouveau, elle se laissa persuader par celui-ci d'aller babiller dans le colombier où justement Landry avait d'honnêtes rendez-vous avec la petite Fadette.

Cadet Caillaud avait bien cherché la clef de ce colombier, et ne l'avait point trouvée parce qu'elle était toujours dans la poche de Landry ; et il n'avait osé la demander à personne, parce qu'il n'avait pas de bonnes raisons pour en expliquer la demande. Si bien que personne, hormis Landry, ne s'inquiétait de savoir où elle était. Cadet Caillaud, songeant qu'elle était perdue, ou que son père la tenait dans son trousseau, ne se gêna point pour enfoncer la porte. Mais, le jour où il le fit, Landry et Fadette se trouvaient là, et ces quatre amoureux se trouvèrent bien penauds en se voyant les uns les autres. C'est ce qui les engagea tous également à se taire et à ne rien ébruiter.

Mais la Madelon eut comme un retour de jalousie et de colère, en voyant Landry, qui était devenu un des plus beaux garçons du pays et des plus estimés, garder, depuis la Saint-Andoche, une si belle fidélité à la petite Fadette, et elle forma la résolution de s'en venger. Pour cela, sans en rien confier à Cadet Caillaud, qui était honnête homme et ne s'y fût point prêté, elle se fit aider d'une ou deux jeunes fillettes de ses amies lesquelles, un peu dépitées aussi du mépris que Landry paraissait faire d'elles en ne les priant plus jamais à danser, se mirent à surveiller si bien la petite Fadette, qu'il ne leur fallut pas grand temps pour s'assurer de son amitié avec Landry. Et sitôt qu'elles les eurent épiés et vus une ou deux fois ensemble, elles en firent grand bruit dans tout le pays, disant à qui voulait les écouter, et Dieu sait si la médisance manque d'oreilles pour se faire entendre et de langues pour se faire répéter, que Landry avait fait une mauvaise connaissance dans la personnede la petite Fadette. To hail.

Alors toute la jeunesse femelle s'en mêla, car lorsqu'un garçon de belle mine et de bon avoir s'occupe d'une personne, c'est comme une injure à toutes les autres, et si l'on peut trouver à mordre sur cette personne-là, on ne s'en fait pas faute. On peut dire aussi que, quand une méchanceté est exploitée par les femmes, elle va vite et loin.

Aussi, quinze jours après l'aventure de la tour à Jacot, sans qu'il fût question de la tour, ni de Madelon, qui avait eu bien soin de ne pas se mettre en avant, et qui feignait même d'apprendre comme une nouvelle ce qu'elle avait dévoilé la première à la sourdine, tout le monde savait, petits et grands, vieilles et jeunes, les amours de Landry le besson avec Fanchon le grelet.

Et le bruit en vint jusqu'aux oreilles de la mère Barbeau, qui s'en affligea beaucoup et n'en voulut point parler à son homme. Mais le père Barbeau l'apprit d'autre part, et Sylvain, qui avait bien discrètement gardé le secret de son frère, eut le chagrin de voir que tout le monde le savait.

(In family conclave, Landry's father asks for an explanation of his intimacy with so undesirable a girl as Fanchon Fadet. Landry warmly and indignantly defends her.)

## XXIV.

SYLVINET pleurait, la mère Barbeau pleurait aussi, et aussi la sœur aînée, et l'oncle Landriche. Il n'y avait que le père Barbeau et Landry qui eussent les yeux secs; mais ils avaient le cœur bien gros, et on les fit s'embrasser. Le père n'exigea aucune promesse, sachant bien que, dans les cas d'amour, ces promesses-là sont chanceuses, et ne voulant point compromettre son autorité; mais il fit comprendre à Landry que ce n'était point fini et qu'il y reviendrait. Landry s'en alla courroucé et désolé. Sylvinet

eût bien voulu le suivre; mais il n'osa, à cause qu'il présumait bien qu'il allait faire part de son chagrin à la Fadette, et il se coucha si triste que, de toute la nuit, il ne fit que soupirer et rêver de malheur dans la famille.

Landry s'en alla frapper à la porte de la petite Fadette. La mère Fadet était devenue si sourde qu'une fois endormie rien ne l'éveillait, et depuis quelque temps Landry, se voyant découvert, ne pouvait causer avec Fanchon que le soir dans la chambre où dormaient la vieille et le petit Jeanet; et là encore, il risquait gros, car la vieille sorcière ne pouvait pas le souffrir et l'eût fait sortir avec des coups de balai bien plutôt qu'avec des compliments. Landry raconta sa peine à la petite Fadette, et la trouva grandement soumise et courageuse. D'abord elle essaya de lui persuader qu'il ferait bien, dans son intérêt à lui, de reprendre son amitié et de ne plus penser à elle. Mais quand elle vit qu'il s'affligeait et se révoltait de plus en plus, elle l'engagea à l'obéissance en lui donnant à espérer du temps à venir.

"Écoute, Landry," lui dit-elle, "j'avais toujours eu prévoyance de ce qui nous arrive, et j'ai souvent songé à ce que nous ferions, le cas échéant. Ton père n'a point de tort, et je ne lui en veux pas; car c'est par grande amitié pour toi qu'il craint de te voir épris d'une personne aussi peu méritante que je le suis. Je lui pardonne donc un peu de fierté et d'injustice à mon endroit; car nous ne pouvons pas disconvenir que ma première petite jeunesse a été folle, et toi-même me l'as reproché le jour où tu as commencé à m'aimer. Si, depuis un an, je me suis corrigée de mes défauts, ce n'est pas assez de temps pour qu'il y prenne confiance, comme il te l'a dit aujourd'hui. Il faut donc que le temps passe encore là-dessus, et, peu à peu, les préventions qu'on avait contre moi s'en iront, les vilains mensonges qu'on fait à présent tomberont d'eux-mêmes.

Ton père et ta mère verront bien que je suis sage et que je ne veux pas te débaucher ni te tirer de l'argent. Ils rendront justice à l'honnêteté de mon amitié, et nous pourrons nous voir et nous parler sans nous cacher de personne ; mais en attendant, il faut que tu obéisses à ton père, qui, j'en suis certaine, va te défendre de me fréquenter."

"Jamais je n'aurai ce courage-là," dit Landry, "j'aimerais mieux me jeter dans la rivière."

"Eh bien ! si tu ne l'as pas, je l'aurai pour toi," dit la petite Fadette ; "je m'en irai, moi, je quitterai le pays pour un peu de temps. Il y a déjà deux mois qu'on m'offre une bonne place en ville. Voilà ma grand'mère si sourde et si âgée, qu'elle ne s'occupe presque plus de faire et de vendre ses drogues, et qu'elle ne peut plus donner ses consultations. Elle a une parente très-bonne, qui lui offre de venir demeurer avec elle, et qui la soignera bien, ainsi que mon pauvre sauteriot . . ."

La petite Fadette eut la voix coupée, un moment, par l'idée de quitter cet enfant, qui était, avec Landry, ce qu'elle aimait le plus au monde, mais elle reprit courage et dit :

"A présent, il est assez fort pour se passer de moi. Il va faire sa première communion, et l'amusement d'aller au catéchisme avec les autres enfants le distraira du chagrin de mon départ. Tu dois avoir observé qu'il est devenu assez raisonnable, et que les autres garçonnets ne le font plus guère enrager. Enfin, il le faut, vois-tu, Landry ; il faut qu'on m'oublie un peu, car il y a, à cette heure, une grande colère et une grande jalousie contre moi dans le pays. Quand j'aurai passé un an ou deux au loin, et que je reviendrai avec de bons témoignages et une bonne renommée, laquelle j'acquerrai plus aisément ailleurs qu'ici, on ne nous tourmentera plus, et nous serons meilleurs amis que jamais."

Landry ne voulut pas écouter cette proposition-là ; il ne fit que se désespérer, et s'en retourna à la Priche dans un état qui aurait fait pitié au plus mauvais cœur.

Deux jours après, comme il menait la cuve pour la vendange, Cadet Caillaud lui dit : 5

" Je vois, Landry, que tu m'en veux, et que, depuis quelque temps, tu ne me parles pas. Tu crois sans doute que c'est moi qui ai ébruité tes amours avec la petite Fadette, et je suis fâché que tu puisses croire une pareille vilenie de ma part. Aussi vrai que Dieu est au ciel, jamais 10 je n'en ai soufflé un mot, et mêmement c'est un chagrin pour moi qu'on t'ait causé ces ennuis-là ; car j'ai toujours fait grand cas de toi, et jamais je n'ai fait injure à la petite Fadette. Je puis même dire que j'ai de l'estime pour cette fille depuis ce qui nous est arrivé au colombier, dont elle 15 aurait pu bavarder pour sa part, dont jamais personne n'a rien su, tant elle a été discrète. Elle aurait pu s'en servir pourtant, à seules fins de tirer vengeance de la Madelon, qu'elle sait bien être l'auteur de tous ces caquets ; mais elle ne l'a point fait, et je vois, Landry, qu'il ne faut point se fier 20 aux apparences et aux réputations. La Fadette, qui passait pour méchante, a été bonne ; la Madelon, qui passait pour bonne, a été bien traître, non-seulement envers la Fadette et envers toi, mais encore avec moi, qui, pour l'heure, ai grandement à me plaindre de sa fidélité." 25

Landry accepta de bon cœur les explications de Cadet Caillaud, et celui-ci le consola de son mieux de son chagrin.

" On t'a fait bien des peines, mon pauvre Landry," lui dit-il en finissant ; " mais tu dois t'en consoler par la bonne 30 conduite de la petite Fadette. C'est bien, à elle, de s'en aller, pour faire finir le tourment de ta famille, et je viens de le lui dire à elle-même, en lui faisant mes adieux au passage."

"Qu'est-ce que tu me dis là, Cadet?" s'exclama Landry; "elle s'en va? elle est partie?"

"Ne le savais-tu pas?" dit Cadet. "Je pensais que c'était chose convenue entre vous, et que tu ne la conduisais point pour n'être pas blâmé. Mais elle s'en va, pour sûr; elle a passé au droit de chez nous il n'y a pas plus d'un quart d'heure, et elle avait son petit paquet sous le bras. Elle allait à Château-Meillant, et, à cette heure, elle n'est pas plus loin que Vieille-Ville, ou bien la côte d'Urmont."

Landry laissa son aiguillon accoté au frontal de ses bœufs, prit sa course et ne s'arrêta que quand il eut rejoint la petite Fadette, dans le chemin de sable qui descend des vignes d'Urmont à la Fremelaine.

Là, tout épuisé par le chagrin et la grande hâte de sa course, il tomba en travers du chemin, sans pouvoir lui parler, mais en lui faisant connaître par signes qu'elle aurait à marcher sur son corps avant de le quitter.

Quand il se fut un peu remis, la Fadette lui dit:

"Je voulais t'épargner cette peine, mon cher Landry, et voilà que tu fais tout ce que tu peux pour m'ôter le courage. Sois donc un homme, et ne m'empêche pas d'avoir du cœur; il m'en faut plus que tu ne penses, et quand je songe que mon pauvre petit Jeanet me cherche et crie après moi, à cette heure, je me sens si faible que, pour un rien, je me casserais la tête sur ces pierres. Ah! je t'en prie, Landry, aide-moi au lieu de me détourner de mon devoir; car, si je ne m'en vas pas aujourd'hui, je ne m'en irai jamais, et nous serons perdus."

"Fanchon, Fanchon, tu n'as pas besoin d'un grand courage," répondit Landry. "Tu ne regrettes qu'un enfant qui se consolera bientôt, parce qu'il est enfant. Tu ne te soucies pas de mon désespoir; tu ne connais pas ce que c'est que l'amour; tu n'en as point pour moi, et tu vas m'oublier vite, ce qui fait que tu ne reviendras peut-être jamais."

"Je reviendrai, Landry ; je prends Dieu à témoin que je reviendrai dans un an au plus tôt, dans deux ans au plus tard, et que je t'oublierai si peu que je n'aurai jamais d'autre ami ni d'autre amoureux que toi."

"D'autre ami, c'est possible, Fanchon, parce que tu n'en retrouveras jamais un qui te soit soumis comme je le suis ; mais d'autre amoureux, je n'en sais rien : qui peut m'en répondre ?"

"C'est moi qui t'en réponds !"

"Tu n'en sais rien toi-même, Fadette, tu n'as jamais aimé, et quand l'amour te viendra, tu ne te souviendras guère de ton pauvre Landry. Ah ! si tu m'avais aimé de la manière dont je t'aime, tu ne me quitterais pas comme ça."

"Tu crois, Landry ?" dit la petite Fadette en le regardant d'un air triste et bien sérieux. "Peut-être bien que tu ne sais ce que tu dis. Moi, je crois que l'amour me commanderait encore plus ce que l'amitié me fait faire."

"Eh bien, si c'était l'amour qui te commande, je n'aurais pas tant de chagrin. Oh ! oui, Fanchon, si c'était l'amour, je crois quasiment que je serais heureux dans mon malheur. J'aurais de la confiance dans ta parole et de l'espérance dans l'avenir ; j'aurais le courage que tu as, vrai ! . . . Mais ce n'est pas de l'amour, tu me l'as dit bien des fois, et je l'ai vu à ta grande tranquillité à côté de moi."

"Ainsi tu crois que ce n'est pas l'amour ;" dit la petite Fadette ; "tu en es bien assuré ?"

Et, le regardant toujours, ses yeux se remplirent de larmes qui tombèrent sur ses joues, tandis qu'elle souriait d'une manière bien étrange.

"Ah ! mon Dieu ! mon bon Dieu !" s'écria Landry en la prenant dans ses bras, "si je pouvais m'être trompé !"

"Moi, je crois bien que tu t'es trompé, en effet," répondit la petite Fadette, toujours souriant et pleurant ; "je crois

bien que, depuis l'âge de treize ans, le pauvre Grelet a remarqué Landry et n'en a jamais remarqué d'autre. Je crois bien que, quand elle le suivait par les champs et par les chemins, en lui disant des folies et des taquineries pour le forcer à s'occuper d'elle, elle ne savait point encore ce qu'elle faisait, ni ce qui la poussait vers lui. Je crois bien que, quand elle s'est mise un jour à la recherche de Sylvinet, sachant que Landry était dans la peine, et qu'elle l'a trouvé au bord de la riviére, tout pensif, avec un petit agneau sur ses genoux, elle a fait un peu la sorcière avec Landry, afin que Landry fût forcé à lui en avoir de la reconnaissance. Je crois bien que, quand elle l'a injurié au gué des Roulettes, c'est parce qu'elle avait du dépit et du chagrin de ce qu'il ne lui avait jamais parlé depuis. Je crois bien que, quand elle a voulu danser avec lui, c'est parce qu'elle était folle de lui et qu'elle espérait lui plaire par sa jolie danse. Je crois bien que, quand elle pleurait dans la carrière du Chaumois, c'était pour le repentir et la peine de lui avoir déplu. Je crois bien aussi que, quand il voulait l'embrasser et qu'elle s'y refusait, quand il lui parlait d'amour et qu'elle lui répondait en paroles d'amitié, c'était par la crainte qu'elle avait de perdre cet amour-là en le contentant trop vite. Enfin je crois que, si elle s'en va en se déchirant le cœur, c'est par l'espérance qu'elle a de revenir digne de lui dans l'esprit de tout le monde, et de pouvoir être sa femme, sans désoler et sans humilier sa famille."

Cette fois Landry crut qu'il deviendrait tout à fait fou. Il riait, il criait et il pleurait; et il embrassait Fanchon sur ses mains, sur sa robe; et il l'eût embrassée sur ses pieds, si elle avait voulu le souffrir; mais elle le releva et lui donna un vrai baiser d'amour dont il faillit mourir; car c'était le premier qu'il eût jamais reçu d'elle, ni d'aucune autre, et, du temps qu'il en tombait comme pâmé sur le bord du

chemin, elle ramassa son paquet, toute rouge et confuse qu'elle était, et se sauva en lui défendant de la suivre et en lui jurant qu'elle reviendrait.

(Père Barbeau thinks rather better of Fanchon owing to her voluntary departure, but the subject is banished. Landry and Cadet Caillaud become good friends, but Sylvinet, still hostile to Fanchon, grows more estranged from Landry. He falls ill through jealousy and the old morbid feeling. At last, as it is thought a separation may be beneficial, Landry is sent to a farm belonging to his employer at a distance from la Priche.)

## XXV.

Cette fois, Sylvinet manqua mourir le premier jour; mais le second, il fut plus tranquille, et le troisième, la fièvre le quitta. Il prit de la résignation d'abord et de la résolution ensuite; et, au bout de la première semaine, on reconnut que l'absence de son frère lui valait mieux que sa présence. Il trouvait, dans le raisonnement que sa jalousie lui faisait en secret, un motif pour être quasi satisfait du départ de Landry. "Au moins," se disait-il, "dans l'endroit où il va, et où il ne connaît personne, il ne fera pas tout de suite de nouvelles amitiés. Il s'ennuiera un peu, il pensera à moi et me regrettera. Et quand il reviendra, il m'aimera davantage."

Il y avait déjà trois mois que Landry était absent, et environ un an que la petite Fadette avait quitté le pays, lorsqu'elle y revint tout d'un coup, parce que sa grand'mère était tombée en paralysie. Elle la soigna d'un grand cœur et d'un grand zèle; mais l'âge est la pire des maladies; et, au bout de quinze jours, la mère Fadet rendit l'âme sans y songer. Trois jours après, ayant conduit au cimetière le corps de la pauvre vieille, ayant rangé la maison, déshabillé et couché son frère, et embrassé sa bonne marraine qui s'était retirée pour dormir dans l'autre chambre, la petite

Fadette était assise bien tristement devant son petit feu, qui n'envoyait guère de clarté, et elle écoutait chanter le grelet de sa cheminée, qui semblait lui dire :

"Grelet, grelet, petit grelet,
5 Toute Fadette a son Fadet."

La pluie tombait et grésillait sur le vitrage, et Fanchon pensait à son amoureux, lorsqu'on frappa à la porte, et une voix lui dit :

"Fanchon Fadet, êtes-vous là, et me reconnaissez-vous ?"

10 Elle ne fut point engourdie pour aller ouvrir, et grande fut sa joie en se laissant serrer sur le cœur de son ami Landry. Landry avait eu connaissance de la maladie de la grand'mère et du retour de Fanchon. Il n'avait pu résister à l'envie de la voir, et il venait à la nuit pour s'en 15 aller avec le jour. Ils passèrent donc toute la nuit à causer au coin du feu, bien sérieusement et bien sagement, car la petite Fadette rappelait à Landry que le lit où sa grand'mère avait rendu l'âme était à peine refroidi, et que ce n'était l'heure ni l'endroit pour s'oublier dans le bonheur. Mais, 20 malgré leurs bonnes résolutions, ils se sentirent bien heureux d'être ensemble et de voir qu'ils s'aimaient plus qu'ils ne s'étaient jamais aimés.

Comme le jour approchait, Landry commença pourtant à perdre courage, et il priait Fanchon de le cacher dans 25 son grenier pour qu'il pût encore la voir la nuit suivante. Mais, comme toujours, elle le ramena à la raison. Elle lui fit entendre qu'ils n'étaient plus séparés pour longtemps, car elle était resolue à rester au pays.

"J'ai pour cela," lui dit-elle, "des raisons que je te ferai 30 connaître plus tard et qui ne nuiront pas à l'espérance que j'ai de notre mariage. Va achever le travail que ton maître t'a confié, puisque, selon ce que ma marraine m'a conté, il est utile à la guérison de ton frère qu'il ne te voie pas encore de quelque temps."

"Il n'y a que cette raison-là qui puisse me décider à te quitter," répondit Landry; "car mon pauvre besson m'a causé bien des peines, et je crains qu'il ne m'en cause encore. Toi, qui es si savante, Fanchonnette, tu devrais bien trouver un moyen de le guérir." 5

"Je n'en connais pas d'autre que le raisonnement," répondit-elle: "car c'est son esprit qui rend son corps malade, et qui pourrait guérir l'un guérirait l'autre. Mais il a tant d'aversion pour moi, que je n'aurai jamais l'occasion de lui parler et de lui donner des consolations." 10

"Et pourtant tu as tant d'esprit, Fadette, tu parles si bien, tu as un don si particulier pour persuader ce que tu veux, quand tu en prends la peine, que si tu lui parlais seulement une heure, il en ressentirait l'effet. Essaie-le, je te le demande. Ne te rebute pas de sa fierté et de sa 15 mauvaise humeur. Oblige-le à t'écouter. Fais cet effort-là pour moi, ma Franchon, et pour la réussite de nos amours aussi, car l'opposition de mon frère ne sera pas le plus petit de nos empêchements."

Fanchon promit, et ils se quittèrent après s'être répété 20 plus de deux cent fois qu'ils s'aimaient et s'aimeraient toujours.

## XXVI.

Personne ne sut dans le pays que Landry y était venu. Quelqu'un qui l'aurait pu dire à Sylvinet l'aurait fait retomber dans son mal, il n'eût point pardonné à son frère 25 d'être venu voir la Fadette et non pas lui.

A deux jours de là, la petite Fadette s'habilla très-proprement, car elle n'était plus sans sou ni maille, et son deuil était de belle sergette fine. Elle traversa le bourg de la Cosse, et, comme elle avait beaucoup grandi, ceux qui 30 la virent passer ne la reconnurent pas tout d'abord. Elle

avait considérablement embelli à la ville; étant mieux nourrie et mieux abritée, elle avait pris du teint et de la chair autant qu'il convenait à son âge, et l'on ne pouvait plus la prendre pour un garçon déguisé, tant elle avait la
5 taille belle et agréable à voir. L'amour et le bonheur avaient mis aussi sur sa figure et sur sa personne ce je ne sais quoi qui se voit et ne s'explique point. Enfin elle était non pas la plus jolie fille du monde, comme Landry se l'imaginait, mais la plus avenante, la mieux faite, la plus
10 fraîche et peut-être la plus désirable qu'il y eût dans le pays.

Elle portait un grand panier passé à son bras, et entra à la Bessonnière, où elle demanda à parler au père Barbeau. Ce fut Sylvinet qui la vit le premier, et il se détourna
15 d'elle, tant il avait de déplaisir à la rencontrer. Mais elle lui demanda où était son père avec tant d'honnêteté, qu'il fut obligé de lui répondre et de la conduire à la grange, où le père Barbeau était occupé à chapuser. La petite Fadette ayant prié alors le père Barbeau de la conduire en un lieu
20 où elle pût lui parler secrètement, il ferma la porte de la grange et lui dit qu'elle pouvait lui dire tout ce qu'elle voudrait.

La petite Fadette ne se laissa pas essotir par l'air froid du père Barbeau. Elle s'assit sur une botte de paille, lui
25 sur une autre, et elle lui parla de la sorte :

" Père Barbeau, encore que ma défunte grand'mere eût du dépit contre vous, et vous du dépit contre moi, il n'en est pas moins vrai que je vous connais pour l'homme le plus juste et le plus sûr de tout notre pays. Il n'y a
30 qu'un cri là-dessus, et ma grand'mère elle-même, tout en vous blâmant d'être fier, vous rendait la même justice. De plus, j'ai fait, comme vous savez, une amitié très-longue avec votre fils Landry. Il m'a souventes fois parlé de vous, et je sais par lui, encore mieux que par tout autre, ce que

vous êtes et ce que vous valez. C'est pourquoi je viens vous demander un service, et vous donner ma confiance.

"Parlez, Fadette," répondit le père Barbeau ; "je n'ai jamais refusé mon assistance à personne, et si c'est quelque chose que ma conscience ne me défende pas, vous pouvez vous fier à moi."

"Voici ce que c'est," dit la petite Fadette en soulevant son panier et en le plaçant entre les jambes du père Barbeau. "Ma défunte grand'mère avait gagné dans sa vie, à donner des consultations et à vendre des remèdes, plus d'argent qu'on ne pensait : comme elle ne dépensait quasi rien et ne plaçait rien, on ne pouvait savoir ce qu'elle avait dans un vieux trou de son cellier, qu'elle m'avait souvent montré en me disant : Quand je n'y serai plus, c'est là que tu trouveras ce que j'aurai laissé : c'est ton bien et ton avoir, ainsi que celui de ton frère ; et si je vous prive un peu à présent, c'est pour que vous en trouviez davantage un jour. Mais ne laisse pas les gens de loi toucher à cela, ils te le feraient manger en frais. Garde-le quand tu le tiendras, cache-le toute ta vie, pour t'en servir sur tes vieux jours, et ne jamais manquer.

"Quand ma pauvre grand'mère a été ensevelie, j'ai donc obéi à son commandement ; j'ai pris la clef du cellier, et j'ai défait les briques du mur, à l'endroit qu'elle m'avait montré. J'y ai trouvé ce que je vous apporte dans ce panier, père Barbeau, en vous priant de m'en faire le placement comme vous l'entendrez, après avoir satisfait à la loi que je ne connais guère, et m'avoir préservée des gros frais que je redoute."

"Je vous suis obligé de votre confiance, Fadette," dit le père Barbeau sans ouvrir le panier, quoiqu'il en fût un peu curieux, "mais je n'ai pas le droit de recevoir votre argent ni de surveiller vos affaires. Je ne suis point votre tuteur. Sans doutevotre grand'mère a fait un testament ?"

"Elle n'a point fait de testament, et la tutrice que la loi me donne c'est ma mère. Or, vous savez que je n'ai point de ses nouvelles depuis longtemps, et que je ne sais si elle est morte ou vivante, la pauvre âme! Après elle, je n'ai d'autre parenté que celle de ma marraine Fanchette, qui est une brave et honnête femme, mais tout à fait incapable de gérer mon bien et même de le conserver et de le tenir serré. Elle ne pourrait se défendre d'en parler et de le montrer à tout le monde, et je craindrais, ou qu'elle n'en fît un mauvais placement, ou qu'à force de le laisser manier par les curieux, elle ne le fît diminuer sans y prendre garde; car la pauvre chère marraine, elle n'est point dans le cas d'en savoir faire le compte."

"C'est donc une chose de conséquence?" dit le père Barbeau, dont les yeux s'attachaient en dépit de lui-même sur le couvercle du panier; et il le prit par l'anse pour le soupeser. Mais il le trouva si lourd qu'il s'en étonna, et dit:

"Si c'est de la ferraille, il n'en faut pas beaucoup pour charger un cheval."

La petite Fadette, qui avait un esprit du diable, s'amusa en elle-même de l'envie qu'il avait de voir le panier. Elle fit mine de l'ouvrir; mais le père Barbeau aurait cru manquer à sa dignité en la laissant faire.

"Cela ne me regarde point," dit-il, "et puisque je ne puis le prendre en dépôt, je ne dois point connaître vos affaires."

"Il faut pourtant bien, père Barbeau," dit la Fadette, "que vous me rendiez au moins ce petit service-là. Je ne suis pas beaucoup plus savante que ma marraine pour compter au-dessus de cent. Ensuite je ne sais pas la valeur de toutes les monnaies anciennes et nouvelles, et je ne puis me fier qu'à vous pour me dire si je suis riche ou pauvre, et pour savoir au juste le compte de mon avoir."

"Voyons donc," dit le père Barbeau qui n'y tenait plus: "ce n'est pas un grand service que vous me demandez là, et je ne dois point vous le refuser."

Alors la petite Fadette releva lestement les deux couvercles du panier, et en tira deux gros sacs, chacun de la contenance de deux mille francs écus.

"Eh bien! c'est assez gentil," lui dit le père Barbeau, "et voilà une petite dot qui vous fera rechercher par plusieurs."

"Ce n'est pas le tout," dit la petite Fadette; "il y a encore là, au fond du panier, quelque petite chose que je ne connais guère."

Et elle tira une bourse de peau d'anguille, qu'elle versa dans le chapeau du père Barbeau. Il y avait cent louis d'or frappés à l'ancien coin, qui firent arrondir les yeux au brave homme; et, quand il les eut comptés et remis dans la peau d'anguille, elle en tira une seconde de la même contenance, et puis une troisième, et puis une quatrième, et finalement, tant en or qu'en argent et menue monnaie, il n'y avait, dans le panier, pas beaucoup moins de quarante mille francs.

C'était environ le tiers en plus de tout l'avoir que le père Barbeau possédait en bâtiments, et, comme les gens de campagne ne réalisent guère en espèces sonnantes, jamais il n'avait vu tant d'argent à la fois.

Si honnête homme et si peu intéressé que soit un paysan, on ne peut pas dire que la vue de l'argent lui fasse de la peine; aussi le père Barbeau en eut, pour un moment, la sueur au front. Quand il eut tout compté:

"Il ne te manque, pour avoir quarante fois mille francs," dit-il, "que vingt-deux écus, et autant dire que tu hérites pour ta part de deux mille belles pistoles sonnantes; ce qui fait que tu es le plus beau parti du pays, petite Fadette, et que ton frère le sauteriot, peut bien être chétif et boiteux

toute sa vie : il pourra aller visiter ses biens en carriole. Réjouis-toi donc, tu peux te dire riche et le faire assavoir, si tu désires trouver vite un beau mari."

"Je n'en suis point pressée," dit la petite Fadette, "et je vous demande, au contraire, de me garder le secret sur cette richesse-là, père Barbeau. J'ai la fantaisie, laide comme je suis, de ne point être épousée pour mon argent, mais pour mon bon cœur et ma bonne renommée ; et comme j'en ai une mauvaise dans ce pays-ci, je désire y passer quelque temps pour qu'on s'aperçoive que je ne la mérite point.

"Quant à votre laideur, Fadette," dit le père Barbeau en relevant ses yeux qui n'avaient point encore lâché de couver le panier, "je puis vous dire, en conscience, que vous en avez diantrement rappelé, et que vous vous êtes si bien refaite à la ville que vous pouvez passer à cette heure pour une très-gente fille. Et quant à votre mauvaise renommée, si, comme j'aime à le croire, vous ne la méritez point, j'approuve votre idée de tarder un peu et de cacher votre richesse, car il ne manque point de gens qu'elle éblouirait jusqu'a vouloir vous épouser, sans avoir pour vous, au préalable, l'estime qu'une femme doit désirer de son mari."

Maintenant, quant au dépôt que vous voulez faire entre mes mains, ce serait contre la loi et pourrait m'exposer plus tard à des soupçons et à des incriminations, car il ne manque point de mauvaises langues ; et d'ailleurs, à supposer que vous ayez le droit de disposer de ce qui est à vous, vous n'avez point celui de placer à la légère ce qui est à votre frère mineur. Tout ce que je pourrai faire, ce sera de demander une consultation pour vous, sans vous nommer. Je vous ferai savoir alors la manière de mettre en sûreté et en bon rapport l'héritage de votre mère et le vôtre, sans passer par les mains des hommes de chicane, qui ne sont pas tous bien fidèles. Remportez donc tout ça,

et cachez-le encore jusqu'à ce que je vous aie fait réponse. Je m'offre à vous dans l'occasion, pour porter témoignage devant les mandataires de votre cohéritier, du chiffre de la somme que nous avons comptée, et que je vais écrire dans un coin de ma grange pour ne pas l'oublier. 5

C'était tout ce que voulait la petite Fadette, que le père Barbeau sût à quoi s'en tenir là-dessus. Si elle se sentait un peu fière devant lui d'être riche, c'est parce qu'il ne pouvait plus l'accuser de vouloir exploiter Landry.

(Père Barbeau's inquiries about La Fadette's conduct at Château Meillant, where she has been in service, are most satisfactory. Sylvinet alone holds out against the general revulsion in her favour and gets seriously ill with fever. La Fadette at last is called in on account of her known skill with herbs and supposed knowledge of charms. She cures him, hardly conscious of her presence, and leaves him sleeping.)

## XXVII.

Je ne sais où la Fadette avait pris cette idée-là. Elle lui 10 était venu par hasard et par expérience, auprès de son petit frère Jeanet, qu'elle avait plus de dix fois ramené de l'article de la mort en ne lui faisant pas d'autre remède que de le rafraîchir avec ses mains et son haleine, ou le réchauffer de la même manière quand la grand'fièvre le 15 prenait en froid. Elle s'imaginait que l'amitié et la volonté d'une personne en bonne santé, et l'attouchement d'une main pure et bien vivante, peuvent écarter le mal, quand cette personne est douée d'un certain esprit et d'une grand confiance dans la bonté de Dieu. Aussi, tout le temps 20 qu'elle imposait les mains, disait-elle en son âme de belles prières au bon Dieu. Et ce qu'elle avait fait pour son petit frère, ce qu'elle faisait maintenant pour le frère de Landry, elle n'eût voulu l'essayer sur aucune autre personne qui lui eût été moins chère, et à qui elle n'eût point porté un si 25

grand intérêt : car elle pensait que la première vertu de ce remède-là, c'était la forte amitié que l'on offrait dans son cœur au malade, sans laquelle Dieu ne vous donnait aucun pouvoir sur son mal.

5 Et lorsque la petite Fadette charmait ainsi la fièvre de Sylvinet, elle disait à Dieu, dans sa prière, ce qu'elle lui avait dit lorsqu'elle charmait la fièvre de son frere : "Mon bon Dieu, faites que ma santé passe de mon corps dans ce corps souffrant, et, comme le doux Jésus vous a offert sa 10 vie pour racheter l'âme de tous les humains, si telle est votre volonté de m'ôter ma vie pour la donner à ce malade, prenez-la ; je vous la rends de bon cœur en échange de sa guérison que je vous demande."

(Père Barbeau, opposed formerly to Fanchon, more on account of her supposed bad character than her poverty, has an interview with her, finds that Landry knows nothing of the wealth she herself always suspected, and ends by begging her to marry his son.)

## XXVIII.

Leurs conventions furent bientôt faites. Le mariage 15 aurait lieu sitôt la fin du deuil de Fanchon ; il ne s'agissait plus que de faire revenir Landry ; mais quand la mère Barbeau vint voir Fanchon le soir même, pour l'embrasser et lui donner sa bénédiction, elle objecta qu'à la nouvelle du prochain mariage de son frère, Sylvinet était retombé 20 malade, et elle demandait qu'on attendît encore quelques jours pour le guérir ou le consoler.

"Vous avez fait une faute, mère Barbeau," dit la petite Fadette, "en confirmant à Sylvinet qu'il n'avait point rêvé en me voyant à son côté au sortir de sa fièvre. A présent, 25 son idée contrariera la mienne, et je n'aurai plus la même vertu pour le guérir pendant son sommeil. Il se peut même qu'il me repousse et que ma présence empire son mal."

"Je ne le pense point," répondit la mère Barbeau; "car tantôt, se sentant mal, il s'est couché en disant: 'Où est donc cette Fadette? M'est avis qu'elle m'avait soulagé. Est-ce qu'elle ne reviendra plus?' Et je lui ai dit que je venais vous chercher, dont il a paru content et même impatient."

"J'y vais," répondit la Fadette; "seulement, cette fois, il faudra que je m'y prenne autrement, car, je vous le dis, ce qui me réussissait avec lui lorsqu'il ne me savait point là, n'opérera plus."

"Et ne prenez-vous donc avec vous ni drogues ni remèdes?" dit la mère Barbeau.

"Non," dit la Fadette: "son corps n'est pas bien malade, c'est à son esprit que j'ai affaire; je vas essayer d'y faire entrer le mien, mais je ne vous promets point de réussir. Ce que je puis vous promettre, c'est d'attendre patiemment le retour de Landry et de ne pas vous demander de l'avertir avant que nous n'ayons tout fait pour ramener son frère à la santé. Landry me l'a si fortement recommandé que je sais qu'il m'approuvera d'avoir retardé son retour et son contentement."

Quand Sylvinet vit la petite Fadette auprès de son lit, il parut mécontent et ne lui voulut point répondre comment il se trouvait. Elle voulait lui toucher le pouls, mais il retira sa main, et tourna sa figure du côté de la ruelle du lit. Alors la Fadette fit signe qu'on la laissât seule avec lui, et quand tout le monde fut sorti, elle éteignit la lampe et ne laissa entrer dans la chambre que la clarté de la lune, qui était toute pleine dans ce moment-là. Et puis elle revint auprès de Sylvinet, et lui dit d'un ton de commandement auquel il obéit comme un enfant:

"Sylvinet, donnez-moi vos deux mains dans les miennes, et répondez-moi selon la vérité; car je ne me suis pas dérangée pour de l'argent, et si j'ai pris la peine de venir

vous soigner, ce n'est pas pour être mal reçue et mal remerciée de vous. Faites donc attention à ce que je vas demander et à ce que vous allez me dire, car il ne vous serait pas possible de me tromper."

5 "Demandez-moi ce que vous jugerez à propos, Fadette," répondit le besson, tout essoti de s'entendre parler si sévèrement par cette moqueuse de petite Fadette, à laquelle, au temps passé, il avait si souvent répondu à coups de pierres.

10 "Sylvain Barbeau," reprit-elle, "il paraît que vous souhaitez mourir."

Sylvain trébucha un peu dans son esprit avant de répondre, et comme la Fadette lui serrait la main un peu fort et lui faisait sentir sa grande volonté, il dit avec beau-
15 coup de confusion :

"Ne serait-ce pas ce qui pourrait m'arriver de plus heureux, de mourir, lorsque je vois bien que je suis une peine et un embarras à ma famille par ma mauvaise santé et par..."

20 "Dites tout, Sylvain, il ne me faut rien céler."

"Et par mon esprit soucieux que je ne puis changer," reprit le besson tout accablé.

"Et aussi par votre mauvais cœur," dit la Fadette d'un ton si dur qu'il en eut de la colère et de la peur encore
25 plus.

## XXIX

"POURQUOI m'accusez-vous d'avoir un mauvais cœur?" dit-il ; "vous me dites des injures, quand vous voyez que je n'ai pas la force de me défendre."

"Je vous dis vos vérités, Sylvain," reprit la Fadette,
30 "et je vais vous en dire bien d'autres. Je n'ai aucune pitié

de votre maladie, parce que je m'y connais assez pour voir qu'elle n'est pas bien sérieuse, et que, s'il y a un danger pour vous, c'est celui de devenir fou, à quoi vous tentez de votre mieux, sans savoir où vous mènent votre malice et votre faiblesse d'esprit."

"Reprochez-moi ma faiblesse d'esprit," dit Sylvinet; "mais quant à ma malice, c'est un reproche que je ne crois point mériter."

"N'essayez pas de vous défendre," répondit la petite Fadette; "je vous connais un peu mieux que vous ne vous connaissez vous-même, Sylvain, et je vous dis que la faiblesse engendre la fausseté; et c'est pour cela que vous êtes égoïste et ingrat."

"Si vous pensez si mal de moi, Fanchon Fadet, c'est sans doute que mon frère Landry m'a bien maltraité dans ses paroles, et qu'il vous a fait voir le peu d'amitié qu'il me portait, car, si vous me connaissez ou croyez me connaître, ce ne peut être que par lui."

"Voilà où je vous attendais, Sylvain. Je savais bien que vous ne diriez pas trois paroles sans vous plaindre de votre besson et sans l'accuser; car l'amitié que vous avez pour lui, pour être trop folle et désordonnée, tend à se changer en dépit et en rancune. A cela je connais que vous êtes à moitié fou, et que vous n'êtes point bon. Eh bien! je vous dis, moi, que Landry vous aime dix mille fois plus que vous ne l'aimez, à preuve qu'il ne vous reproche jamais rien, quelque chose que vous lui fassiez souffrir, tandis que vous lui reprochez toutes choses, alors qu'il ne fait que vous céder et vous servir. Comment voulez-vous que je ne voie pas la différence entre lui et vous? Aussi, plus Landry m'a dit de bien de vous, plus de mal j'en ai pensé, parce que j'ai considéré qu'un frère si bon ne pouvait être méconnu que par une âme injuste."

"Aussi, vous me haïssez, Fadette? je ne m'étais point

abusé là-dessus, et je savais bien que vous m'ôtiez l'amour de mon frère en lui disant du mal de moi."

"Je vous attendais encore là, maître Sylvain, et je suis contente que vous me preniez enfin à partie. Eh bien ! je vas vous répondre que vous êtes un méchant cœur et un enfant du mensonge, puisque vous méconnaissez et insultez une personne qui vous a toujours servi et défendu dans son cœur, connaissant pourtant bien que vous lui étiez contraire ; une personne qui s'est cent fois privée du plus grand et du seul plaisir qu'elle eût au monde, le plaisir de voir Landry et de rester avec lui, pour envoyer Landry auprès de vous et pour vous donner le bonheur qu'elle se retirait. Je ne vous devais pourtant rien. Vous avez toujours été mon ennemi, et, du plus loin que je me souvienne, je n'ai jamais rencontré un enfant si dur et si hautain que vous l'étiez avec moi. J'aurais pu souhaiter d'en tirer vengeance et l'occasion ne m'a pas manqué. Si je ne l'ai point fait et si je vous ai rendu à votre insu le bien pour le mal, c'est que j'ai une grande idée de ce qu'une âme chrétienne doit pardonner à son prochain pour plaire à Dieu. Mais, quand je vous parle de Dieu, sans doute vous ne m'entendez guère, car vous êtes son ennemi et celui de votre salut."

"Je me laisse dire par vous bien des choses, Fadette ; mais celle-ci est trop forte, et vous m'accusez d'être un païen."

"Est-ce que vous ne m'avez pas dit tout à l'heure que vous souhaitiez la mort ? Et croyez-vous que ce soit là une idée chrétienne ?"

"Je n'ai pas dit cela, Fadette, j'ai dit que . . ." Et Sylvinet s'arrêta tout effrayé en songeant à ce qu'il avait dit, et qui lui paraissait impie devant les remontrances de la Fadette.

Mais elle ne le laissa point tranquille, et, continuant à le tancer :

"Il se peut," dit-elle, "que votre parole fût plus mauvaise que votre idée, car j'ai bien dans la mienne que vous ne souhaitez point tant la mort qu'il vous plaît de le laisser croire afin de rester maître dans votre famille, de tourmenter votre pauvre mère qui s'en désole, et votre besson qui est assez simple pour croire que vous voulez mettre fin à vos jours. Moi, je ne suis pas votre dupe, Sylvain. Je crois que vous craignez la mort autant et même plus qu'un autre, et que vous vous faites un jeu de la peur que vous donnez à ceux qui vous chérissent. Cela vous plaît de voir que les résolutions les plus sages et les plus nécessaires cèdent toujours devant la menace que vous faites de quitter la vie; et, en effet, c'est fort commode et fort doux de n'avoir qu'un mot à dire pour faire tout plier autour de soi. De cette manière, vous êtes le maître à tous ici. Mais, comme cela est contre nature, et que vous y arrivez par des moyens que Dieu réprouve, Dieu vous châtie, vous rendant encore plus malheureux que vous ne le seriez en obéissant au lieu de commander. Et voilà que vous vous ennuyez d'une vie qu'on vous a faite trop douce. Je vais vous dire ce qui vous a manqué pour être un bon et sage garçon, Sylvain. C'est d'avoir eu des parents bien rudes, beaucoup de misère, pas de pain tous les jours et des coups bien souvent. Si vous aviez été élevé à la même école que moi et mon frère Jeanet, au lieu d'être ingrat, vous seriez reconnaissant de la moindre chose. Tenez, Sylvain, ne vous retranchez pas sur votre bessonnerie. Je sais qu'on a beaucoup trop dit autour de vous que cette amitié bessonnière était une loi de nature qui devait vous faire mourir si on la contrariait, et vous avez cru obéir à votre sort en portant cette amitié à l'excès; mais Dieu n'est pas si injuste que de nous marquer pour un mauvais sort dans le ventre de nos mères. Il n'est pas si méchant que de nous donner des idées que nous ne pourrions jamais sur-

monter, et vous lui faites injure, comme un superstitieux que vous êtes, en croyant qu'il y a dans le sang de votre corps plus de force et de mauvaise destinée qu'il n'y a dans votre esprit de résistance et de raison. Jamais, à moins que vous ne soyez fou, je ne croirai que vous ne pourriez pas combattre votre jalousie, si vous le vouliez. Mais vous ne le voulez pas, parce qu'on a trop caressé le vice de votre âme, et que vous estimez moins votre devoir que votre fantaisie."

Sylvinet ne répondit rien et laissa la Fadette le réprimander bien longtemps encore sans lui faire grâce d'aucun blâme. Il sentait qu'elle avait raison au fond, et qu'elle ne manquait d'indulgence que sur un point : c'est qu'elle avait l'air de croire qu'il n'avait jamais combattu son mal et qu'il s'était bien rendu compte de son égoïsme ; tandis qu'il avait été égoïste sans le vouloir et sans le savoir. Cela le peinait et l'humiliait beaucoup, et il eût souhaité lui donner une meilleure idée de sa conscience. Quant à elle, elle savait bien qu'elle exagérait, et elle le faisait à dessein de lui tarabuster beaucoup l'esprit avant de le prendre par la douceur et la consolation. Elle se forçait donc pour lui parler durement et pour lui paraître en colère, tandis que, dans son cœur, elle sentait tant de pitié et d'amitié pour lui, qu'elle était malade de sa feinte, et qu'elle le quitta plus fatiguée qu'elle ne le laissait.

(Sylvinet rapidly gets better and becomes great friends with Fanchon Fadet.)

## XXX.

La mère Barbeau ne pouvait assez s'émerveiller de l'habileté de la petite Fadette, et, le soir, elle disait à son homme : "Voilà Sylvinet qui se porte mieux qu'il n'a fait depuis six mois ; il a mangé de tout ce qu'on lui a présenté aujourd'hui, sans faire ses grimaces accoutumées, et ce qu'il y a de

plus imaginant, c'est qu'il parle de la petite Fadette comme du bon Dieu. Il n'y a pas de bien qu'il ne m'en ait dit, et il souhaite grandement le retour et le mariage de son frère. C'est comme un miracle, et je ne sais pas si je dors ou si je veille." 5

"Miracle ou non," dit le père Barbeau, "cette fille-là a un grand esprit, et je crois bien que ça doit porter bonheur de l'avoir dans une famille."

Sylvinet partit trois jours après pour aller quérir son frère à Arthon. Il avait demandé à son père et à la Fadette, 10 comme une grande récompense, de pouvoir être le premier à lui annoncer son bonheur.

"Tous les bonheurs me viennent donc à la fois," dit Landry en se pâmant de joie dans ses bras, "puisque c'est toi qui viens me chercher, et que tu parais aussi content que 15 moi-même."

Ils revinrent ensemble sans s'amuser en chemin, comme on peut croire, et il n'y eut pas de gens plus heureux que les gens de la Bessonnière quand ils se virent tous attablés pour souper avec la petite Fadette et le petit Jeanet au 20 milieu d'eux.

La vie leur fut bien douce à tretous pendant une demi-année; car la jeune Nanette fut accordée à Cadet Caillaud, qui était le meilleur ami de Landry après ceux de sa famille. Et il fut arrêté que les deux noces se feraient en même 25 temps. Sylvinet avait pris pour la Fadette une amitié si grande qu'il ne faisait rien sans la consulter, et elle avait sur lui tant d'empire qu'il semblait la regarder comme sa sœur. Il n'était plus malade, et de jalousie il n'en était plus question. Si quelquefois encore il paraissait triste et en 30 train de rêvasser, la Fadette le réprimandait, et tout aussitôt il devenait souriant et communicatif.

Les deux mariages eurent lieu le même jour et à la même messe, et, comme le moyen ne manquait pas, on fit de si

belles noces que le père Caillaud, qui, de sa vie, n'avait perdu son sangfroid, fit mine d'être un peu gris le troisième jour. Rien ne corrompit la joie de Landry et de toute la famille, et mêmement on pourrait dire de tout le pays ; car
5 les deux familles, qui étaient riches, et la petite Fadette, qui l'était autant que les Barbeau et les Caillaud tout ensemble, firent à tout le monde de grandes honnêtetés et de grandes charités. Fanchon avait le cœur trop bon pour ne pas souhaiter de rendre le bien pour le mal à tous ceux
10 qui l'avaient mal jugée. Mêmement par la suite, quand Landry eut acheté un beau bien qu'il gouvernait on ne peut mieux par son savoir et celui de sa femme, elle y fit bâtir une jolie maison, à l'effet d'y recueillir tous les enfants malheureux de la commune durant quatre heures par chaque
15 jour de la semaine, et elle prenait elle-même la peine, avec son frère Jeanet, de les instruire, de leur enseigner la vraie religion, et même d'assister les plus nécessiteux dans leur misère. Elle se souvenait d'avoir été une enfant malheureuse et délaissée, et les beaux enfants qu'elle mit au monde
20 furent stylés de bonne heure à être affables et compatissants pour ceux qui n'étaient ni riches ni choyés.

Mais qu'advint-il de Sylvinet au milieu du bonheur de sa famille ? une chose que personne ne put comprendre et qui donna grandement à songer au père Barbeau. Un
25 mois environ après le mariage de son frère et de sa sœur, comme son père l'engageait aussi à chercher et à prendre femme, il répondit qu'il ne se sentait aucun goût pour le mariage, mais qu'il avait depuis quelque temps une idée qu'il voulait contenter, laquelle était d'être soldat et de
30 s'engager.

Comme les mâles ne sont pas trop nombreux dans les familles de chez nous, et que la terre n'a pas plus de bras qu'il n'en faut, on ne voit quasiment jamais d'engagement volontaire. Aussi chacun s'étonna grandement de cette

résolution, de laquelle Sylvinet ne pouvait donner aucune autre raison, sinon sa fantaisie et un goût militaire que personne ne lui avait jamais connu. Tout ce que surent dire ses père et mère, frères et sœurs, et Landry lui-même, ne put l'en détourner, et on fut forcé d'en aviser Fanchon, qui était la meilleure tête et le meilleur conseil de la famille.

Elle causa deux grandes heures avec Sylvinet, et quand on les vit se quitter, Sylvinet avait pleuré, sa belle-sœur aussi; mais ils avaient l'air si tranquilles et si résolus, qu'il n'y eut plus d'objections à soulever lorsque Sylvinet dit qu'il persistait, et Fanchon, qu'elle approuvait sa résolution et en augurait pour lui un grand bien dans la suite des temps.

Comme on ne pouvait pas être bien sûr qu'elle n'eût pas à-dessus des connaissances plus grandes encore que celles qu'elle avouait, on n'osa point résister davantage, et la mère Barbeau elle-même se rendit, non sans verser beaucoup de larmes. Landry était désespéré; mais sa femme lui dit: "C'est la volonté de Dieu et notre devoir à tous de laisser partir Sylvain. Crois que je sais bien ce que je te dis, et ne m'en demande pas davantage."

Landry fit la conduite à son frère le plus loin qu'il put, et quand il lui rendit son paquet, qu'il avait voulu tenir jusque-là sur son épaule, il lui sembla qu'il lui donnait son propre cœur à emporter. Il revint trouver sa chère femme, qui eut à le soigner; car pendant un grand mois le chagrin le rendit véritablement malade.

Quant à Sylvain, il ne le fut point, et continua sa route jusqu'à la frontière; car c'était le temps des grandes belles guerres de l'empereur Napoléon. Et, quoiqu'il n'eût jamais eu le moindre goût pour l'état militaire, il commanda si bien à son vouloir, qu'il fut bientôt remarqué comme bon soldat, brave à la bataille comme un homme qui ne cherche

que l'occasion de se faire tuer, et pourtant doux et soumis à la discipline comme un enfant, en même temps qu'il était dur à son propre corps comme les plus anciens. Comme il avait reçu assez d'éducation pour avoir de l'avancement, il en eut bientôt, et, en dix années de temps, de fatigues, de courage et de belle conduite, il devint capitaine, et encore avec la croix par-dessus le marché.

"Ah! s'il pouvait enfin revenir!" dit la mère Barbeau à son mari, le soir après le jour où ils avaient reçu de lui une jolie lettre pleine d'amitiés pour eux, pour Landry, pour Fanchon, et enfin pour tous les jeunes et vieux de la famille: "le voilà quasiment général, et il serait bien temps pour lui de se reposer!"

"Le grade qu'il a est assez joli sans l'augmenter," dit le père Barbeau, "et cela ne fait pas moins un grand honneur à une famille de paysans!"

"Cette Fadette avait bien prédit que la chose arriverait," reprit la mère Barbeau. "Oui-da qu'elle l'avait annoncé!"

"C'est égal," dit le père, "je ne m'expliquerai jamais comment son idée a tourné tout à coup de ce côté-là, et comment il s'est fait un pareil changement dans son humeur, lui qui était si tranquille et si ami de ses petites aises."

"Mon vieux," dit la mère, "notre bru en sait là-dessus plus long qu'elle n'en veut dire; mais on n'attrape pas une mère comme moi, et je crois bien que j'en sais aussi long que notre Fadette."

"Il serait bien temps de me le dire, à moi!" reprit le père Barbeau.

"Eh bien," répliqua la mère Barbeau, "notre Fanchon est trop grande charmeuse, et tellement qu'elle avait charmé Sylvinet plus qu'elle ne l'aurait souhaité. Quand elle vit que le charme opérait si fort, elle eût voulu le retenir ou l'amoindrir; mais elle ne le put, et notre Sylvain, voyant

qu'il pensait trop à la femme de son frère, est parti par grand honneur et grande vertu, en quoi la Fanchon l'a soutenu et approuvé."

"Si c'est ainsi," dit le père Barbeau en se grattant l'oreille, "j'ai bien peur qu'il ne se marie jamais, car la baigneuse de Clavières a dit, dans les temps, que lorsqu'il serait épris d'une femme, il ne serait plus si affolé de son frère; mais qu'il n'en aimerait jamais qu'une en sa vie, parce qu'il avait le cœur trop sensible et trop passionné."

# NOTES.

## Page 1.

1. *n'était pas mal dans ses affaires* = 'was fairly prosperous.' The adverb *mal* is used in many idioms: *Être mal avec quelqu'un* = 'To be on bad terms with some one;' *se trouver mal* = 'to faint,' 'feel ill.' *Se trouver mal de* = 'To be the worse for.' *Pas mal*, as a term of approbation. *Il n'est pas mal du tout* = 'He's a good-looking' or 'nice sort of fellow.' *Il n'y avait pas mal de monde* = 'There were a good many people.'

2. *à preuve qu'il était*, 'as was proved by his being,' etc.

5. *à pleins charrois*, 'by cartloads.' Cf. *boire à plein verre*, and such expressions as *à pleines mains*, *à pleines voiles*, *dormir à pleins yeux* (provincial), (p. 12, l. 3).

10. *jardin de bon rapport* = 'a productive garden.' See in dictionary for other meanings: report, relation, etc.

11. *une vigne de six journaux*. *Journal* was an old measurement of land, *i.e.* as much as a labourer can work *in a day*.

14. *Mêmement*. Instead of the adverb *même* in present use; is an instance of the old-fashioned and rustic style of the book.

17. *de bon courage* = 'hardworking.'

18. *très porté pour sa famille* = 'very devoted to his family.'

## Page 2.

1. *besson* (from Low Lat. *bisso*, *bis*) = *jumeau*. Common in Berry, where it is pronounced *b'son*, but otherwise obsolete, according to the Academy.

11. *servi de parrain*, 'served as godfather.' *Servir à* = 'to serve,' 'be useful for;' but with *rien*, *peu*, *beaucoup*, etc., *servir à* implies use or uselessness in an absolute, *servir de* in a particular, sense: *Ce qui ne sert à rien ne peut être employé à rien, ne vaut rien du tout; Ce qui ne sert de rien n'est d'aucun secours pour un but spécial, ne vaut rien pour telle ou telle chose. La première locution marque la vanité, la futilité—la seconde l'inefficacité* (Lafaye, "Dict. des Synonymes"). The two senses are merged in the Eng. 'that is of no use.'

23. *épaules bien avalées* = 'nicely sloping, well-shaped shoulders.'

27. *retirance* = (in patois) 'resemblance,' but also 'retiring-place,' i.e. *lodging*, for which see p. 61, l. 33. For termination *-ance*, see Preface, and for *retirer* = 'resemble,' cf. "Si Mariette est bonne, c'est d'une manière qui ne *retire* pas de la vôtre" (George Sand's "François le Champi").

28. *Gars* (pronounced *gâ*), familiar for *garçon*. Originally *gars* was the nominative, and *garçon* the oblique case.

## Page 3.

4. *premier venu*. Here translate 'no matter whom, anybody.' Cf. the Ger. *der Erste Beste*.

5. *honnêtement* = 'politely;' and note *un honnête homme*, 'an honest man;' *un homme honnête*, 'a well-mannered man.'

6. *se faire prier* = 'to want pressing,' 'hesitate.'

8. *on croyait voir un œuf et un œuf*, 'they were as like as two peas.' In modern French the usual expression would be, *Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau*.

10. Notice that the French idiom is to use the definite article with the verb *avoir* in describing parts of the body, while in English we should use the indefinite article or a possessive pronoun: *e.g.* here 'his hair was somewhat thicker,' etc.

17. *quasi*. *Quasi* and *quasiment* are common in Berry patois, but in French, according to the dictionary of the Academy, *familier*. *Presque* is, of course, the ordinary word.

23. *qui ne s'y embrouillât jamais*. The subjunctive is, of course, due to the negative in the main clause. Notice also the absolute use of the subjunctive: *fût-ce* = 'whether it was.'

28. *amiteux*. Dialectical form of *amical* = 'friendly.'

## Page 4.

4. *la première fois qu'on leur ôta leur fourreau*. Ordinarily the verb is put in the subjunctive after a superlative ordinal number or exclusive expression, but the indicative is used when the statement is definite or positive. *Fourreau* (lit. 'sheath') is not the light garment (called *maillot*) in which babies are swathed, so as to look like mummies, but a sort of loose blouse, which little children wear before, in the case of boys, being promoted to breeches (*culottes*). *Fourreau* might thus be translated 'frocks.'

12. *lilas*. Many names of colours are really nouns in the genitive and after *de la couleur* understood. Cf. *marron*, *groseille*, *paille*, etc.

14. *Percheron*. A horse bred in the Perche, a district in the north-

west of France, including the departments of Orne, Sarthe, Eure-et-Loir, and Loir-et-Cher.

16. *n'en cherchaient pas si long* = 'did not go so far back for the reason.' Cf. p. 24, l. 25.

26. *mal plumée* = 'with plumage in bad condition,' 'shabby.'

## Page 5.

11. *mes bessons de rire.* The historical infinitive occurs in a lively style; there is an ellipse of some part of the verb *commencer.*

33. *accoutumance* = (in patois) '*habitude*,' i.e. 'habit.'

## Page 6.

12. *épelette* (patois), also *éplette*, = any sort of instrument or tool for work: *e.g.* knife, saw, etc. There is an old verb *espleiter*, *esploiter* = *travailler* (cf. *exploiter*, in different sense), which has given both the 'exploits' of the hero and the 'exploits' (*i.e.* writs) of the bailiff. There is a Berrichon proverb: "Il ne faut pas que l'éplette gagne (*i.e.* 'be too much, too heavy for) l'ouvrier."

27. *badaud* (*badare*, *bâiller*), originally one who gapes in surprised attention, means any bystander, idler, who stares at everything he sees.

28. *bisbille* (Ital. *bisbiglio*). An onomatopœtic word, formed from the sound of hurried, excited language.

## Page 7.

8. *au service*, 'in the army;' *de service*, 'on duty;' *en service*, 'in service' (domestic).

11. *vimaires* (Lat. *vis* and *major*) = damages from storm and elemental causes.

14. Note here and *passim* the use of *ne* after a comparative expression, when the first proposition is affirmative.

17. *toucher*, i.e. *de l'aiguillon*, *du fouet*, = *conduire*, i.e. 'drive.' Cf. idioms: *toucher* (i.e. *recevoir*) *ses gages*; *toucher* (i.e. *jouer*) *du piano.*

20. *grand'peur.* In old French, which preserves considerable traces of the Latin cases, *grand*, as coming from *grandis*, a Latin adjective of only two terminations, was feminine as well as masculine. In the seventeenth century, grammarians, finding such forms as *grand mère*, *grand peur*, and ignorant of the philological reasons for the deviation from the then established rule of *e* (Lat. *a*, *am*) marking the feminine, noted the apparent omission by an apostrophe. See many instances throughout this book.

21. *eût.* The use of the pluperfect subjunctive for the conditional is a literary elegance. See instances *passim.*

29. *ils ne disaient mot*, 'they did not speak at all.' Remember that *ne* is the negative, and that the complementary words are all really substantives used originally as *mot* here. Cf. *pas* (Lat. *passum*), *point* (Lat. *punctum*), *rien* (Lat. *rem*), *goutte* (Lat. *guttam*), etc.

## Page 8.

5. *tabouler* (patois) = 'torment,' 'disturb,' also 'beat;' and intransitively 'make a row.' Perhaps a form of *sabouler* (patois) = 'to scold;' and one may compare *tribouler* with same meaning as *tabouler.*

8. *nous y ranger*, 'put up with it,' 'make up our minds to it;' lit. 'place on the side of, in a line with.'

## Page 9.

1. *mieux vaut.* Note use of subjunctive in the subordinate clause after impersonal expressions not denoting positive assertion of fact.

11. *amiteux.* Cf. p. 3, l. 28.

19. *à ton sujet* = 'on your account.'

20. *dedans la maison. Dedans* is no longer used correctly as preposition for *dans*, though this use was common in the seventeenth century (therefore subsists in modern dialect). *Par ainsi* is also old-fashioned, and only found in popular language.

25. *tirer à la courte paille* = 'to draw lots (with two straws of different length).

27. *pile ou face* = 'heads or tails.' *Pile* = reverse side of a coin.

## Page 10.

11. Note that the French idiom requires the adjective *décidé* should be represented in the following clause by the article.

## Page 11.

9. *attaché* = 'affection.' Obsolete in this figurative sense, for which *attachement* is the usual word.

17. *vas.* Familiar and provincial for *vais.*

32. *sentant la raison de son mari* = 'feeling that her husband was right.' Cf. *avoir raison* = 'to be right;' *avoir raison de* = 'get the better of;' *avoir des raisons avec* = 'to dispute with;' *mettre à la raison* = 'bring to reason.'

## Page 12.

5. *vanné* (patois and popular) = 'done up,' 'exhausted.' There is a slang term *vanner*, 'to run away,' alluding to the motions of the body and arms of a winnower, or from the old French word *vanoyer*, 'to disappear' (Barrère, "Slang Dict."); but for special meaning in patois, see p. 44, l. 27.

11. *eût vu* = *aurait vu*. Cf. p. 7, l. 21.

12. *sensible* (usually) = 'sensitive,' while 'sensible' = *sensé*.

29. *sans barguigner* = 'without hesitating,' 'without a word.' Same root as Eng. 'bargain.'

33. *faire la frime* (popular) = 'pretend to,' 'sham' *Faire semblant* or *mine* is commoner.

## Page 13.

19. *il rentra ses larmes*. Note that *rentrer*, *sortir*, *monter*, *descendre*, are either transitive or neuter: e.g. *descendre une malle*, *sortir une robe*, 'to bring a box downstairs,' 'take out a dress,' etc.

30. *pichet* = *pot à vin*, i.e. 'cup' (cf. Ger. *Becher;* Eng. 'pitcher' and 'beaker;' Ital. *bicchiere;* Low Lat. *pi-bicarium;* Gk. *βίκος*).

## Page 14.

2. *bœufs*. Here, as in *œuf*, the *f*, sounded in the singular, is mute in the plural.

—. *lui*. Note here and *passim* that, with a dependent *transitive* infinitive, the object of *faire* itself must be in the dative. Cf., in any grammar, construction of *laisser*, *entendre*, *ouïr*, *voir* (the dative of the agent is sometimes replaced by *par*).

9. *une belle aumaille* (patois) = 'a fine beast;' usually, as feminine plural adjective (of cattle), *bêtes aumailles* (Lat. *animalia*).

13. *faire valoir*, 'make the best of him,' 'show him off.'

## Page 15.

2. *sornettes et sobriquets*. *Sornette*, in patois, has the sense of *sobriquet*. Cf. *Il s'appelle un tel mais sa* sornette *est* "*Gueule-Fraîche*." Nicknames seem to have been commoner in Berry than in any other province of France; among others are cited "Gueule fine," "Gueule carrée," "Gueux de nez," "Touche-aux-nues," "Pèse les œufs," "Jean-qui-se-tue" (for a hard-worker), "Brouette" (for a slow-worker), "Barre-les-rues" (for a drunkard), etc.

22. *faire son paquet* (colloquial) = 'pack up.'

34. *vaquer à la basse-cour et à la lessive* = 'to attend to the poultry and washing.' *Vaquer à* = (lit.) 'to be at leisure for,' *i.e.* be occupied with; *lessive* = (lit.) lye-water impregnated with alkaline salt, used for whitening linen.

## Page 16.

1. *il se prit de . . .* (provincial) = *il se mit à . . .*

8. *détemcer* (patois) = 'make to lose time,' 'detain.'

15. *prenant de mieux en mieux son parti* = 'getting more and more reconciled.' *Prendre son parti* = 'to be resigned, reconciled;' *prendre parti*, 'to take a decison (for or against);' *tirer parti de quelque chose*, 'to get profit out of something;' *parti pris* = 'fixed determination;' and note also *parti* = 'match:' e.g. *c'est un bon parti* (of either party to the match).

## Page 17.

6. *bouts de bois*, 'little bits of wood.' For idiomatic uses of *bout*, note *faire un bout de toilette* = 'make a hurried toilette' or 'dress up a bit;' *pousser à bout* = 'drive into a corner, exasperate;' *habiter au bout du monde* = 'live in an out-of-the-way place;' *savoir une chose sur le bout du doigt* = 'to have a thing at one's fingers' ends;' *un bout de conversation* = 'a short chat;' *à bout portant* = 'point blank,' etc.

7. *chapuser*, *chapuiser* (patois) = *tailler*, *couper;* also, in absolute sense, *travailler en charronnage*, i.e. 'work as a wheelwright.'

10. *cosse* (patois) = *souche de bois;* ordinarily 'husk, pod.'

13. *souvenances* (patois) = 'souvenirs.'

24. *à fine force* = *à toute force.* Cf. *dire le fin mot*, *fin seul*, *au fin fond de la province*, etc.

25. *au droit* (patois) = *en face.* Cf. p. 21, l. 12.

26. *riot* = 'rivulet' (cf. *Rio de Janeiro*).

27. *quasiment* = *presque.* See p. 3, l. 17.

29. *grobilles* (patois) = 'twigs.'

33. Note that *than* is translated by *de* before a numeral, unless the numeral is subject of a verb understood: e.g. *il écrit plus* que *trois secrétaires.*

## Page 18.

11. *pour être solide*, etc. = 'through being strong,' etc. Not a very common construction, *pour* with the infinitive having generally a final sense or = 'though.'

24. *détemcer.* Cf. p. 16, l. 8.

32. *Bestiaux*, a plural equivalent to *bétail.*

## Page 19.

4. *Un supposé que* (patois). The ordinary form is *supposé que*, followed in literary style by the subjunctive.

6. *il n'en est besoin.* Notice frequent occurrence of *en.* The proper use of *en* is very important in writing and speaking French idiomatically and elegantly. In French, much oftener than in English, a word must be resumed or represented in a subsequent clause, and there is a tendency to introduce *en* redundantly in popular French.

9. *où . . . forçât* = such that he would have to work; practically, a consecutive relatival clause, and hence in subjunctive.

23. *tant* would be omitted in ordinary modern prose.

24. *la prochaine Saint Jean.* Feminine, because *fête* is understood, and modern French preserves some instances of the older construction without *de.* In old French there was a *cas sujet*, corresponding to the Latin nominative, and a *cas régime*, corresponding to all the Latin oblique cases, and therefore, so long as the instinct of the Latin cases lingered, the analytical method of indicating the relation of one substance to another by prepositions was not always followed. One finds, e.g., *la suer le roi* = *la sœur du roi* (Villehardouin); and modern survivals are *l'Hôtel-Dieu*, i.e. *la maison de Dieu; la Fête-Dieu*, i.e. *la fête de Dieu; le lever-Dieu*, i.e. *l'élévation de la sainte Hostie; Dieu merci*, i.e. *par le don de Dieu* (*Dei mercede*); *la Toussaint*, i.e. *la fête de tous les saints.*

26. *pli* = 'habit' (lit. 'fold'). Cf. *cela ne fait pas un pli* = 'that gives no difficulty;' *donner un bon pli à une affaire* = 'give a matter a happy turn, direction.'

31. *se périr.* In old French many neuter verbs are found with the reflexive pronoun, and are still with a few: as *S'en aller, s'enfuir, se mourir* (in present and imperfect), *se périr* (now provincial). Cf. p. 29, l. 8, *s'en revenir.*

## Page 20.

4. *il lui était poussé dans le fin-fond du cœur*, 'there had sprung up in his heart of hearts, etc.' Cf. p. 17, l. 24.

13. *tant . . . qu'il fût. Si* would be commoner than *tant.* Notice that the subjunctive is necessary in adverbial clauses with a concessive force; and *courût*, dependent on *souffrir*, illustrates the rule that the subjunctive follows verbs denoting an emotion or feeling of the mind, *espérer* being the one exception.

20. *devant* (of time) is no longer used in literary French.

## Page 21.

13. *au droit de* (patois), also *dret*, = 'in front of.' Cf. p. 17, l. 25.

—. *Joncière* = 'reed bed.' See p. 76, l. 2.

16. *vergne* = (*aune*) alder.

20. *cossons* = generally the new tendrils the vine throws out after cutting; here (provincial) 'in big clods.

29. *donnant du rejet* = 'throwing out new shoots.'

## Page 22.

2. Note that the only tense of the subjunctive used after *si* is the pluperfect. Subjunctive not essential. See instances *passim*.

19. *Il avait beau le connaître*, etc., 'It was no use his knowing it, etc. See instances *passim* of common phrase *avoir beau*.

20. *n'y eût*. Notice that *pas* is omitted when the principal clause is also negative.

23. *prêle* = 'horse-tail,' 'shave grass.'

—. *dru*. Adverb as well as adjective.

## Page 23.

31. *rasibus*, popular expression, = 'close to.'

## Page 24.

2. *panser du secret* is to treat illnesses by means of sorcery and magic, which were still much in favour among the peasants of Berry when George Sand wrote. The *panseur* was often the same person as the *meneux de loups* (see note on p. 52, l. 4) and the *remégeur* or *remigeur*, i.e. *remetteur*, the bonesetter, and of great local importance.

3. *c'est comme qui dirait* = 'as one might say.'

4. *estropison*, patois for *estropiement*.

—. *elle . . . accroire* = 'she was a bit of a humbug, impostor.' This verb occurs only in the infinitive, and after *faire*.

6. *le décrochement . . . ventre* = 'the displacement of the stomach or the fall of the diaphragm,' maladies not known to regular medical practitioners.

11. *tant . . . fût-elle*. Now one would write *Si vieille et mal nourrie qu'elle fût*.

15. *sanglaçure* (patois), lit. 'blood-chill,' 'pleurisy;' said to be the commonest ailment among the peasants in these central districts of France.

25. *en savait plus long*, etc. Common idiom: 'knew more than she was willing to tell.'

33. *ouï.* The past participle is the only part of the verb *ouïr* now in use. *Oyez* = 'listen,' 'attend,' survives in the English criers' 'O yes, O yes.'

## Page 25.

6. *bénit.* The only form of the past participle of *bénir* in old French, regularly formed from Lat. *benedictum*, as *dit* from *dictum*. *Bénit*, now only an adjective, = anything solemnly blessed, consecrated. Cf. *l'eau bénite.*

7. Note that *guère*, from O.H. Ger. *weigaro* = 'much,' is now only used with negative in sense of *little*, *few*. In colloquial language the negative is sometimes understood: e.g. *Je vais vous verser du vin. Guère, je vous prie.*

11. See note, p. 5, l. 11. *Demeurance* (patois) = *demeure.*

23. Cf., for idioms with *pas* omitted, *n'entendre goutte, ne voir goutte, ne souffler mot* (cf. p. 7, l. 29), but *il ne dit* pas un *mot.*

34. *cela*, i.e. the name of Fadette.

## Page 26.

5. *grelet* (patois) = 'field cricket;' *grillon*, ordinary term, and *crieri*, familiar and onomatopoetic. *Grelet* is pronounced *guerlet* or *gherlet.* "Les Poitevins disent un grelet, les Angevins un grésillon et les Normands un criet, il faut dire un grillon avec les Parisiens" (Ménage, "Observations sur la langue française").

32. *sauteriot* (patois) = *sauterelle, cigale.*

## Page 27.

1. *enrageant plus qu'il n'était gros.* A colloquial expression not at all confined to Berry and for which there seems no corresponding idiom in English: 'his body too small for his wrath.'

11. *du plus loin . . . côté*, 'as far off as she could see them coming in her direction.'

13. *Adoncques.* Old French, therefore found in modern dialect, = *alors.*

16. *ébiganché* (patois) = *déginganché, éclopé*, i.e. 'crippled,' 'misshapen.'

20. *récidivant* (patois), 'coming down again upon.' Generally *récidiver* = 'to relapse,' (as legal term) to commit the same offence, (as medical) to break out afresh.

21. *Au loup!* "Cri dont se servent les bergers pour exciter leurs chiens à la poursuite du loup; aussi employé pour exciter la colère publique contre quelqu'un" (Bescherelle, "Grand Dict.").

23. *qui n'était pas en train d'être . . .*, 'who was not in a mood to be,

etc.' For different sense, cf. *Je suis en train d'apprendre le français*, 'I am just learning French.'

26. *allait sur ses quinze ans*, 'was getting on for fifteen.'

27. *manchot* = (lit.) 'one armed;' here 'clumsy,' 'slow.'

30. *pour peu*, etc. = 'if one but touched her.'

## Page 28.

10. *émalicer* (patois) = 'tease,' 'worry.'

22. *pour avoir*, etc., 'so far as any desire of pleasing you goes, etc.'

25. *pôtu* (patois) = 'clumsy,' 'heavy.'

26. *imbriaque* (patois) = 'stupid,' 'dull,' like a drunken man, from a local word *ébriat* (Lat. *ebrius*), the first syllable becoming nasal.

32. *une pas grand'chose* = 'a bad lot.'

## Page 29.

1. *cendroux* (patois) = (*cendreux*), 'faded.' Cf. *cendré* = 'ashy grey.'

7. *tirer* (intrans.) = 'make for,' 'take the direction of.'

8. *s'en revenir*. Cf. *je n'en reviens pas*, "I can't get over it;' *il me revient*, 'I remember;' *sa figure ne me revient pas*, 'I do not like his face.' See note, p. 19, l. 31.

9. *sautoir* (patois) = 'stile.' The word hardly occurs now, except in the phrase *en sautoir* = 'crosswise.'

23. *qu'il n'en fût rien*, 'that it was no such thing.'

32. *affiner*, in figurative sense, = 'mystify,' 'deceive.'

## Page 30.

11. *quinter* (patois) = 'to hang,' 'lean over.' "L'abé quinte terjours du coûté qu'i veut cheir" (local proverb); *cheir* = *choir*; Lat. *cadere*.

26. *tu me traites de méchante*, 'you call me unkind;' and cf. p. 30, l. 17, *le traitait comme un enfant*, 'treated him as a child.'

## Page 31.

14. *Oui-da* (exclamation) = 'really now!'

15. *chebril* (patois), 'kid.' Note interchange of *b* and *v*.

32. *fiance* (patois), '*confiance*.'

## Page 32.

5. *en lui tapant dans la main*, 'clasping her hand.

7. *de ce pas* = 'immediately,' 'straightway.'

9. *bureau* = *grisâtre*, *brunâtre*, from *bure*, in patois an adjective (Lat. *burrus*), but in French proper the name for a coarse dark woollen material, the use of which, in covering desks and tables, has given rise to the modern meanings of 'bureau.'

## Page 33.

24. *fleur de ntape* = (*nénufar*), 'water-lily.' Cf. *napée* = (ναπαῖος), 'a wood-nymph.'

## Page 34.

11. *car . . . d'un autre côté*, 'for if the poor boy in the sulks had no mind to go home, he might well set off in another direction.'

19. *sans faire semblant de rien* = 'as if nothing were the matter.'

24. *pâtours* (patois) = *petits pâtres*, for the old word 'pastour,' *pasteur* used now in figurative sense only.

## Page 35.

9. Note that *avant que* always requires subjunctive, though implying no doubt or purpose.

10. *comme quoi* (colloquial), 'as to how.'

## Page 36.

22. *en âme et conscience*, 'with perfect sincerity.'

## Page 37.

8. *c'est bien force*. In modern French one would say *on est bien forcé;* but *force lui fut*, 'he was forced, obliged,' often occurs.

14. *bossons* = 'hillocks.' Cf. *Glacier des Bossons*, at Chamonix.

15. *Roulettes* (provincial) = 'pebbles' rolled along (*roulés*) and rounded by the stream.

—. *fondu*, etc., 'so sunk between two embankments.'

18. *sommer de sa parole*, 'call upon to fulfil his promise.' *Sommer* = 'summon formally': e.g. *on l'a sommé de payer.*

20. *joua des sabots*, etc., 'used the heels of his wooden shoes to make the horse trot.' Cf. *jouer des jambes* = 'run away;' *jouer de la prunelle* = 'use, speak with, the eyes;' and of *playing* an instrument, *jouer du piano*, *du violon*, etc.; but of a game, *jouer* aux *échecs*, etc.

21. *enfarges* (patois) = iron shackles with padlock put on horses' feet to prevent them straying.

29. *traversieux* (patois) = 'contrary.' Cf. *diversieux* = *taquin*, *capricieux*.

31. *allonger*. Cf. common idiom: *je lui ai flanqué un bon coup de pied*, *une jolie gifle.*

## Page 38.

20. *lui porter la parole*, 'address her.' Cf. *prendre la parole*, = 'begin to speak' (in a meeting, assembly). *Couper la parole à quelqu'un* = 'interrupt;' *avoir la parole* = 'have the right to speak,' 'be in possession of the House,' 'monopolize the conversation;' *demander la parole*, 'ask permission to speak;' *retirer la parole* (of a President, Speaker), 'to silence, 'stop speaking;' *perdre la parole* = 'lose the power of speech.'

25. *héritage* = 'inheritance,' 'real estate' (*immeubles réels*); and so *here* = 'a building, house.'

## Page 39.

5. *pousser à bout*. Cf. note, p. 17, l. 6.

9. *bessonnerie*, (making fun of his) 'being a twin.'

## Page 40.

11. *gage* = 'pledge;' here 'wage.' Commoner in that sense in plural, as Eng. *wages*. Cf. *être aux gages de quelqu'un*. Sometimes, for *salaire*, = 'salary' (of a humble kind). 'Salary' is generally best translated by *appointements*, *traitement*. (*Gage*, same word as *wage*, both from Gothic *wadi*, Lat. *vas*. For *g* = *w*, cf. *guerre*, 'war,' O.H. Ger. *werra*; *guère* = *weigaro*.)

16. *beau brin de fille*, 'a fine slip of a girl.'

## Page 41.

16. *mauvaises*. Note that if the adjective *follows*, instead of *preceding*, *sens*, it must be masculine.

17. *au droit*. Cf. p. 17, l. 25.

## Page 42.

9. *pour le coup* = *pour cette fois*.

12. *pour se désorienter* = 'in order to lose his bearings.' The expression refers, of course, to guiding one's self by the east (*orient*).

14. *jouxte*, obsolete (Lat. *juxta*) = *proche*, *près*.

20. *en biaisant dans un autre sens*, 'advancing slantwise in another direction.'

## Page 43.

2. *une pétrole de résine*. A resin candle used by the peasants. Also called *pétrolle*, *pétrelle*, *pétrette*, and simply *une rousine*. The word is explained as onomatopoetic, "parce que la bougie *petille* en brûlant."

13. *filait*, 'darted off.' Cf. common idiom: *Filer* = 'be off,' 'clear out.'

14. *Martin-pêcheur*. Really a nickname, like robin, jenny-wren, and diminutives. *Pierrot* = 'sparrow,' from *Pierre*, and *sansonnet* = 'starling,' from *Sanson*. *Martin* was once a common name for an ass in French. See Cotgrave's Dictionary.

30. *capet* (popular) = 'hat' or 'tile.'

## Page 44.

2. *en jurant . . . et des mieux appris*. Common elliptical idiom: 'swearing just like a boy, and one of the best at it too.'

21. *planter là*. Common idiom = 'give any one the slip,' 'leave in the lurch.'

—. *s'ensauver*. *En* is colloquial redundancy.

27. *vanné* (patois). See note on p. 12, l. 5, for *vanner* = 'exhaust;' but here it has the provincial and less common sense of 'pursue, follow.'

## Page 45.

29. *baille* = 'give;' getting obsolete in that sense; in Old French = 'hold,' 'administer.' Note idioms: *bailler à ferme* (i.e. *convention*) = 'lease, farm out;' *en bailler d'une belle, la bailler bonne, belle* = 'to humbug, impose upon.'

## Page 46.

11. *dévaller* (patois) = *descendre*.

—. *rivet*, diminutive of *rive*.

13. *mandré* (cf. *moindre*), *diminué*. The one form is popular, *i.e.* produced by the natural laws of phonetic decay, which evolved French from popular Latin, the other learned, *i.e.* introduced by literary men, and violating those unconsciously followed rules of change. *Mandré* is obsolete. These double forms of the same word, dating from different ages in the history of the language, are called *doublets*. Examples are: *essaim, examen; sevrer, séparer; droit, direct*. See Brachet's "Dictionnaire des Doublets." (Cf., in Eng., 'pitcher' and 'beaker'.)

## Page 47.

2. *guenillon* (patois) = 'ragamuffin;' (*guenille* = 'rag').

3. *boire un bon coup* (colloquial), 'have a good drink,' 'take a long draught.' Cf. *coup de chapeau* = bow by raising the hat; *coup de soleil* = sunstroke; *coup d'essai* = a trial, first attempt; *faire un coup de tête* = do something rash or extravagant.

## Page 48.

3. *puisse.* Subjunctive, because the command gives to the adjectival clause a character of uncertainty. Cf. p. 19, l. 9.

6. *il en sera,* 'it shall be.' Note *en,* and cf. *il en est de même des peintres,* etc., 'it is the same with painters;' *où en sommes-nous?* 'where are we?' (in the book, etc.). See p. 19, l. 6.

11. *vous me feres danser.* In French a gentleman *fait danser* a lady.

13. *Angélus.* A form of prayer, glorifying the Incarnation, the summons to which is a bell rung at 6 a.m., noon, and 6 p.m. Cf. *sonner l'Angélus.*

22. *corillette* (patois) = 'little bolt,' diminutive of *coreil. Courrail* occurs in Rabelais.

## Page 49.

15. *c'est possible que,* etc. In literary prose, one must say il *est possible,* etc., whenever a clause depends on the adjective. Colloquial French, however, differs greatly from correct prose, and these differences should be carefully noted. Cf. p. 76, l. 17.

32. *il fallut en passer par là,* 'he had to make up his mind to it, put up with it.

## Page 50.

1. *enlevée* (familiar) = 'spirited.' As theatrical term, *enlever une pièce* = 'to play a piece with spirit, "go."'

2. *par.* Now one would say à *merveille.*

9. *dressage* = 'get up.'

11. *par le renfermé,* 'by being put away.' Cf. *cela sent le renfermé* = 'that has a musty smell.'

15. *la cayenne* (patois). A sort of cap with a wide, square crown, made of two pieces of linen, between which is put a layer generally of cotton wool, which again is quilted in small squares, to give it substance. The *cayenne* serves as the framework of the head-dress worn by the peasant women of the *Vallée Noire,* a valley in the neighbourhood of *la Châtre.* The *oreillons,* mentioned l. 14, are the strings (*brides,* in French) or lappets (*barbes*) which, instead of fastening under the chin, are turned back and form the front of the head-dress.

18. *droguet.* Not what we know as *drugget,* but a cheap woollen material.

21. *aranelle.* Diminutive of *aragne, araignée.* Old French has *aragne,* from *aranea,* and *araignée* = 'spider's web,' from *araneata.* Modern

French has confused the two, using *araignée* for 'spider,' and *toile d'araignée* for the web.

24. *bavousette* (patois), i.e. *bavette* = 'bib.'

25. *jeunesses.* In patois, *une jeunesse* is used for *une jeune fille* or *un jeune homme.*

## Page 51.

14. *sautiote* (patois) = *sauterelle.*

15. *chat grillé* (patois) = *enfant chétif, rabougri.*

—. *grillette* (patois), fem. of *grillon.*

—. *râlette* (patois), fem. diminutive of *râle:* small toad, so called from the noise it makes. See *râler.*

19. *des plus . . . appris,* 'the youngest, of course, and the least mannerly.'

20. *orillon,* or *oreillon* (patois). See note, p. 50, l. 15, *ad fin.*

22. *Au grand calot,* etc., 'Mother Fadet's big cap!' Cf., for French idiom of using dative, *Au secours! Au secours!* = 'Help, help!'

27. *la fait danser* = 'dances with her.' Cf. p. 48, l. 11.

29 *fait la belle fille* = 'gives herself the airs of a pretty girl.' Cf. *faire le mort* = 'to pretend to be dead;' *faire le philosophe, le prophète.*

## Page 52.

1. *elle t'a donc jeté un sort,* 'she has bewitched you then?' Cf. *jeter le sort* = *tirer au sort,* i.e. 'draw lots.'

4. *mener les loups aux champs.* The *meneux de loups,* according to the village superstition, was a sorcerer who possessed the power of fascinating wolves, making them follow him, and assembling them at magic rites in the forest clearings. Cf. note, p. 24, l. 2.

11. Note the common idiom of a superfluous *de* (*se coiffer* = 'to take a fancy for') and the colloquial use of a redundant negative—a sort of confusion with *il n'y en a pas une qui soit plus vilaine.* Cf. the Greek redundant negative ἐκώλυσάν με μὴ ἐλθεῖν, the explanation being that the total negative result is conveyed by the subordinate as well as the principal verb. Old English and old German both show the primitive tendency to strengthen the negation by additions.

> "He *never* yet *no* vilanie *ne* sayde
> In all his life unto *no* manner wighte" (Chaucer).

Thus '*I don't know nothing*' is simply the relic of a once classical idiom.

28. *comme il faut* = 'nice, well-behaved, well-bred, gentlemanly, lady-like.'

## Page 53.

1. *venaient de décoiffer*, etc., 'whose head-dress the boys . . . had just knocked off.' Notice that *de* often translates Eng. *with*. Cf. *dont*, l. 10, *infra*.

11. *rien que de se montrer*. A common idiom. Cf. *rien qu'à le voir, on dirait*, etc.

20. *un je ne sais quoi de l'homme fait*, 'something in him of the grown man.'

25. *des Aladenise et des Alaphilippe;* i.e. Jean Aladenise and Etienne Alaphilippe, two young villagers. Note that proper names take *s* in the plural when used as *common* nouns: e.g. *les Molières sont rares* = '*Men like* Molière are rare.'

## Page 54.

8. *ne soufflèrent mot*. See note, p. 25, l. 23.

## Page 55.

1. *avoir maille à partir*, 'have a tussle, a bone to pick.' The *maille* was a square copper coin, current in the time of the Capetian kings. If one wanted to divide it (*partir* = *partager*) quarrelling was inevitable, as there was no smaller monetary unit. The word *maille*, which survives in sundry idioms, was formerly in common use, and signified half a *denier*, which itself was one twelfth of a *sou*. *Pince-maille* = 'a skinflint;' *n'avoir ni sou ni maille* = 'not to have a farthing.' *Maille* = also mesh of net, knitting.

21. *je vas*. Colloquial for *je vais*.

29. *mâlot*, diminutive of *mâle*. Translate 'Tomboy.' Cf. *îlot*, *cachot*, etc.

## Page 56.

3. *chat-écurieux* (patois) = *écureuil*, i.e. 'squirrel.'

17. *que tu sois sorcière ou non*, 'whether you are a witch or no.' Cf. for *que* with subjunctive, representing or resuming *si*, *S'il vient et que je le voie* . . ., 'If he comes and I see him . . .'

23. *en ont;* i.e. *des torts*.

25. *on te saurait . . . entendement*, 'they would recognize more kindly the superiority you have over them in understanding.'

## Page 57.

5. *vous autres riches* (common idiom), 'you rich people.'

9. *n'en demandent pas si long*, 'don't ask so much.' Cf. p. 4, l. 16.

## Page 58.

18. *la laisser injurier* = 'let her be abused;' lit. 'permit an abusing of her.' The infinitive is really a verbal substantive, and this character is seen best in a case like the present, where *injurier* is at once a substantive dependent on *laisser* and a verb governing *la*.

21. *que*, etc. Cf. p. 56, l. 17.

28. *je ne peux ni ne sais*. *Pas* is often omitted with *savoir*, in the sense of *to be uncertain*, but not when *know* = *have learnt*. *Pouvoir*, *oser*, *bouger*, *cesser*, *importer* also often omit *pas*. Cf. p. 25, l. 23.

33. Note that before an infinitive, even an intransitive infinitive, the past participle of *faire*, as in the case of impersonal verbs, is invariable: e.g. *les gens qu'il a* fait *parler*. The participle takes really the place of an auxiliary.

## Page 59.

12. *parler aux personnes*. For the dative of the remoter object, see note, p. 14, l. 2. N.B.—Correct French would be *les* (*des*) *personnes* and not *aux*.

17. *rien*. Notice original meaning of *rien* = 'anything' (Lat. *rem*), and cf. *pas*, *point*, *goutte*, etc. Cf. p. 7, l. 29. *Sans* has necessarily a negative sense.

21. *traitée de sorcière* = 'called a witch.'

## Page 60.

2. *mal partagés*, 'to whom God has given an unequal share, a hard lot.'

15. *que je lui dis*, 'as I say to it.' The *que* is a relative used colloquially by peasants. Cf. Molière's "Festin de Pierre," act ii. sc. 1: *Ce m'a-t-il dit, ç'ai-je fait.*

—. *on*. For the sake of euphony, *l'on*, instead of *on*, often appears after *et*, *si*, *ou*, *où*, and also after *qui*, *quoi*, *que*, except when the following word begins with an *l*: e.g. *Je sais* que l'on *vous blâme*; but *Je sais* qu'on *loue votre frère*. Cf. p. 75, l. 13.

## Page 61.

1. *tu ne serais point mal*. See p. 1, l. 1.

5. *être bien vu* = 'to be regarded with favour, to be in favour.' Cf. *Il est mal vu à la cour*, 'He is not in favour at court.'

12. *prendre quelque chose ou quelqu'un au sérieux* = 'take or treat anything or any one seriously.'

13. *en bien* = 'favourably.'

24. *envers*, used in figurative sense, but *vers* in literal sense: e.g. *Il vient* vers *moi.*

31. *je n'aie pas à moi un sou vaillant* = 'I have not a farthing of my own'—another form of *valant*, present participle of *valoir*, used with its original sense in this idiom (see Brachet and Dussouchet, "Gram. Franç."). Others explain it as adverbial use of substantive *vaillant* = 'property, capital.' Cf. p. 87, l. 28.

33. *retirance* (see p. 2, l. 27) here = *gîte, logement.*

## Page 62.

6. *gages.* See p. 40, l. 11.

6 and 9. *le moyen.* More often plural in sense of *money, means.*

27. *ouailles.* In modern French the literal meaning obsolete, but used of the congregation or flock of a priest.

29. *gros.* Cf. note, p. 79, l. 10.

## Page 63.

5. *en chagrin et en malice* = 'in trouble and ill-humour.'

9. *faisant semblant.* See p. 34, l. 19.

—. *tarabuster* = 'to treat roughly, rate,' also in sense of 'make a disturbance.' Probably an extended form of O.Fr. *tabuster, tabuter* = to make a disturbance.

17. *nippe*, generally in plural, = old clothes, odds and ends. Cf. idiom: *Il en a tiré de bonnes nippes*, 'He has made a good thing of it.'

20. *malingret*, diminutive of *malingre* (O.Fr. adjective *hingre*, Lat. *aegrum*).

25. *prendre du service* = *entrer en condition* = 'take a place as a servant.' Cf. *escalier de service* = 'back staircase;' *faire son service* = 'do one's work.' Cf. *se louer*, p. 62, l. 5.

## Page 64.

2. *affenant* (patois) = (*foin*, Lat. *fenum*) 'feeding;' used also humourously of persons.

10. *de mauvaise tenue* = 'badly dressed, badly got up.' *Tenue* = (also) 'manners:' e.g. *manquer de tenue.*

15. *pas une fille.* See for negative, p. 52, l. 11.

22. *diablesse* = 'little witch, strange girl.'

23. *c'est du coup que*, etc., = 'he would there and then,' etc.

## Page 65.

14. *en valait bien d'autres* = 'was quite as good as many others.' Note the *de.*

25. *Georgeon* . . . A name given by the peasants to the devil or imp of mischief. *Tirer nos draps de lit*, 'pull off our bedclothes.'

31. *couvraille* (patois), "*époque de l'ensemencement des terres, Novembre;*" here 'sowing.'

## Page 66.

20. *gentillement;* now written *gentiment.*

## Page 68.

11. *était bien ce qu'il lui fallait* = 'was just what she (Fanchon) wanted, just suited her.'

31. *dégourdi d'esprit* = 'sharp-witted.'

34. *causette* = 'a chat.'

## Page 69.

4. *Se décider* has generally *à* before an infinitive; but *décider de:* e.g. *Il a décidé de renvoyer son domestique.*

10. *ruelle* = space between the bed and the wall. In the time of Louis XIV. the bedrooms of such fashionable ladies as are satirized by Molière in *Les Précieuses ridicules*, and who there received their friends, were called *ruelles. En style de ruelle* = 'stilted, affected style.'

11. *s'en fut droit* = 'was off straight, made straight for.' Cf. idioms *en être pour son argent* = 'lose one's money;' *où en êtes vous* = 'how far have you got?'

21. *de son côté* = 'on his own account.'

27. *des premiers;* i.e. un *des premiers.*

28. *avant qu'elle fût sonnée* = 'before the bell rang for it.'

## Page 70.

6. *guenillière* = place for ragamuffins.

—. *gredots peilleroux* (patois). *Gredot* is another form of *gredin; peilleroux* is an adjective formed from the word *peilles*, i.e. rags out of which paper is made.

9. *apercevoir;* of actual sight. Reflexive in figurative sense: e.g. *je me suis bien aperçu de son amitié.*

13. *dressage* (patois) = 'costume,' 'get up.'

14. *devanteau* (patois) = *tablier*, 'apron.' Cf. *devanture* = 'shop front, window.'

21. *jaune doux.* Notice that two adjectives used together to denote a colour are invariable.

25. *mixture* = 'mixture' in technical sense; medical, etc., *mélange* is, of course, ordinary word.

27. *avoir l'air.* The adjective agrees with *air* or the preceding substantive, according to the sense. One may say *Cette femme a l'air content* or *contente;* but *Cette femme a l'air sourde,* because the epithet is only applicable to *femme.*

—. *net.* Pronounce the *t.*

28. *blanche épine* = *aubépine* (Lat. *albam spinam*).

29. *livre d'heures* = 'missal, prayer-book.' So called from the prayers appropriate to different *hours* (matins, vespers, etc.), which it contains.

## Page 71.

1. *trouver à redire à* = 'to find fault with.'

17. *Traîne-au-Gendarme* (patois) = 'Gendarme's path.' *Traîne* is a beam or length of hewn and squared wood; then taking the whole for the part, an oak, and by extension, a path fringed by forest trees, a shady road. Cf. "Ils suivaient un de ces petits chemins verts qu'on appelle en langage villageois, une traîne" (G. Sand, "Valentine").

20. *taille.* Tax levied under the old monarchy on all those who were not nobles or clergy. Probably so called from the custom of the tax-collectors to cut (*tailler*) notches in a piece of wood in order to record the sums received.

—. *corvée.* Forced labour, which, under the *ancien régime,* peasants owed at certain times to their feudal lord.

28. *la donner en risée,* 'hold her up to ridicule.' Cf. *donner à rire* = 'make one's self ridiculous.'

## Page 72.

3. *un grand sot,* 'a big booby.'

11. *méchants propos,* 'wicked stories,' 'slanders.'

—. *tout étonnée.* Notice that the adverb *tout* is inflected like an adjective when it precedes a feminine adjective or participle beginning with a consonant or aspirated *h.* In the case of the compound adjective *tout-puissant,* one has for euphony *toute-puissante;* but *tout-puissants.* Notice the difference between *tout autre chose* = 'quite another thing,' and *toute autre chose* = 'any other thing.'

31. *mon sou,* i.e. *soûl* = 'my fill,' 'as much as usual' (from Lat. *satullus, satur*); also as adjective = 'drunk, full.'

## Page 73.

1. *folleté* (patois) = *étourderie, caprice, folie.*

4. *quand il . . . rendue,* 'when it mocked at me maliciously, I sent back as good as it gave.'

28. *faire un conte* = 'tell an idle tale, invent a story.' Cf., in similar sense, *conte bleu*, *conte borgne*, *conte de vieille*, *conte à dormir debout*, *conte en l'air*.

32. *affolement* = 'passionate feeling,' 'infatuation.' Cf. verb *s'affoler de*, *être fou de*, and, less strong, *se coiffer de*, *s'amouracher de*.

## Page 74.

2. *tombait en faiblesse* = 'fainted.' Synonyms are *tomber en défaillance*, *s'evanouir*, *se trouver mal*, *se pâmer*, *tomber en pâmoison*.

6. *mettre de la précaution*. Cf., infra, *mettre de la prudence*, 'use caution, prudence.'

8. *amourette* = 'passing fancy.'

14. *porté au mystère* = inclined to concealment, mystery.

15. *mettre à l'épreuve de*, 'expose to,' 'put to the test.' Cf. *être à l'épreuve* = 'to be proof against.'

22. *secrètes amours*. The historical explanation for the gender of *amour*, masculine in singular and feminine in plural, is worth noting. Abstract nouns derived from Latin masculine nouns in *or*, *orem*, became, contrary to the general rule of the persistence of gender, feminine in French: e.g. *couleur*, *douleur*, etc. The classicists of the sixteenth century made an attempt, mostly ineffectual (*labeur* and *honneur* are masculine), to restore the original gender, and a trace of that is seen in the curious rule with regard to *amour*. Those who like to pursue the subject, will find the often anomalous derivation, as to gender, of French nouns from Latin *neuters* interesting.

## Page 75.

3. *libre de*, 'free *in*,' etc.

9. *vous me reprendrez*, 'you will take me to task, correct me.'

10. *capharnaüm*. The word has come to mean a storehouse or place where things are heaped up in confusion, the origin of this strange signification being a passage in St. Mark ii. 1, 2: "And again He (Christ) entered into Capernaum after some days; and it was noised that He was in the house. And straightway many were gathered together, insomuch that there was no room to receive them, no, not so much as about the door."

13. *où l'on serre*, 'where they put away, keep,' for *serrer* = press. See p. 86, l. 11, and for *l'on*, note on p. 60, l. 15.

14. *ferrages* = iron implements.

—. *épelettes*. See p. 6, l. 12.

20. *très-sages* = 'very steady.'

21. *ne faisant . . . fériés*, 'not making a jollification of every holiday.' Cf. *faire la noce* = 'have a good time,' 'dissipate.'

30. *Jacot;* generally the name for a monkey: 'Jacko's tower.'

—. *ancien colombier de redevance*, 'an old feudal dove-cot.' *Redevance* is any sort of tax, such as the *taille*, or obligation owed to another. Under the feudal system only the *seigneurs hauts justiciers* (i.e. nobles exercising full juridical powers in all matters not specially reserved by the king for his own jurisdiction) had the *droit de colombier*, or right of constructing dove-cots on their estates, which thus became a sort of tax on the peasants.

## Page 76.

2. *luzernière* = 'plantation of lucerne.' Cf. *joncière*, *sapinière*, etc.

11. *découvrir le pot aux roses* (familiar) = 'discover the mystery or the secret,' because the jar containing essence of roses is the 'secret' of the perfume pervading the air.

12. *encore . . . parti*, 'all the same she made a bad use of it.' See p. 16, l. 15.

17. *il est vrai.* Notice that *it is* must be translated by *c'est*, not *il est:* (1) before a noun (alone or qualified); (2) before an adjective (when not followed by *que* or *de*); (3) before a pronoun: e.g. (1) *C'est trop de temps perdu;* (2) *est-il vrai que vous souffrez? Oui, c'est vrai;* (3) *c'est moi qui frappe à la porte.* Compare *quelle heure est-ce?* 'what o'clock is *that?*' *Quelle heure est-il?* 'what o'clock is *it?*' and note, p. 49, l. 15.

29. *faire un éclat*, 'make a disturbance, a scene.' Cf. *faire éclat*, 'make a sensation.'

## Page 77.

12. *trousseau* = (here) bunch of keys.

—. *ne se gêna . . . la porte*, 'did not hesitate to burst open the door.'

23. *une ou deux . . . amies*, 'one or two girl friends of hers.' Notice that one can translate 'a friend of mine' by: (1) *un de mes amis;* (2) *un ami à moi* (never *de* moi); (3) *un mien ami* (less common).

## Page 78.

4. *s'en faire faute* = to refrain from. Cf. *faire faute à* = *faire défaut* = *être en moins* = 'fail, be wanting.'

## Page 79.

2. *faire part de*, 'inform of, announce.' Cf. *un billet*, *une lettre de faire part*; an elliptical phrase = a letter giving formal notice of some event, marriage, birth, etc. *Faire la part de*, 'to make allowance for;' *prendre part à*, 'take interest in,' etc.

10. *il risquait gros.* Cf., for adverbial use of *gros*, *gagner*, *perdre gros*, also *vendre en gros* (opposite to *vendre en détail*) = 'to sell wholesale.'

14. *grandement.* Now, of course, *très* would be written.

16. *son intérêt à lui*, 'his own interest.' Note this very common and idiomatic strengthening of the possessive adjective.

22. *le cas échéant* = 'should it so happen.' An absolute construction. *Échoir* = 'to fall due, expire,' is used chiefly in third person: e.g. *Le terme échoit à la Saint Jean;* but *Je suis mal échu* = 'I have been unlucky.'

26. *à mon endroit* = *à mon sujet* = *envers moi* = *à mon égard* = 'with regard to me.'

27. *disconvenir* = *nier*, only used negatively, frequently takes the subjunctive and *ne* (pleonastic).

## Page 80.

2. *te débaucher . . . argent*, 'to corrupt you or to get money out of you.' Cf. *tirer vengeance*, p. 81, l. 18.

12. Notice that when the dependent clause after *il y a . . . que*, *depuis que*, is negative, *ne* is used alone when the verb is in a compound tense: e.g. *Il y a deux mois que je ne vous ai vu;* but *Il y a deux mois que je ne vous vois pas.*

22. *se passer de*, 'to do without.' Cf. p. 49, l. 32.

26. *garçonnet*, dimin. of *garçon*. Diminutive suffixes are six in number: *-aille*, *-as*, *-el* (*-eau*, *-elle*), *-et* (*ette*, *-elet*) *-on*, (*-illon*, *-eron*) *-ot*.

30. *Quand j'aurai passé*, etc. Notice that the *perfect* is used in English, while French follows the Latin construction of the *future perfect*, and that *que* resumes *quand* and shortens the construction to the *simple future* (*je reviendrai*).

## Page 81.

4. *menait la cuve*, i.e. driving his oxen with the vat for the vintage.

9. *être fâché* means, of course, both 'to be sorry' and 'to be angry.'

12. *ait causé.* Subjunctive, because the preceding clause implies an emotion, a feeling, just as if he had said *je regrette.*

13. *faire cas de* = 'think much of, esteem.'

19. *caquets* = 'gossip, tales.' Synonyms are *commérages*, *potins*, *histoires.*

21. *passer pour.* Cf., for idioms with *passer*, p. 80, l. 22, and p. 49, l. 32.

24. *pour l'heure* = *pour le moment.*

27. *de son mieux* = 'as best he could.' Cf. *faire son mieux* or *j'ai fait* de *mon mieux*, 'I have done my best.'

31. *C'est bien, à elle, de s'en aller*, 'It is good of her to go away.' Without the commas, the meaning would be, 'it is certainly *her* duty (and not another's), *her* place, to go away.'

## Page 82.

6. *au droit de chez nous*, 'in front of our house.' Cf. p. 17, l. 25.

8. *Château-Meillant.* The chief town of the department of Cher, part of the old province of Berry.

9. *côte* = (here) 'hillside, slope.'

10. *frontal* (patois). A pad of straw placed across the foreheads of the oxen when yoked.

34. *ce qui fait*, 'which means.' There are a great many idiomatic uses of *ce*: e.g. *Il le fit, ce qui m'a beaucoup étonné; ce qu'il y a de plus curieux; c'est qu'il est parti sans nous dire adieu; ce n'est pas que j'eusse hésité;* in all which phrases *ce* adds emphasis.

## Page 83.

2. Notice that *dans* usually refers to the time at which a thing is done, *en* to the length of time it takes to do: e.g. *cela peut se faire en une heure*, 'it is an hour's work;' *je pourrai le faire dans une heure*, 'I can do it in an hour from now.' *En*, in local sense, is chiefly used with undeterminated nouns, *en paix, en ville*, etc.; but dans *les bois*, dans *la maison*. Exceptions are *en l'honneur de, en l'air, en ce moment, en l'absence de*, etc., a survival of seventeenth century French, when *en* and *dans* were used indifferently. Cf. p. 83, l. 22, *dans ta parole;* one would say *en vous*.

## Page 84.

4. *en lui disant des folies et des taquineries*, 'talking nonsense and teasing him.'

6. *poussait* = 'attracted.' Among idioms, note *pousser des cris*, 'utter cries;' *pousser quelqu'un dans le monde* = help on in society or life (cf. *lancer quelqu'un dans le monde; il est très lancé*); *pousser à bout* = exasperate or press hard in a discussion.

7. *se mettre à la recherche de*, 'to set one's self to find, start looking for.'

10. *faire la sorcière*, 'play the witch.' Cf. p. 51, l. 29.

16. *être folle.* See p. 73, l. 33.

26. *désoler*, not so strong, of course, as 'desolate,' = 'grieve.' *Je suis désolé*, 'I am very sorry.'

32. *faillit mourir*, 'almost died.' Cf. *manquer* with infinitive (sometimes preceded by *de*) in same sense: *Il a manqué se noyer.*

33. *ni d'aucune autre.* A redundant negative, as though *il n'eut jamais reçu un baiser d'elle* had preceded. Cf. p. 52, l. 11.

## Page 85.

1. *toute*. Cf. p. 72, l. 11.
2. *se sauver* = *s'enfuir* = 'run away.'
4. *manqua*. Cf. p. 84, l. 32.
8. *lui valait mieux* = *lui convenait mieux* = *lui allait mieux* = 'suited him better.'
21. *rendit l'âme sans y songer*, 'passed away in unconsciousness.'
23. *ayant rangé*, 'having set in order.' Note the phrase *se ranger*, 'to settle down, get steady.' *Un homme rangé* = 'A man who has sobered down,' 'sowed his wild oats.' Cf. p. 8, l. 8.

## Page 86.

4. *grelet*, etc. See p. 26, l. 5.
6. *grésillait*, 'pattered.' *Grésil* = 'sleet.'
10. *engourdie*, 'slow;' (lit.) 'torpid, dull.'
11. *serrer*. Cf. p. 75, l. 13.
26. *lui fit entendre*, 'made him understand.' *Entendre*, of course, usually means 'hear.' Cf. p. 14, l. 2.

## Page 87.

3. Note *bien* des *peines*, but *beaucoup* de *peines*. *Bien* properly = 'indeed,' hence partitive article is necessary,
7. *esprit* = 'mind.' *Tu a tant d'esprit* (*infra*, l. 11) = 'you are so clever.' *Avoir de l'esprit* = (generally) 'to be witty.' *Esprit* is used both as 'spirit' (*i.e.* spiritual faculty or spiritual being) and as 'mind' (*i.e.* intellectual faculty). *Bel esprit* = 'a wit;' *esprit fort* = 'a sceptic.'
28. *sans sou ni maille*. Cf. p. 55, l. 1.
29. *sergette*, i.e. fine serge. See p. 80, l. 26, for dimin.

## Page 88.

1. *embellir* is both transitive and intransitive.
2. *teint* = 'complexion.' *Prendre du teint*, 'get a fresh colour;' *la teinte* = 'tint.'
6. *ce je ne sais quoi . . . point*, 'that indefinable something which one can see but not explain.'
9. *la plus avenante*, etc., 'the most taking, the best proportioned, etc.'
18. *chapuser*. Cf. p. 17, l. 7.
23. *essotir* (from adjective *sot*) = 'frighten, confuse' (patois).

25. *de la sorte* = 'as follows,' or 'in this fashion;' an instance of *la* retaining its primitive demonstrative meaning.

26. *encore que* . . . , 'although, etc. . . . , it is none the less true . . . '

33. *souventes fois* (provincial nowadays, though not uncommon in old French) = *souvent.*

## Page 89.

5. *défende.* Subjunctive after hypothetical *si c'est quelque chose que,* 'of such a nature that.'

10. *à donner,* etc., 'by giving, etc.' One could also write *en donnant, à force de donner.*

12. *plaçait.* *Placer* is technical term for 'investing' money.

14. For future, see p. 80, l. 30.

18. Notice that *davantage* cannot, like *plus,* stand before (1) an adjective, (2) a complement preceded by *de,* (3) *que* followed by the second term of comparison. Thus you cannot say *Il a davantage de raison,* but *Il a plus de raison.*

—. *mais . . . en frais,* 'but don't let the lawyers touch that, they would make you use it all up in costs.' *Manger* is a very common expression for 'squandering,' 'getting through' money.

26. *m'en faire . . . entendrez,* 'to invest it for me as you think fit.' Cf. *supra,* l. 12; and for future: *Advienne que pourra,* 'come what may;' *comme vous voudrez,* 'as you like;' *faites comme il vous dira,* 'do as he tells you;' and see p. 80, l. 30.

33. *tuteur* = 'guardian.' Tutor is translated by *précepteur.*

## Page 90.

3. *ne sais.* Cf. p. 58, l. 28.

7. *le tenir serré,* 'keep it together,' 'keep tight hold of it.'

12. *elle n'est point . . . compte,* 'she is not in the position of knowing how to reckon up the amount.' Cf. *être en état de faire quelque chose* = *être capable*; Ger. *im Stande sein.*

19. *il n'en . . . cheval,* 'there is almost enough to load a horse.'

21. *esprit du diable,* 'a roguish disposition.'

34. *le compte de mon avoir,* 'the amount of my property.' Cf. *le montant d'une note,* 'the amount of a bill.'

## Page 91.

6. *franc* (adj.) = 'real, honest, sterling.' An *écu* is worth three francs, *i.e.* nearly 2*s.* 5*d.*

7. *c'est assez gentil,* 'that's pretty well.'

14. *cent . . . coin*, 'a hundred gold pieces marked with the old stamp.' Gold coins have been called *louis* since the time of Louis XIII. (1610–1643), with a value fluctuating from ten to twenty-four francs. The gold piece, since the empire, often called a Napoleon, is now worth twenty francs.

19. *menue monnaie*, 'small coins.' Cf. *Donnez-moi de la monnaie*, 'give me some change.'

24. *ne réalisent . . . sonnantes*, 'hardly ever realize their capital in hard cash.' Cf. Eng. 'specie.' *Sonnantes* of course from the chinking of actual coins.

31. *autant dire* (ellipse of *il vaut*), 'that is to say,' 'which is as good as saying.'

32. *pistoles* (patois). A pistole = ten francs.

—. *ce qui fait*. Cf. p. 82, l. 34.

33. *parti*. Cf. p. 16, l. 15.

## Page 92.

2. *assavoir*. Old verb formed from *faire à savoir*, but still common in Berrichon patois. Cf. *assécher*, p. 17, l. 28.

13. *lâché de couver le panier*, 'which had not until then left off gloating over the basket.'

14. *que vous en avez diantrement . . . ville*, 'that you have mightily improved and have changed so much for the better in town that, etc.' "*Diantre* is a corrupt or euphemistic form of *diable*" (Brachet). *Diable* is, of course, a much milder expletive than *devil*.

17. *gente* (provincial) = *gentille*.

26. *à supposer*, 'supposing, taking for granted.' Cf., in slightly different sense, p. 89, l. 10.

28. *à la légère*, 'thoughtlessly.' In this and similar adverbial locutions, *manière*, *façon*, is understood.

32. *en bon rapport*, 'with a good return,' 'at a good interest.'

33. *des hommes de chicane*, 'pettifogging lawyers.'

## Page 93.

3. *mandataires*, 'representatives.' Constantly used of members of Parliament, *députés*, who receive the *mandat* of the people.

7. *savoir à quoi s'en tenir sur une chose*, 'know what to think about a thing,' 'know where one is.' *S'en tenir à* = 'to stop, refuse to go any further.' Cf. *Je ne peux plus y tenir* = 'I can't contain myself any longer;' *je tiens à vous remercier*, 'I am anxious to thank you;' *je n'y tiens pas*, 'I don't care about it.'

9. *exploiter* = 'make profit out of.' See note, p. 6, l. 12.

13. *l'article de la mort*, 'the point of death.' Only used in this phrase, from the Lat. *in articulo mortis*.

15. *quand . . . froid*, 'when the cold fit seized him.'

## Page 94.

15. *sitôt* (elliptical) : *sitôt que la fin . . . fût arrivée*

## Page 95.

8. *s'y prendre* = 'manage, set about it.' *S'en prendre à* = 'blame, have to thank for.'

14. *c'est . . . affaire*, 'it is with his mind that I am concerned, have to do.' For idioms, cf. *cela fera mon affaire* = 'that will just do for me ;' *se tirer, sortir d'affaire* = 'free one's self, get out of a mess.'

18. *avant que nous n'ayons. Ne* is not necessary after *avant que* but always after *de peur que, de crainte que* (cf. Lat. *timeo ne*, etc.), and *à moins que*.

24. *toucher ;* also '*tâter le pouls*.' Pronounce *poo*.

25. *ruelle*. Cf. p. 69, l. 10.

## Page 96.

5. *ce que vous jugerez à propos*, 'what you think fit.' Cf. p. 89, l. 26, for use of future. Cf. *Il est venu très à propos*, 'his coming was very opportune.' *Ses mots sont d'un à propos étonnant* = 'His witticisms are wonderfully happy.' *A propos, venez dîner demain* = 'By the way, come and dine to-morrow.'

6. *essoti*. Cf. p. 88, l. 23.

7. *cette moqueuse* de *petite Fadette*. *Moqueuse* is substantival. For this, resembling the partitive genitive, common in familiar language between two substantives, cf. *un diable d'homme, un drôle de corps* (= 'a queer fellow'). *De* also is used before an adjective or participle after a noun of number : *Il y a trois cents soldats de tués*.

8. *à coups de pierre*. For *à* = 'by' or 'with,' cf. *je le devine à votre air*, 'I guess it *by* your look ;' *se battre à l'epée, au pistolet ; une table à tiroirs*, 'a table *with* drawers,' and cf. p. 92, l. 26.

29. *vos vérités* (familiar style), 'the truth about yourself.'

30. *bien d'autres*. Note this phrase, and cf. note p. 87, l. 3 ; and p. 65, l. 14.

## Page 97.

19. *voilà où je vous attendais*, 'that is just what I was expecting of you.'

23. *à cela*. Cf. p. 96, l. 8.

27. *quoi que* is commoner than *quelque chose que*, meaning 'whatever.'

## Page 98.

2. *dire du bien, du mal de quelqu'un* = 'to speak well, ill of.'

4. *prendre à partie* = 'sue,' and figuratively 'blame.' Cf. *partie*, in sense of game, contest: *faire une partie de billard;* and cf. senses of *parti*, p. 16, l. 15. *Partie* = 'a portion,' 'part;' *parti* = 'choice,' 'political party,' 'match' (matrimonial).

## Page 99.

14. *plier* (in literal sense) = 'to fold:' *plier du linge, une lettre; ployer* (parallel form, both from Lat. *plĭcare*) = 'to bend:' *ployer une branche d'arbre.* In figurative sense, they both mean the same: 'subject, bend to one's will.'

26. *Tenez!* 'Come now!' The imperative 2nd person singular is often used conversationally to express mild surprise. *Tiens, vous voilà déjà arrivé?* 'What, are you there already?' Cf. p. 93, l. 7, and many other idioms with *tenir.*

27. *ne vous retranchez . . . bessonnerie,* 'don't take refuge in the fact of your being a twin,' 'don't plead the fact of your being a twin;' from *retrancher*, as a military term, = 'to fortify, intrench;' also *se retrancher derrière une haie, un mur. Retrancher* = 'remove, cut down.'

## Page 100.

4. *A moins que.* Cf. p. 95, l. 18.

11. *sans lui faire grâce d'aucun blâme,* 'without letting him off any of the blame.' Cf. *rendre grâce à,* 'return thanks to;' *faire une grâce à,* 'to do a favour to.' *De grâce!* An entreaty either to do or not to do something: e.g. *De grâce, ne me taquinez plus. Grâce à* = 'thanks to, by means of:' *grâce à vos soins, je suis guéri.*

15. *se rendre compte de* = 'to realize, perceive;' *rendre compte* = 'to give an account.'

20. *tarabuster.* Cf. p. 63, l. 9.

## Page 101.

1. *imaginant* (provincial), 'strange, unexpected.'

—. *il parle . . . Dieu,* 'he speaks of la petite Fadette as though she were more than human, or as though he owed everything to her.'

2. *il n'y . . . dit,* 'he could not speak more highly of her.'

9. *quérir.* Only in infinitive (Lat. *quærere*).

22. *tretous* (patois), i.e. *très-tous,* a sort of superlative. Cf. also, in patois, *trèben*, i.e. *très-bien.*

29. The *en* is of course an idiomatic redundancy.

## Page 102.

11. *on ne peut mieux* (adverbial), 'splendidly, as well as it could be managed.'

24. *qui . . . Barbeau*, 'which gave père Barbeau much food for reflection.'

26. *engager* often means 'urge,' 'advise.' See below: *s'engager* = 'enlist.'

## Page 103.

18. *se rendit* = 'gave in. Cf. *se rendre en ville* = 'to betake one's self to town.'

## Page 104.

3. *dur . . . anciens*, 'as hardy and self denying as the oldest veterans.' Cf. *vieux professseur à la Sorbonne*, 'aged professor at the Sorbonne;' *ancien professeur à la Sorbonne*, 'formerly professor at the Sorbonne, professor emeritus.'

7. *la croix*. The cross of the Legion of Honour, a distinction invented by Napoleon I. and now bestowed rather promiscuously.

18. *Oui-da*. Cf. p. 31, l. 14.

22. *si ami de ses petites aises*, 'so fond of his little comforts' (familiar). Cf. *se mettre à son aise* = 'make one's self at home;' *être à son aise*, *être mal à son aise*, etc.

24. *en savoir long*. Cf. p. 24, l. 25.

25 *on n'attrape pas une mère comme moi*, 'you don't take in a mot like me.'

28. *il serait . . . à moi*, 'it is surely time to tell me,' or 'you might surely, etc.'

## Page 105.

6. *Clavières*. A village commune in the department of Indre, part of the old province of Berry.

—. *dans les temps*. Generally *dans le temps* = 'formerly, in time past,' while *avec le temps* = 'in time (to come);' *à temps* = 'in time (at the right time).'

*List of expressions belonging solely, chiefly, or in special sense to district of Berry.*


| | PAGE | | PAGE | | PAGE |
|---|---|---|---|---|---|
| accoutumance | 5 | devanteau | 70 | ouche | 1 |
| affener | 64 | dressage | 70 | panser du secret | 24 |
| amiteux | 3 | ébiganché | 27 | pâtour | 34 |
| aranelle | 50 | écu | 91 | pétrole de résine | 43 |
| assavoir | 92 | émalicer | 28 | pichet | 13 |
| attache | 11 | enfarges | 37 | pistole | 91 |
| aumaille | 14 | épelette | 6 | pôtu | 28 |
| bavousette | 50 | essotir | 88 | quasi | 3 |
| besson | 2 | folleté | 73 | quinter | 30 |
| bureau | 32 | fourreau | 4 | râlette | 51 |
| cayenne | 50 | frontal | 82 | retirance | 2 |
| cendroux | 29 | gente | 92 | roulette | 37 |
| chapuser | 17 | Georgeon | 65 | sauteriot | 26 |
| chat écurieux | 56 | gredots peilleroux | 70 | sautiote | 51 |
| chat grillé | 51 | grelet | 26 | sautoir | 29 |
| chebril | 31 | grillette | 51 | sornette | 15 |
| colombier de redevance | 75 | grobilles | 17 | sou | 72 |
| corillette | 48 | guenillon | 47 | souvenance | 17 |
| cosse | 17 | imaginant | 101 | tabouler | 8 |
| cosson | 21 | imbriaque | 28 | toile du ventre | 24 |
| couvraille | 65 | jeunesse | 50 | toucher | 7 |
| demeurance | 25 | journal | 1 | traîne | 71 |
| détemcer | 16 | mâlot | 55 | traversieux | 37 |
| dévaller | 46 | mandré | 46 | tretous | 101 |
| | | mêmement | 1 | vanner | 44 |


FEB 7 1918

# ADVERTISEMENTS

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## GERMAN GRAMMARS AND READERS.

**Joynes-Meissner German Grammar.** A *working* Grammar, sufficiently elementary for the beginner, and sufficiently complete for the advanced student. Half leather. $1.12.

**Alternative Exercises.** Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.

**Joynes's Shorter German Grammar.** Part I. of the above. Half leather. 80 cts.

**Harris's German Lessons.** Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.

**Sheldon's Short German Grammar.** For those who want to begin reading as soon as possible and have had training in some other languages. Cloth. 60 cts.

**Babbitt's German at Sight.** A syllabus of elementary grammar, with suggestions and practice work for reading at sight. Paper. 10 cts.

**Faulhaber's One Year Course in German.** A brief synopsis of elementary grammar, with exercises for translation. Cloth. 60 cts.

**Meissner's German Conversation.** Not a *phrase* book nor a *method* book, but a scheme of rational conversation. Cloth. 75 cts.

**Harris's German Composition.** Elementary, progressive, and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 50 cts.

**Hatfield's Materials for German Composition.** Based on *Immensee* and on *Höher als die Kirche*. Paper. 33 pages. Each 12 cts.

**Stüven's Praktische Anfangsgründe.** A conversational beginning book with vocabulary and grammatical appendix. Cloth. 203 pages. 70 cts.

**Guerber's Märchen und Erzählungen, I.** With vocabulary and questions in German on the text. Especially adapted to young beginners. Cloth. 162 pages. 60 cts.

**Guerber's Märchen und Erzählungen, II.** With vocabulary. Follows the above or serves as independent reader. Cloth. 202 pages. 65 cts.

**Joynes's German Reader.** Begins very easy, is progressive both in text and notes, contains complete selections in prose and verse, and has a complete vocabulary, with appendixes, also English Exercises based on the text. Half leather. 90 cts.

**Deutsch's Colloquial German Reader.** Anecdotes as a basis for colloquial work, followed by tables of phrases and idioms, and a select reader of prose and verse, with notes and vocabulary. Cloth. 90 cts.

**Boisen's German Prose Reader.** Easy, correct, and interesting selections of graded prose, with copious notes, and an Index to the notes which serves as a vocabulary. Cloth. 90 cts.

**Grimm's Märchen** and **Schiller's Der Taucher** (Van der Smissen). Bound in one volume. Notes and vocabulary. The Märchen in Roman type; Der Taucher in German type. 65 cts.

**Andersen's Märchen** (Super). Easy German, free from antiquated and dialectical expressions. With notes and vocabulary. Cloth. 70 cts.

**Heath's German-English and English-German Dictionary.** Fully adequate for the ordinary wants of the student. Cloth. Retail price, $1.50.

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## EASY GERMAN TEXTS.

**Grimm's Märchen** and **Schiller's Der Taucher** (Van der Smissen). Bound in one volume. Notes and vocabulary. The Märchen in Roman Type; Der Taucher in German type. 65 cts.

**Andersen's Märchen** (Super). Easy German, free from antiquated and dialectical expressions. With notes and vocabulary. Cloth. 70 cts.

**Leander's Träumereien.** Fairy tales with notes and vocabulary by Professor Van der Smissen, of the University of Toronto. Boards. 180 pages. 40 cts.

**Volkmann's Kleine Geschichten.** Four very easy tales, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 99 pages. 30 cts.

**Storm's Immensee.** With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 120 pages. Cloth, 50 cts., boards, 30 cts.

**Andersen's Bilderbuch ohne Bilder.** With notes and vocabulary by Dr Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 130 pages. 30 cts.

**Heyse's L'Arrabbiata.** With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 80 pages. 25 cts.

**Gerstäcker's Germelshausen.** With notes by Professor Osthaus, Indiana University, and with vocabulary. Boards. 83 pages. 25 cts.

**Von Hillern's Höher als die Kirche.** With notes by S. W. Clary, and with a vocabulary. Boards. 106 pages. 25 cts.

**Baumbach's Die Nonna.** With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 108 pages. 30 cts.

**Hauff's Der Zwerg Nase.** With introduction by C. H. Grandgent, Director of Modern Language Instruction, Boston Public Schools. No notes. Paper. 44 pages 15 cts.

**Hauff's Das kalte Herz.** With notes and vocabulary by Professor Van der Smissen of the University of Toronto. Boards. 192 pages. (In Roman type.) 40 cts.

**Ali Baba and the Forty Thieves.** With introduction by C. H. Grandgent, Director of Modern Language Instruction, Boston Public Schools. No notes. Paper. 53 pages. 20 cts.

**Schiller's Der Taucher.** With notes and vocabulary by Professor Van der Smissen of the University of Toronto. Paper. 24 pages. 12 cts.

**Schiller's Der Neffe als Onkel.** With notes and vocabulary by Professor H. S. Beresford-Webb of Wellington College, England. Paper. 128 pages. 30 cts.

**Spyri's Moni der Geissbub.** With vocabulary by H. A. Guerber. Boards. 76 pages. 25 cts.

**Zschokke's Der zerbrochene Krug.** With notes, vocabulary and English exercises by Professor E. S. Joynes. Boards. 88 pages. 25 cts.

**Baumbach's Nicotiana** *und andere Erzählungen.* Five easy stories with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 115 pages. 30 cts.

*Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.*

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## INTERMEDIATE GERMAN TEXTS.

(Partial List.)

**Riehl's Culturgeschichtliche Novellen.** See two following texts.

**Riehl's Der Fluch der Schönheit.** With notes by Professor Thomas, Columbia University. Boards. 84 pages. 25 cts.

**Riehl's Das Spielmannskind; Der Stumme Ratsherr.** Two artistic and entertaining tales, with notes by A. F. Eaton, Oberlin College. Boards. 93 pages. 25 cts.

**François's Phosphorus Hollunder.** With notes by Oscar Faulhaber. Paper. 77 pages. 20 cts.

**Onkel und Nichte.** An original story by Oscar Faulhaber. No notes. Paper. 64 pages. 20 cts.

**Ebner-Eschenbach's Die Freiherren von Gemperlein** and *Krambambuli.* With introduction and notes by Professor A. R. Hohlfeld, Vanderbilt University. Boards. 000 pages. 30 cts.

**Freytag's Die Journalisten.** With commentary by Professor Toy of the University of North Carolina. 168 pages. Boards, 30 cts.

**Schiller's Jungfrau von Orleans.** With introduction and notes by Professor Wells of the University of the South. Cloth. Illustrated. 248 pages. 60 cts.

**Schiller's Maria Stuart.** With introduction and notes by Professor Rhoades, University of Illinois. Cloth. Illustrated. 254 pages. 60 cts.

**Schiller's Wilhelm Tell.** With introduction and notes by Professor Deering of Western Reserve University. Cloth. Illustrated. 280 pages. 50 cts.

**Baumbach's Der Schwiegersohn.** With notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 130 pages. 30 cts.

**Plautus und Terenz; Die Sonntagsjäger.** Two comedies by Benedix, and edited by Professor B. W. Wells of the University of the South. Boards. 116 pages. 25 cts.

**Moser's Köpnickerstrasse 120.** A comedy with introduction and notes by Professor B. W. Wells. Boards. 169 pages. 30 cts.

**Moser's Der Bibliothekar.** Comedy with introduction and notes by Professor B. W. Wells. Boards. 144 pages. 30 cts.

**Drei kleine Lustspiele.** *Günstige Vorzeichen, Der Prozess, Einer muss heiraten.* Edited with notes by Professor B. W. Wells. Boards. 126 pages. 30 cts.

**Helbig's Komödie auf der Hochschule.** With introduction and notes by Professor B. W. Wells. Boards. 145 pages. 30 cts.

*Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.*

---

**D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,**

**Boston, New York, Chicago, London.**

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## INTERMEDIATE GERMAN TEXTS.

(Partial List.)

**Schiller's Der Geisterseher.** Part I. With notes and vocabulary by Professor Joynes of South Carolina College. Paper. 124 pages. 30 cts.

**Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line extracts compiled by Mme G. F. Mondan, High School, Bridgeport, Conn. Paper. 48 pages. 15 cts.

**Benedix's Die Hochzeitsreise.** With notes by Natalie Schiefferdecker, of Abbott Academy. Boards. 68 pages. 25 cts.

**Arnold's Fritz auf Ferien.** With notes by A. W. Spanhoofd, Director of German in the High Schools of Washington, D. C. Boards. 59 pages. 20 cts.

**Aus Herz und Welt.** Two stories, with notes by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 100 pages. 25 cts.

**Novelletten-Bibliothek,** Vol. I. Six short and interesting modern stories. Selected and edited with full notes by Dr Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Cloth. 182 pages. 60 cts.

**Novelletten-Bibliothek,** Vol. II. Six stories selected and edited as above. Cloth. 152 pages. 60 cts.

**Unter dem Christbaum.** Five Christmas Stories by Helene Stökl, with notes by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Cloth. 171 pages. 60 cts.

**Hoffmann's Historische Erzählungen.** Four important periods of German History. With notes by Professor Beresford-Webb of Wellington College, England. Boards. 110 pages. 25 cts.

**Wildenbruch's Das edle Blut.** Edited with notes by Professor F. G. G. Schmidt, University of Oregon. Boards. 00 pages. 00 cts.

**Stifter's Das Haidedorf.** A little prose idyl, with notes by Professor Heller of Washington University, St. Louis. Paper. 54 pages. 20 cts.

**Chamisso's Peter Schlemihl.** With notes by Professor Primer of the University of Texas. Boards. 100 pages. 25 cts.

**Eichendorff's Aus dem Leben eines Taugenichts.** With notes by Professor Osthaus of Indiana University. Boards. 183 pages. 35 cts.

**Heine's Die Harzreise.** With notes by Professor van Daell of the Mass. Inst. of Technology. Boards. 102 pages. 25 cts.

**Jensen's Die braune Erica.** With notes by Professor Joynes of South Carolina College. Boards. 106 pages. 25 cts.

*Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.*

---

**D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,**

**Boston, New York, Chicago, London.**

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## ADVANCED GERMAN TEXTS.

**Holberg's Niels Klim.** Selections edited by E. H. Babbitt of Columbia College. Paper. 64 pages. 20 cts.

**Meyer's Gustav Adolfs Page.** With full notes by Professor Heller of Washington University. Paper. 85 pages. 25 cts.

**Schiller's Ballads.** With introduction and notes by Professor Johnson of Bowdoin College. Cloth. 182 pages. 60 cts.

**Scheffel's Trompeter von Säkkingen.** Abridged and edited by Professor Wenckebach of Wellesley College. Cloth. Illustrated. 197 pages. 70 cts.

**Scheffel's Ekkehard.** Abridged and edited by Professor Carla Wenckebach of Wellesley College. Cloth. 241 pages. 70 cts.

**Freytag's Aus dem Staat Friedrichs des Grossen.** With notes by Professor Hagar of Owens' College, England. Boards. 123 pages. 25 cts.

**Freytag's Rittmeister von Alt-Rosen.** With introduction and notes by Professor Hatfield of Northwestern University. Cloth. 213 pages. 70 cts.

**Lessing's Minna von Barnhelm.** With introduction and notes by Professor Primer of the University of Texas. Cloth. 216 pages. 60 cts.

**Lessing's Nathan der Weise.** With introduction and notes by Professor Primer of the University of Texas. Cloth. 338 pages. 90 cts.

**Lessing's Emilia Galotti.** With introduction and notes by Professor Winkler of the University of Michigan. Cloth. 169 pages. 60 cts.

**Goethe's Sesenheim.** From *Dichtung und Wahrheit.* With notes by Professor Huss of Princeton. Paper. 90 pages. 25 cts.

**Goethe's Meisterwerke.** The most attractive and interesting portions of Goethe's prose and poetical writings, with copious notes by Dr. Bernhardt of Washington. Cloth. 285 pages. $1.50.

**Goethe's Dichtung und Wahrheit.** (I–IV.) With introduction and notes by Professor C. A. Buchheim of King's College, London. Cloth. 339 pages. $1.00.

**Goethe's Hermann und Dorothea.** With introduction, notes, bibliography, and index by Professor Hewett of Cornell University. Cloth. 293 pages. 80 cts.

**Goethe's Iphigenie.** With introduction, notes and a bibliography by Professor L. A. Rhoades of the University of Illinois. Cloth. 170 pages. 70 cts.

**Goethe's Torquato Tasso.** With introduction and notes by Professor Thomas of Columbia University. Cloth. 245 pages. 75 cts.

**Goethe's Faust.** Part I. With introduction and notes by Professor Thomas of Columbia University. Cloth. 435 pages. $1.12.

**Goethe's Faust.** Part II. With introduction and notes by Professor Thomas of Columbia University. Cloth. 533 pages. $1.75.

**Heine's Poems.** Selected and edited with notes by Professor White of Cornell University Cloth. 232 pages. 75 cts.

**Gore's German Science Reader.** Introductory reader of scientific German. Notes and vocabulary, by Professor Gore of Columbian University. Cloth. 195 pages. 75 cts.

**Hodges's Scientific German.** Part I consists of exercises in German and English, the sentences being selected from text-books on science. Part II consists of scientific essays, followed by a German-English and English-German vocabulary. Cloth. 203 pages. 75 cts.

**Wenckebach's Deutsche Literaturgeschichte.** Vol. I (to 1100 A.D.) with *Musterstücke.* Boards. 212 pages. 50 cts.

**Wenckebach's Meisterwerke des Mittelalters.** Selections from translations in modern German of the masterpieces of the Middle Ages. Cloth. 300 pages. $1.26.

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## FRENCH GRAMMARS AND READERS.

**Edgren's Compendious French Grammar.** A *working* grammar for high school or college; adapted to the needs of the beginner and the advanced scholar. Half leather, $1.12.

**Edgren's French Grammar, Part I.** For those who wish to learn quickly to *read* French. 35 cts.

**Supplementary Exercises to Edgren's French Grammar** (Locard). French-English and English-French exercises to accompany each lesson. 12 cts.

**Grandgent's Short French Grammar.** Brief and easy, yet complete enough for all elementary work, and abreast of the best scholarship and practical experience of to-day. 60 cts. With LESSONS AND EXERCISES, 75 cts.

**Grandgent's French Lessons and Exercises.** Necessarily used with the SHORT FRENCH GRAMMAR. *First Year's Course for High Schools, No. 1*; *First Year's Course for Colleges, No. 1.* Limp cloth. Introduction price, each 15 cts.

**Grandgent's French Lessons and Exercises.** *First Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 59 pages. 25 cents. *Second Year's Course for Grammar Schools.* Limp cloth. 72 pages. 30 cts.

**Grandgent's Materials for French Composition.** Five graded pamphlets based on *La Pipe de Jean Bart, La dernière classe, Le Siège de Berlin, Peppino, L'Abbé Constantin*, respectively. Each, 12 cts.

**Grandgent's French Composition.** Elementary, progressive and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 150 pages. 50 cts.

**Kimball's Materials for French Composition.** Based on *Colomba*, for second year's work; based on *La Belle-Nivernaise* for third year's work. Each, 12 cts.

**Storr's Hints on French Syntax.** With exercises. Interleaved. Flexible cloth. 30 cts.

**Houghton's French by Reading.** Begins with interlinear, and gives in the course of the book the whole of elementary grammar, with reading matter, notes, and vocabulary. Half leather. $1.12.

**Hotchkiss's Le Premier Livre de Français.** A purely conversational introduction to French, for young pupils. Boards. Illustrated. 79 pages. 35 cts.

**Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation.** Entirely in French. Combines Reading, Conversation, and Grammar. Cloth. 90 cts.

**Fontaine's Lectures Courantes.** Can follow the above. Contains Reading, Conversation, and English Exercises based on the text. Cloth. $1.00.

**Lyon and Larpent's Primary French Translation Book.** An easy beginning reader, with very full notes, vocabulary, and English exercises based on the latter part of the text. Cloth. 60 cts.

**Super's Preparatory French Reader.** Complete and graded selections of interesting French, with notes and vocabulary. Half leather. 70 cts.

**French Fairy Tales** (Joynes). With notes, vocabulary, and English exercises based on the text. Boards, 35 cts.

**Davies's Elementary Scientific French Reader.** For beginners and confined to Scientific French. With notes and vocabulary. Boards. 136 pages. 40 cts.

**Heath's French-English and English-French Dictionary.** Recommended at all the colleges as fully adequate for the ordinary wants of students. Cloth. Retail price, $1.50.

*Complete Catalogue of Modern Language texts sent on request.*

# Heath's Modern Language Series.

## EASY FRENCH TEXTS.

**Labiche and Martin's La Poudre aux Yeux.** Comedy with notes by Professor B. W. Wells, University of the South. Boards. 92 pages. 25 cts.

**Jules Verne's L'Expédition de la Jeune-Hardie.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 95 pages. 25 cts.

**Gervais's Un Cas de Conscience.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. P. Horsley. Boards. 86 pages. 25 cts.

**Génin's Le Petit Tailleur Bouton.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 88 pages. 25 cts.

**Assollant's Une Aventure du Célèbre Pierrot.** With notes, vocabulary, and appendixes by R. E. Pain. Paper. 93 pages. 25 cts.

**Muller's Les Grandes Découvertes Modernes.** Talks on Photography and Telegraphy. With notes, vocabulary, and appendixes by F. E. B. Wale. Paper. 88 pages. 25 cts.

**Récits de Guerre et de Révolution.** Selected and edited, with notes, vocabulary, and appendixes by B. Minssen. Paper. 91 pages. 25 cts.

**Bruno's Les Enfants Patriotes.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

**De la Bedollière's La Mère Michel et son Chat.** With notes, vocabulary, and appendixes by W. S. Lyon. Boards. 96 pages. 25 cts.

**Legouvé and Labiche's La Cigale chez les Fourmis.** A comedy in one act, with notes by W. H. Witherby. Boards. 56 pages. 20 cts.

**Labiche and Martin's Le Voyage de M. Perrichon.** A Comedy with introduction and notes by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 108 pages. 25 cts.

**Dumas's L'Evasion du Duc de Beaufort.** With notes by D. B. Kitchen. Boards. 91 pages. 25 cts.

**Assollant's Récits de la Vieille France.** With notes by E. B. Wauton. Paper. 78 pages. 25 cts.

**Berthet's Le Pacte de Famine.** With notes by B. B. Dickinson. Boards. 94 pages. 25 cts.

**Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan.** With notes by W. S. Lyon. Paper. 94 pages. 25 cts.

**France's Abeille.** With notes by C. P. Lebon of the Boston English High School. Paper. 94 pages. 25 cts.

**De Musset's Pierre et Camille.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 65 pages. 20 cts.

**Lamartine's Jeanne d'Arc.** With foot-notes by Professor Barrère of Royal Military Academy, Woolwich, England. Boards. 156 pages. 30 cts.

**Trois Contes Choisis par Daudet.** (*Le Siège de Berlin, La dernière Classe, La Mule du Pape.*) With notes by Professor Sanderson of Harvard. Paper. 15 cts.

**Jules Verne's Le Tour du Monde en Quatre-vingts Jours.** Abbreviated and annotated by Professor Edgren, University of Nebraska. Boards. 181 pages. 35 cts.

**Halévy's L'Abbé Constantin.** Edited with notes, by Professor Thomas Logie, of Rutgers College. Boards. 160 pages. 35 cts.

**Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813.** With notes and vocabulary by Professor O. B. Super, Dickinson College. Cloth. 216 pages. 65 cts. Boards, 45 cts.

**Selections for Sight Translation.** Fifty fifteen-line French extracts compiled by Miss Bruce of the High School, Newton, Mass. Paper. 38 pages. 15 cts.

**Scribe's Bataille de Dames.** Comedy. Edited by Professor B. W. Wells of the University of the South. Boards. 116 pages. 25 cts.

# Heath's Modern Language Series.

## INTERMEDIATE FRENCH TEXTS.

**About's Le Roi des Montagnes.** Edited by Professor Thomas Logie. Boards. 000 pages. 00 cts.

**Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie.** A comedy with notes by Professor Pendleton of Bethany College, W. Va. Boards. 138 pages. 30 cts.

**Souvestre's Le Mari de Mme de Solange.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 59 pages. 20 cts.

**Historiettes Modernes,** Vol. I. Short modern stories, selected and edited, with notes. by C. Fontaine, Director of French in the High Schools of Washington, D. C. Cloth. 162 pages. 60 cts.

**Historiettes Modernes,** Vol. II. Short stories as above. Cloth. 160 pages. 60 cts.

**Fleurs de France.** A collection of short and choice French stories of recent date, with notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Cloth, 158 pages. 60 cts.

**Sandeau's Mlle de la Seiglière.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. Boards. 158 pages. 30 cts.

**Souvestre's Un Philosophe sous les Toits.** With notes and vocabulary by Professor Frazer of the University of Toronto. Cloth. 283 pages. 80 cts.
——— Without vocabulary. Cloth. 178 pages. 50 cts.

**Souvestre's Les Confessions d'un Ouvrier.** With notes by Professor Super of Dickinson College. Paper. 127 pages. 30 cts.

**Augier's Le Gendre de M. Poirier.** One of the masterpieces of modern Comedy. Edited by Professor B. W. Wells, of the University of the South. Boards. 118 pages, 30 cts.

**Mérimée's Colomba.** With notes by Professor J. A. Fontaine of Bryn Mawr College. 192 pages. Cloth, 60 cts.; boards, 35 cts.

**Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX.** With notes by Professor P. Desages, Cheltenham College, England. Paper. 119 pages. 25 cts.

**Sand's La Mare au Diable.** With notes by Professor F. C. de Sumichrast of Harvard. Boards. 122 pages. 25 cts.

**Sand's La Petite Fadette.** With notes by F. Aston-Binns, Balliol College, Oxford, England. Boards. 142 pages. 30 cts.

**De Vigny's Le Cachet Rouge.** With notes by Professor Fortier of Tulane University. Paper. 60 pages. 20 cents.

**De Vigny's La Canne de Jonc.** Edited by Professor V. J. T. Spiers, with Introduction by Professor Cohn of Harvard. Boards. 218 pages. 40 cts.

**Victor Hugo's La Chute.** From *Les Misérables.* Edited with notes by Professor Huss of Princeton. Boards. 97 pages. 25 cts.

**Erckmann-Chatrian's Waterloo.** Abridged and annotated by Professor O. B. Super of Dickinson College. Boards. 189 pages. 35 cts.

**Champfleury's Le Violon de Faïence.** With notes by Professor Clovis Bévenot Mason College, England. Paper. 118 pages. 25 cts.

**Gautier's Voyage en Espagne.** With notes by H. C. Steel. Paper. 112 pages. 25 cts.

**Balzac's Le Curé de Tours.** With notes by Professor C. R. Carter, Wellington College, England. Boards. 98 pages. 25 cts.

**Daudet's La Belle-Nivernaise.** With notes by Professor Boïelle of Dulwich College, England. Boards. 104 pages. 25 cts.

**Theuriet's Bigarreau.** With notes by C. Fontaine, Washington, D. C. Boards. 68 pages. 25 cts.

**Chateaubriand's Atala.** Edited by Professor Kuhns of Wesleyan University, Middletown, Conn. Boards. 000 pages. 00 cts.

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## ADVANCED FRENCH TEXTS.

**De Vigny's Cinq Mars.** An abbreviated edition with introduction and notes by Professor Sankey of Harrow School, England. Cloth. 292 pages. 80 cts.

**Zola's La Débâcle.** Abbreviated and annotated by Professor Wells, of the University of the South. Cloth. 292 pages. 80 cts.

**Loti's Pêcheur d'Islande.** Adapted and annotated by R. J. Morich. Boards. 30 cts.

**Choix d'Extraits de Daudet.** Selected and edited with notes by William Price, Instructor in Yale University. Paper. 61 pages. 20 cts.

**Sept Grands Auteurs de XIXe Siècle.** Lectures in easy French, on Lamartine Hugo, de Vigny, de Musset, Gautier, Mérimée, Coppée, by Professor Fortier of Tulane University. Cloth. 160 pages. 60 cts.

**Beaumarchais's Le Barbier de Séville.** Comedy in four acts, with introduction and notes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Boards. 25 cts.

**French Lyrics.** Selected and edited with notes by Professor Bowen of the University of Ohio. Cloth. 198 pages. 60 cts.

**Victor Hugo's Bug Jargal.** With notes by Professor Bolelle of Dulwich College, England. Boards. 238 pages. 40 cts.

**Victor Hugo's Hernani.** With introduction and notes by Professor Matzke of Leland Stanford University. Cloth. 228 pages. 70 cts.

**Victor Hugo's Ruy Blas.** With introduction and notes by Professor Garner of the U. S. Naval Academy, Annapolis. Cloth. 253 pages. 75 cts.

**Racine's Esther.** With introduction, notes, and appendixes by Professor I. H. B. Spiers of William Penn Charter School. Paper. 110 pages. 25 cts.

**Racine's Athalie.** With introduction and notes by Professor Eggert of Vanderbilt University. 156 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

**Corneille's Le Cid.** With introduction and notes by Professor Warren of Adelbert College. 164 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

**Corneille's Polyeucte.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. Boards. 138 pages. 30 cts.

**Molière's Les Femmes Savantes.** With introduction and notes by Professor Fortier of Tulane University. 143 pages. 30 cts.

**Molière's Le Tartuffe.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 25 cts.

**Molière's Le Médecin Malgré Lui.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Paper. 57 pages. 15 cts.

**Molière's Le Bourgeois Gentilhomme.** With foot-notes by Professor Gasc, England. Boards. 106 pages. 25 cts.

**Piron's La Métromanie.** Comedy in verse, with notes by Professor Delbos, England. Paper. 180 pages. 40 cts.

**Warren's Primer of French Literature.** An historical hand-book. Cloth. 256 pages. 75 cts.

**Duval's Histoire de la Littérature Française.** In easy French. From earliest times to the present. Cloth. 348 pages. $1.12.

**Voltaire's Prose.** Selected and edited by Professors Cohn and Woodward of Columbia University. Cloth. 479 pages. $1.50.

**La Triade Française.** Poems of Lamartine, Musset and Hugo, with introductions and notes by L. Both-Hendriksen. Cloth. 212 pages. 75 cts.

# Heath's Modern Language Series.

*Introduction prices are quoted unless otherwise stated.*

## SCANDINAVIAN.

**Groth's Danish Grammar.** Contains grammar enough for the ordinary purposes of students. Cloth. 160 pages. $1.00.

## SPANISH.

**Edgren's Spanish Grammar.** Gives all the grammar needed for correct and intelligent reading. Cloth. 123 pages. 80 cts.

**Ybarra's Practical Method in Spanish.** For those who wish to obtain a practical command of the language without entering into its grammatical structure. Cloth. 319 pages. Retail price, $1.00.

**Cervantes' Don Quixote.** The first twelve books, with introduction, notes, and vocabulary by Professor Todd of Columbia College. Cloth. 000 pages. *In preparation.*

**First Spanish Readings.** Modern Spanish stories with notes and vocabulary for beginners in Spanish, by Professor Matzke of the Leland Stanford University. $1.00.

## ITALIAN.

**Grandgent's Italian Grammar.** Gives all the grammar needed by the ordinary student of Italian. Cloth. 132 pages. 80 cts.

**Grandgent's Italian Composition.** Furnishes supplementary exercises to accompany the grammar, followed by a course in more advanced composition. Cloth. 103 pages. 60 cts.

**First Italian Readings.** Modern Italian stories with notes and vocabulary for beginners in Italian, by Professor Bowen of the Ohio State University. 90 cts.

**Gherardi's del Testa's L'Oro e L'Orpello.** Comedy. Edited with notes by C. H. Thurber of Cornell. Paper. 72 pages. 25 cts.

## PEDAGOGICAL.

**Methods of Teaching Modern Languages.** Papers on the value and on methods of teaching the modern languages. A valuable book for any instructor. Cloth. [illegible] pages. Retail price, 90 cts.

---

*Complete catalogue of Modern Language texts sent on request.*

---

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS,

BOSTON. NEW YORK. CHICAGO. LONDON.